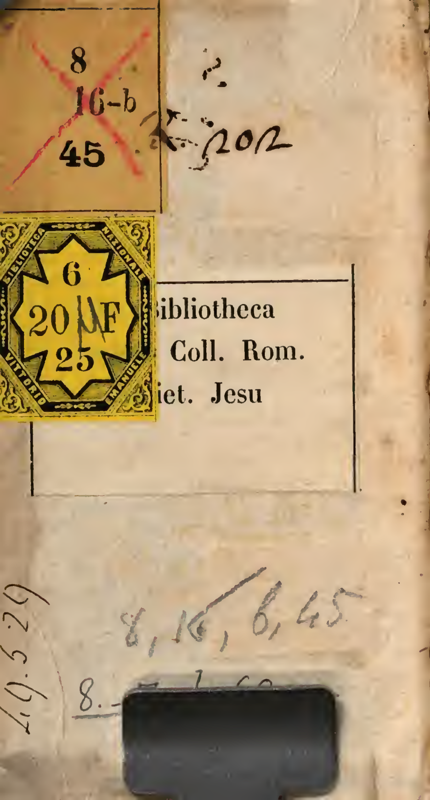



8
16-b
45
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
20 MF
25
ibliotheca
Coll. Rom.
iet. Jesu
8, 16, 6, 45


50
C



ŒUVRES
DE FRANÇOIS
DE
LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE.

TOME VII.

CONTENANT

L'Oeconomique, la Politique, la Logique, & la Physique du Prince.

Bib: Sacr: Coll: Rom: Soc: Iesu

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au Palais,
au second Pilier de la grand Salle,
au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DU CONTENU
dans ce septiéme Volume.

L'OECONOMIQUE DU PRINCE.

LA POLITIQUE DU PRINCE.

LA LOGIQUE
DU PRINCE.

LA PHYSIQUE DU PRINCE.

L'ŒCONOMIQVE
DV
PRINCE.



L'OECONOMIQUE DU PRINCE. VII.

CHAPITRE PREMIER.

De la science Œconomique.

SIRE,

La Morale, qui est la science des Mœurs se divise en trois parties. Dans la premiere, qui se nomme Ethique ou Morale par excellence, & sur laquelle VOSTRE MAIESTE' s'est déja entretenuë, nous apprenons à nous gouverner nous-mesmes par les regles de la Raison. Il y a deux autres parties qui suivent naturellement celle-là, dont l'une est l'Oeconomique, & l'autre la Politique.

Cet ordre eſt fort naturel, puiſque c'eſt une choſe du tout neceſſaire qu'un homme ſçache ſe gouverner ſoi-meſme devant que de commander aux autres ; ſoit comme Pere de famille, ce qui eſt de l'Oeconomie ; ſoit comme Souverain, Magiſtrat, ou Miniſtre d'Eſtat, ce qui regarde la Politique.

Ainſi comme l'Oeconomie doit marcher aprés la Morale, elle doit d'ailleurs preceder la Politique, dautant que les Maiſons particulieres & les Familles ſont devant les Villes & les Polices. Auſſi qu'on ne preſume pas qu'une perſonne incapable de bien ordonner ſon domeſtique, doive reüſſir dans le gouvernement public. Les Romains ſe moquerent d'un Senateur qui diſcouroit de la neceſſité, & des moiens de faire la paix, parce que ſa maiſon eſtoit pleine de trouble, & lui en divorce avec ſa femme & ſes enfans. Demarathus Corinthien voulut de meſme rendre ridicule le Roy Philippe de Macedoine, qui témoignoit en public de ſouhaitter que le gouvernement de la Grece fuſt tranquille, luy reprochant que ſon diſcours n'avoit nul rapport avec les diſcordes de ſon Palais, qu'il laiſſoit croiſtre ſans beaucoup ſe ſoucier de les terminer. Et nous liſons dans Herodote, que les Pariens qui corrigerent les deſordres de la ville de Milet, ordonnerent qu'elle fuſt poſſedée & gouvernée par ceux qu'ils trouverent avoir eſté

Lib. 5. Terpſic.

bons Peres de famille dans la campagne, VII.
comme vrai-semblablement plus capables que les autres de ménager les interests de l'Estat.

Or la Science Oeconomique, est celle qui donne les loix necessaires pour bien gouverner une famille, afin d'y vivre heureusement ; ce que l'étymologie du mot Oeconomie, qui est Grec, semble enseigner précisément.

Et comme la felicité particuliere est la fin de la Morale, que VOSTRE MAJESTE' a déja considerée ; le bonheur de la famille est aussi le but de l'Oeconomie : & le bien general, avec la conservation de l'Estat, sont ce que les Politiques se proposent dans tous leurs raisonnemens, & où doivent viser toutes leurs actions.

CHAPITRE II.

Des parties principales de l'Œconomie.

TOUTE la conduite d'une famille dépend principalement des devoirs reciproques, qui sont premierement entre le Mari & la Femme : secondement entre le Pere & les Enfans : tiercement entre le Maistre & les Serviteurs. La premiere societé qui est la conjugale, a son rapport au gouvernement Aristocratique, le commandement du Mari sur sa Femme devant estre beaucoup plus moderé que les

deux autres. Celuy du Pere ſur les Enfans eſt Monarchique, c'eſt pourquoi les Rois ſont nommez Peres du peuple. Et celuy du Maiſtre ſur ſes ſerviteurs, eſt pleinement Seigneurial & Deſpotique, parce que la raiſon veut qu'il ſoit beaucoup plus abſolu que les deux autres.

Le Mariage a ſon fondement dans la Nature, qui accouple les autres animaux; c'eſt pourquoi il eſt utile & neceſſaire. L'amitié & la foi doivent eſtre reciproques entre le Mari & la Femme. Mais il eſt juſte que la conduite, la protection & l'acquiſition viennent du premier; l'obeiſſance, la complaiſance, & la conſervation des choſes acquiſes, ſont du devoir de la femme.

Le pouvoir du Pere ſur ſes enfans a eſté reconnu comme naturel par toutes les Nations. Les Romains & aſſez d'autres peuples ont eu le droit de vendre leurs enfans juſques à trois fois, & meſme de les faire mourir, Mais la douceur du commandement paternel, tout Monarchique qu'il eſt, a ſon fondement auſſi dans la Nature. Le droict divin d'ailleurs qui oblige les enfans à toute ſorte de reſpect, & qui pour cela leur promet la recompenſe d'une longue vie, advertit d'un autre coſté les Peres de ne pas contriſter leurs enfans, par des traittemens trop ſeveres & trop mortifians.

La ſubjetion du ſerviteur à ſon Maiſtre, pourroit ſembler moins naturelle à ceux

qui foustiennent que nous naissons tous libres. Car ils disent ; que c'est pour cela qu'on remettoit autrefois les serviteurs dans une apparence de liberté durant les Saturnales, pour signifier qu'aux premiers temps sous Saturne la servitude n'estoit pas encore establie. Et neantmoins, sans parler des Esclaves introduits par le droict des Gens, l'opinion d'Aristote est tres-veritable, qu'on voit beaucoup de personnes qui semblent n'avoir esté produites au monde que pour y servir les autres, tant il y a souvent de difference d'homme à homme, soit à l'égard de la conformation du corps, soit pour ce qui touche les fonctions de l'esprit. Cela presupposé, l'autorité des Maistres sur leurs serviteurs s'appuie encore sur le droict naturel, outre qu'il s'ensuit de là, qu'il n'est pas moins avantageux aux uns de servir, n'estans pas capables de se gouverner, qu'aux autres de leur commander. Les Loix Oeconomiques reglent l'une & l'autre condition, monstrant jusques où doit aller l'humanité des Superieurs, & la submission de ceux qui les servent. VII.



CHAPITRE III.

Des Loix Œconomiques, en ce qui touche principalement l'acquisition, la conservation, & la dispensation des biens.

SIRE,

L'Oeconomie a beaucoup de Loix qui ne regardent point VOSTRE MAIESTE'. Elle prescrit mille soins qui ne doivent estre pris que par des hommes de condition ordinaire. Vous avez des Officiers qui ont égard à l'ordre, à la disposition, & à l'usage de vostre Louvre & de vos Palais. De sorte qu'il n'y auroit point d'apparence d'arrester VOSTRE MAIESTE' sur beaucoup de choses que la science Oeconomique fait observer touchant cela. Mais il ne s'ensuit pas pourtant que toutes les Maximes de cette mesme science soient indignes de l'attention d'un Grand Prince, puisqu'elles luy peuvent estre utiles ; & ce n'est pas à dire qu'il n'y en puisse avoir quelques-unes dont les plus renommez Monarques n'aient pas fait difficulté de se prevaloir. Il faut choisir celles qui sont de cette derniere nature, afin qu'en remarquant jusques où se portent ici les speculations Philosophiques, VOSTRE MAIESTE' ne s'y arreste pas inutilement.

Alexandre le Grand aiant envoié visiter les Bracmanes de l'Inde Orientale, qui

VII.

ſont les Bramins d'aujourd'huy, leur Chef nommé Mandanis dit à ſon Deputé entre autres choſes cette ſentence Oeconomique, Que la meilleure & la plus eſtimable de toutes les Maiſons eſtoit celle qui ſe paſſoit le plus aiſement des choſes ſuperfluës. Encore que les Cours des Princes ne puiſſent pas eſtre abſolument reglées là deſſus; ſi eſt-ce qu'il leur importe merveilleuſement qu'une certaine meſure borne le nombre de leurs Officiers. Comme les animaux qui ont le plus de pieds, ne ſont pas ceux qui cheminent le mieux; les hommes, de quelque qualité qu'ils ſoient, qui ont le plus grand nombre de ſerviteurs, ne ſont pas les mieux ſervis. Aprés un certain nombre le reſte embaraſſe plus qu'il ne profite. Vne cinquiéme rouë ne peut eſtre adjouſtée à un chariot ſans luy nuire, tant s'en faut qu'elle luy ſoit utile. Et ceux qui ont eu ſix doigts à la main, s'en ſont toûjours trouvez plûtoſt incommodez qu'autrement.

Les Souverains auſſi bien que les particuliers doivent faire eſtat des perſonnes induſtrieuſes, comme beaucoup plus capables de les ſervir chez eux, & ailleurs où ils les voudront emploier. Alyattes Roy de Lydie, aiant rencontré une femme eſtrangere du païs de Thrace, qui portant une cruche d'eau ſur la teſte, filoit des mains, & de plus ramenoit de l'abreuvoir un cheval dont la bride eſtoit attachée à ſa ceinture, envoia des Ambaſſa-

deurs à Cotys Roi de Thrace pour avoir permiſſion de faire venir une Colonie de ce païs-là, puiſqu'il produiſoit des perſõnes ſi laborieuſes & ſi induſtrieuſes tout enſẽble.

C'eſt une maxime Oeconomique, que le vrai moien de s'enrichir ne dépend pas tant d'acquerir beaucoup, que de ne faire point d'exceſſives dépenſes. Et ce qui me fait croire que cette maxime peut eſtre avantageuſe aux Rois meſmes, c'eſt que je voi dans l'Hiſtorien Dion Caſſius, que Mecœnas, le plus autoriſé des Romains auprés de l'Empereur Auguſte, ne craint point de s'en ſervir pour porter ce puiſſant Monarque à ménager les deniers de ſon Epargne, qui comprenoit de ce temps-là le revenu de preſque toute la Terre. Les grands threſors neceſſaires à la conſervation d'un Empire, ne s'acquierent pas tant, luy dit-il, en recevant beaucoup de toutes parts, qu'en retranchant le luxe inutile, & la dépenſe ſuperfluë ; *divitiæ magnæ non tàm multæ accipiendo, quàm non multos ſumptus faciendo, colliguntur.* VOSTRE MAIESTE' fera mieux ſon profit de ce Latin que du Grec de Dion.

Il faut tenir cette autre maxime pour tres conſtante dans la famille meſme des Rois, que la negligence à prendre les ſoins neceſſaires à l'égard de ſa conduite, donne beaucoup plus de peine, & eſt incomparablement plus laborieuſe, que toute la diligence dont il eſt à propos que ſon Chef uſe pour la faire bien aller.

In re familiari laboriosior est negligentia, quàm diligentia. L'œil du Maistre engraisse son cheval, & le pied du mesme Maistre, à ce que portent les preceptes d'Agriculture rend ses terres plus fertiles. Mais il est encore plus certain que la connoissance que prend de ses affaires un Pere de famille, de quelque condition qu'il soit, contribuë autant à la faire prosperer, que le mépris ou la negligence de s'en bien informer luy peut estre prejudiciable. VII.

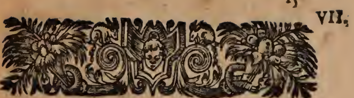
Je sçai bien que la frugalité des particuliers ne peut pas avoir lieu dans la Maison des Rois. Et je me souviens que Ciceron se sentant obligé de louër le Roi de Galatie Dejotarus d'estre frugal & fort bon ménager, reconnoist au mesme temps qu'il luy attribuë par là une vertu privée, plûtost que Roiale & d'une personne de sa condition. Mais cela n'empesche pas que les plus grands Princes ne puissent fort utilement pour le bien de leurs Estats prendre connoissance de la conduite de leur Maison, & en retrancher les abus. C'est ce que sceut tres-bien pratiquer Henry III. Roy de Castille, aprés s'estre veû reduit par le mauvais ménage de ses predecesseurs à une necessité telle, que j'ai presque honte de dire aprés le Pere Mariana, & les autres Historiens d'Espagne, qu'il fut contraint pour disner dans Burgos au retour d'une chasse, de mettre un de ses manteaux en gage, au mesme temps que les Grands de sa Cour faisoient fort bonne chere. *Lib. 9. c. 14.*

En tout cas, SIRE, il estoit bon que

Vostre Maieste' sceust sommairement en quoi consistoit cette seconde Partie de la Morale, qu'on nomme Oeconomique, afin de passer plus commodement, & plus selon les regles, à la troisiéme Partie, qui est la Politique, dont le sujet se trouvera d'autant plus important, qu'il est plus estendu, & plus relevé.



LA POLITIQVE DU PRINCE.



LA POLITIQUE DU PRINCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Politique en general.

SIRE,

Aprés les deux premieres Parties de la Morale, dont l'une enſeigne à ſe regler oi-meſme, & l'autre à eſtre bon Oecononœ, c'eſt à dire à conduire une famille omme il faut, la troiſiéme Partie ſuit, ui eſt la Politique, ou la Science de bien ouverner.

C'eſt une Science qui eſt ſi naturelle à homme, & qui lui convient ſi bien, que lon l'obſervation d'Ariſtote, il n'y a oint d'animaux, quoiqu'on diſe des Ailles & des Fourmis, qui ſe plaiſent

tant que lui à vivre en commun dans une equitable societé. Cette inclination de nature a son fondement sur le bien que toutes choses recherchent, & qui est d'autant plus grand & plus à estimer, qu'il est plus general. Or le bien de chaque particulier, & celui des familles, dependant absolument de celui de l'Estat qui comprend les deux autres, il ne faut pas s'estonner si nostre pente naturelle nous porte vers ce dernier, & nous le fait desirer.

Le prix, & la dignité de la Politique, sont rendus manifestes par là. Car puisque toute nostre felicité n'a rien de solide, & ne peut subsister sans celle de l'Estat, on ne sçauroit trop estimer une science qui nous apprend à le faire prosperer, en nous donnant les regles de sa conduite. Elle a d'ailleurs cet avantage sur toutes les autres professions, que leurs fonctions ne se peuvent faire sans son aide ; la Theologie mesme, qui semble tenir le premier rang entre elles, aiant besoin d'appuier le repos de ses contemplations sur l'autorité des Loix Politiques. En effet, il n'y a Art ni Science qui ne perissent dans les desordres d'un Estat, & la Religion même a besoin qu'il subsiste pour la conservation de ses Autels.

Mais quoique la Politique doive estre fort prisée de tout le monde par de si fortes considerations, les Souverains pourtant sont plus obligez que personne d'en faire cas, & de la cultiver soigneusement, puisque

puisque Dieu leur aiant commis le gouvernement des Peuples, ils ne sçauroient s'en bien acquiter que par son moien. VOSTRE MAJESTE' prendra garde aussi, que ces mesmes Souverains aiant plus d'interest que le reste des hommes dans la subsistence de l'Estat, veu le rang qu'ils y tiennent, ils doivent par consequent s'appliquer, avec un soin & une attention du tout extraordinaire, à prendre toute la connoissance possible d'une Science qui leur importe si fort, & qu'on peut dire estre de leur propre mestier. VII.

CHAPITRE II.

Des trois sortes d'Estats, & de Gouvernemens.

IL y trois formes principales de Souverainetez, ou trois façons differentes de gouverner les Estats. La premiere se nomme Monarchie, c'est à dire le commandement d'un seul : La seconde Aristocratie, qui dépend du pouvoir de peu de personnes ; & la troisiéme Democratie, où le peuple a toute l'autorité. Quand la premiere se corrompt, elle degenere en Tyrannie ; le vice de la seconde, est l'Oligarchie ; & celui de la troisiéme s'appelle Ochlocratie, où la seule populace peut tout au préjudice du bon & considerable Bourgeois. L'on void parmi les animaux les marques de ces trois sortes de Gouvernemens, puisque les Abeilles recon-

noissent un Roy, que les Gruës, dit-on, vivent Aristocratiquement, & que les Fourmis se gouvernent comme dans un Estat populaire.

Quoiqu'il en soit, tous les Philosophes ont reconnu le commandement Roial, ou Monarchique pour le plus ancien de tous, comme il est apparemment le plus digne, eu égard à ce que Dieu s'en sert dans la conduite du Monde, qui paroist toute Roiale. Et Aristote non content de lui donner ces avantages, prouve encore son excellence par la consideration de ce qu'il n'y a point de corruption pire ni plus grande que celle des choses les plus parfaites. Car puisque la Tyrannie, par la confession de tous les Politiques, est le plus condamnable de tous les dereglemens d'Estat, il s'ensuit, dit-il, que la Roiauté d'où elle tire son origine, doit estre le plus parfait commandement dont l'on puisse user.

Mais il y a plus de deux mille ans que cette question a esté decidée par ces Seigneurs de Perse, qui au nombre de sept consulterent aprés la mort du supposé Smerdis, quelle forme de gouvernement ils establiroient pour la meilleure. Otanes prononça tout ce qu'il pût contre la Monarchie en faveur de la Democratie; Megabysus tint le parti de l'Aristocratie: & Darius suivi des quatre autres l'emporta sur les premiers, faisant preferer la Monarchie comme la plus excellente de tou-

tes les Souverainetez, selon qu'Herodote VII.
le rapporte dans sa troisiéme Muse. L'on peut aussi voir dans l'Historien Dion Cassius, comme long-temps depuis les raisons de Mecœnas à l'avantage de la Monarchie prevalurent sur celles d'Agrippa, qui portoit Auguste à remettre l'Empire dans un gouvernement populaire. Polybe est *Lib. 5. hist.* d'un sentiment particulier là-dessus, quand il soûtient que la plus excellente de toutes les Souverainetez est composée de toutes les trois formes, comme l'estoient la Spartiate & la Romaine. C'est pourquoi, dit-il, la premiere a conservé plus long-temps sa liberté, que toutes les autres de la Grece. Et il adjouste que le temperament & le mélange de l'Estat Romain estoit si excellent, que les Romains n'eussent pû dire eux-mesmes de laquelle des trois formes leur gouvernement tenoit le plus, de la Monarchie de l'Aristocratie, ou de la Democratie.

CHAPITRE III.

Maximes generales propres aux trois formes de Gouvernement.

I. IL faut avant toute chose observer ce qu'Aristote a fort judicieusement remarqué au dernier Chapitre du dernier livre des Ethiques à Nicomachus, qu'il n'est pas de la Politique comme des autres

Arts & Sciences, dont ceux qui ſçavent les principaux axiomes, & les plus importantes decisions, sont capables de les mettre en pratique, & de paſſer facilement de la contemplation à l'action. Cela ſe voit, dit-il, dans la Medecine & dans la Peinture; mais il n'en eſt pas de meſme ici, où preſque l'uſage ſeul peut donner l'aptitude à bien gouverner, que le pere ne peut communiquer par preceptes à ſon fils, ni l'ami à celui qu'il aime; & où l'on void des perſonnes parler tres-bien de toute ſorte de Polices, qui n'ont neantmoins nul talent pour l'adminiſtration d'un Eſtat. Leur connoiſſance generale ſe confond quand il eſt beſoin d'uſer de la particuliere, ſemblables à ceux qui ſçavent la proprieté des Simples, & ne les diſcernent pas; ou aux enfans qui nomment leurs Peres tous les hommes qu'ils voient, leurs ſens n'aians pas encore appris à les diſtinguer. Il eſt vrai, SIRE, que comme ce Philoſophe adjoûte tres-bien, ceux qui peuvent ſur cela conjoindre la Theorie à la Pratique, y trouveront plus de facilité que les autres, & c'eſt ce qui peut obliger VOSTRE MAJESTE' à prendre par avance quelque connoiſſance des raiſonnemens de la Politique, & des maximes qui lui ſont propres, ſe reſervant à s'en inſtruire plus profondément dans ſes Conſeils d'Eſtat, où la grandeur de ſon Genie achevera de ſe perfectionner, en s'occupant journellement à la conduite de ſon Roiaume.

Tous les Politiques conviennent avec Ariſtote en ce point, qu'on doit accommoder les Loix à la Republique ou à l'Eſtat, c'eſt à dire au naturel des ſujets, en conſiderant le païs qu'ils habitent, dont la poſition a beaucoup de pouvoir ſur leurs eſprits aiant égard d'ailleurs aux divers temps, qui demandent des conduites, & par conſequent des ordonnances differentes; & en faiſant reflexion ſur l'humeur ou le genie de ceux qui peuvent le plus, & qui font le principal du gouvernement, auſquels il eſt neceſſaire que les Edits & les Ordonnances s'ajuſtent & s'approprient. Car il n'y a point de Monarque nî de Legiſlateur qui ne doive faire comme les bons Architectes, qu'on voit toûjours s'aſſujettir dans la conſtruction de leurs baſtimens à la condition du lieu, & à la matiere qu'ils y trouvent, n'en pouvant pas emploier d'autre. L'on ne choiſit pas non plus le peuple ni les ſujets qu'il faut conduire, il eſt beſoin de les prendre tels qu'on les trouve, & de les gouverner ſelon leur temperament, le mieux & le plus politiquement qu'il eſt poſſible. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait une equité naturelle, & une raiſon univerſelle, qui n'eſt ni bornée par les lieux, ni attachée aux climats : Mais cela n'empeſche point qu'on ne doive deferer ſouvent, dans le ſujet que nous traittons, à des raiſons particulieres qui varient ſelon les temps, les lieux, & les perſonnes. C'eſt pourquoi le

VII. II. *Lib. 4. Pol. c. 15.*



Lib. 6. Polit. c. 7. mesme Aristote dit fort bien encore, qu'où la nature d'une Contrée & la situation d'une Province, portent que leurs principales forces soient en Cavalerie, il est expedient que là toutes les Loix se referent à la forme du Gouvernement Aristocratique, ou de peu de personnes, parce que le menu peuple ne pouvant pas faire la dépense de nourrir des chevaux, il faut necessairement que les forces, & par consequent l'autorité, soient entre les mains des riches qui sont en petit nombre. Que si tout au rebours la plus grande force du païs consiste naturellement en l'Infanterie comme en Suisse, ou bien en gens de Marine comme en Hollande, là se doivent establir les Democraties, avec des Loix appropriées à la forme du gouvernement populaire. Un seul exemple peut faire *Iustin. l. 38.* voir comme il y a des lieux qui ne peuvent souffrir que la domination Monarchique. Ceux de Cappadoce refuserent la liberté qui leur estoit offerte par les Romains, protestant qu'ils ne pouvoient vivre sans Roy, de sorte qu'il leur falut donner Ariobarzanes pour les maistriser.

III. Chaque chose se nourrit & s'entretient naturellement par les mesmes moiens qui ont le plus contribué à son Estre, *iisdem nutrimur quibus constamus; eadem sunt principia generationis & conservationis.* Ces Aphorismes ont lieu dans la Politique aussi bien que dans la Physique; de sorte qu'on void presque toûjours que les E-

ſtats belliqueux dans leur eſtabliſſement, tels qu'eſtoit celui de Sparte, ſe perdent s'ils arreſtent trop dans le repos, & qu'il leur en prend comme au fer qui déperit & ſe roüille, s'il n'eſt exercé & manié, VII.

Romulidarum igitur longa & gravis exitium pax, *Sulpitia Satyr.*

Le Royaume de France n'eſt pas moins guerrier que celui de Lacedemone, ou celui de Crete qui lui ſervit de modele. Auſſi ſommes-nous abondans en belles Conſtitutions & Ordonnances Militaires. Et par effet on a vû, que les douze années d'un trop profond repos ſous Henry le Grand, Ayeul de VOSTRE MAJESTE', penſerent eſtre d'un notable prejudice à cet Eſtat. Noſtre Monarchie n'avoit point joüi depuis ſa fondation d'un ſi long calme que fut celui-là; auſſi n'en avoit-elle jamais eu plus de beſoin: mais ſi le feu Roy de glorieuſe memoire ne l'euſt reportée vers ſon principe, & ne l'euſt remiſe dans les exercices de Mars, elle couroit fortune d'eſtre la proie de ceux qui fondoient déja leurs conqueſtes ſur ſon relaſchement, & ſur la roüilleure de ſes armes.

IV. Cela n'empeſche pas que la premiere intention de tout Legiſlateur ne doive eſtre de faire vivre le peuple en paix. Il eſt d'ailleurs certain que, ſur tout entre Chreſtiens, il n'y a point de guerre bien juſte ſi elle n'eſt neceſſaire; *Pacem debet habere voluntas, bellum neceſſitas*, ſelon les *Epiſt. 207.*

termes de Saint Auguſtin. Mais quelque bon deſſein qu'on ait, il eſt preſque impoſſible de joüir de la Paix, que par le moien des armes; *ſi vis pacem, para bellum.* Auſſi n'eſt-il pas vrai que toute paix & toute tranquilité publique, non plus que toute ſerenité d'air, ſoient abſolument preferables à ce qui leur ſemble contraire. Il y a des regions ſujettes aux orages & aux brouïllas, qui ne laiſſent pas d'eſtre des plus ſaines. Une trop grande pureté d'air nuit a beaucoup de temperamens. Et pluſieurs ont pour cela preferé les contrées du Couchant à celles du Levant: *Non ſerenum omne ſtatim optimum; imò verò provincias nebuloſas ſerenis eſſe ſalubriores, & in hoc Occidentem prælatum legimus Orienti*, s'il en faut croire Petrarque quand il a parlé Latin. L'importance eſt de ſçavoir faire la guerre pour obtenir la paix, de ne deſarmer jamais que de bonne ſorte, non plus que les Spartiates, chez qui pour cela Venus meſme eſtoit repreſentée toute armée; & d'imiter les Romains qui ſceurent ſi bien ménager l'un & l'autre temps pacifique & militaire, qu'ils furent en admiration à toute la Terre, dont ils ne firent preſque qu'un Empire.

L. 1. c. 86. de rem. utr. fort.

——— *Duo ſunt quibus extulit ingens*
Roma caput, virtus belli, & ſapientia pacis.

Sulpit. Satyr.

Le plus grand ami de la Paix qui fut jamais, Ciceron, auſſi bien que le plus grand eſprit dont cette capitale du monde

ſe

se puisse prévaloir, fut contraint d'avouër de son siecle qu'on ne pouvoit gouster le repos de la paix que par les desordres de la guerre, *si pace frui volumus bellum gerendum est: si bellum omittimus, pace nunquam fruemur.* C'est pour cela que les Juifs ont invoqué & le Dieu *Salem*, de Paix; & le Dieu *Sabaoth*, des Armées. VII. *Phil. 7.*

Quoique la grandeur d'un Empire ne donne pas moins de terreur que de respect à tous ses voisins, & que son estenduë qui semble obliger à plus de soins, fournisse en recompense plus de moiens utiles à sa conservation: *noli magnitudinem Imperii metuere*, disoit ce grand homme d'Estat à l'Empereur Auguste, *quod quantò majus est, tantò plura etiam quibus conservetur habet*: Si est-il apparent que sa felicité ne dépend pas de là. Un autre Empereur abandonna depuis de son bon gré trois belles Provinces, l'Assyrie, la Mesopotamie, & l'Armenie, afin que les limites de la domination Romaine ne fussent pas plus esloignées que l'Euphrate, s'il ne le fit pour rendre méprisables les conquestes de Trajan. Et dés le temps de la Republique, Nasica ne pouvoit souffrir la destruction de l'Estat de Carthage, de crainte que celui de Rome n'empirast par un accroissement dangereux. Par effet comme nostre embonpoint & nos forces n'augmentent pas tant en mangeant beaucoup qu'en bien digerant, celles d'un corps Politique V. *Dion. Cass. l. 52.*

déperissent plûtost qu'elles ne s'accroissent par d'excessives conquestes dont l'estenduë ne se conserve qu'avec trop de dépense & d'autres difficultez. On voit de grands bastimens qui se ruinent par leur propre poids;

Lucan. *In se magna ruunt, lætis hanc numina rebus*
Crescendi posuere modum;

Et selon le Proverbe on ne peut pas bien estraindre si l'on embrasse trop. Ce fut pourquoi Scipion Emilien estant Censeur fit reformer les prieres publiques qui alloient à l'augmentation de l'Estat, afin qu'on ne demandast plus aux Dieux que sa conservation, puisqu'ils l'avoient déja rendu assez grand. Un de vos predecesseurs, SIRE, Prince tres-avisé & de grande experience, refusa avec mépris Genes & sa Seigneurie, qui s'offroient à lui, ne croiant pas qu'il fut utile à la France de lui incorporer une piece de si fascheuse garde. Et nous apprenons de l'Histoire du Levant, que les plus sages aussi bien que les plus puissans peuples de l'Inde, qui sont les Chinois, au lieu de viser à rendre leur Domaine plus grand en s'accroissant, ont quitté depuis quelques années les Roiaumes de Coraï, Narsingue, Calicut, Cochinchine, Chiampa, Siam, & Malaca, qui dépendoient autrefois de la Chine. Ils ont abandonné de mesme les Isles de Ceylan, du Japon, de Java, & assez d'autres; pour conserver mieux le corps de leur Estat, conside-

Louys XI.

rant toutes ces Provinces comme un ſang VII.
ſuperflu qu'ils en ont tiré pour le tenir plus ſain, & le rendre moins ſujet aux maladies. Pour le moins eſt-il de la prudence Politique de ne faire point de nouvelles conqueſtes que de proche en proche, ſi ce n'eſt par forme de Colonies, comme en uſoient les Anciens ; ou par d'utiles découvertes de païs inconnus, telles qu'ont eſté celles du nouveau Monde aux Eſpagnols.

Car c'eſt une choſe conſtante, qu'un VI.
puiſſant Eſtat a beſoin ſouvent de certaines décharges, telles qu'eſtoient celles des Colonies Grecques & Romaines, pour eſtre ſoulagé de ce qui l'incommode au dedans, ſoit en quantité, ſoit en qualité. Il eſt en cela ſemblable à ces grands Palais qui ſe rempliſſent bien-toſt d'ordures par tout s'il n'y a un lieu deſtiné pour les recevoir. De croire qu'on puiſſe eſtablir un ſi bon ordre, qu'il ne s'y engendre jamais de mauvaiſes humeurs, c'eſt ignorer les conditions de noſtre nature, qui ne ſe voit nulle part dans une ſi grande pureté. Il eſt ſi peu poſſible de remedier à tous les deſordres, que Dieu meſme en tolere beaucoup dans le Monde, dont il eſt le Monarque abſolu. Et il n'y auroit pas moins d'abſurdité à les penſer tous oſter, qu'à vouloir purger ou ſaigner un corps juſques au mourir. Mais comme les humeurs meſme ſurabondantes ne ſont pas abſolument inutiles, & qu'on en peut tirer

de l'avantage pour ſurmonter de certaines infirmitez ; il arrive de meſme au fait de la Politique, qu'on ſe prevaut parfois tres-utilement des deſordres qui ſurviennent dans l'Eſtat, prenant de là le ſujet & les moiens de le preſerver d'une ruine qui paroiſſoit inévitable. C'eſt ainſi qu'on ne s'oppoſe pas toûjours à une ſedition naiſſante d'un peuple qu'on void incorrigible dans la fierté des privileges dont il abuſe, & que donnant quelque cours au torrent de ſa rebellion, au lieu d'aller au devant comme il faut faire par tout ailleurs, on prend occaſion de là en puniſſant ſa revolte, de le dépoüiller de ce qu'il appelloit privilege, & qui lui eſtoit plus préjudiciable qu'une juſte ſervitude. Car ſans cette conſideration de ſon propre bien, il eſt d'ailleurs de la prudence, auſſi bien que de la conſcience de ceux qui gouvernent, de prevoir & de prevenir le mal, qui dans ſon commencement eſtant preſque toûjours petit, ſe rend parfois incurable dans ſon progrez. Il n'y a rien, dit Ariſtote, qui ſoit plus propre à des Miniſtres d'Eſtat, ni plus de leur devoir, que d'eſtre ſpeculatifs & de reconnoiſtre de bonne heure un mal naiſſant afin d'y remedier. La foudre ſe deſtourne parfois avec le vent d'un chapeau, & la fortune d'un Empire dépend ſouvent d'une petite circonſtance, & d'un ſeul moment dont il faut ſe prevaloir. Les Chinois veulent pour cela que les premiers Mandarins & principaux

L. 5. Polit. c. 5. & 8.

Conſeillers de leur Roy ſoient Aſtrologues, dans la croiance qu'ils ont que tous les evenemens d'ici-bas dépendent en partié de l'influence des Aſtres & du mouvement des Cieux. Il y a de certaines conjonctures ou momens d'affaires, dont il eſt beſoin de ſe prevaloir, meſme par anticipation; *magnis conatibus opportuni ſunt tranſitus rerum*; les lunettes d'approche & à longue veuë ſont du tout neceſſaires dans ces mutations inſenſibles; & il n'y a rien où l'eſprit humain ait plus beſoin de ſon feu, & de toute ſon activité, qu'en de ſemblables rencontres, VII. Tacit.

O quantum eſt ſubitis caſibus ingenium!

Les pretentions des Eſtats s'eſtendent preſque à l'infini. Si les Empereurs d'aujourd'hui en eſtoient creus, toutes les Puiſſances de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique releveroient d'eux, comme n'eſtant que des démembremens de la domination de leurs predeceſſeurs. La France montre clairement que l'Empire d'Allemagne n'a eſté eſtabli qu'en faveur de nos Rois qui en ſont Fondateurs, & qui l'aiant tenu long-temps depuis Charlemagne, en ont fait le partage d'un de leurs enfans, du temps qu'ils ſuccedoient preſque tous également. Un de nos Rois a eſté couronné dans Londres, à cauſe de ſa femme Eſpagnole venuë d'une Angloiſe. Un d'Angleterre l'a eſté dans Paris, pour avoir épouſé la fille de Charles VI. ce que chaque Nation veut faire valoir à ſa mode. Le Grand VII. Louys VIII. Blanche. Henry VI.

Thuan. lib. 104. Seigneur Soliman disoit que Rome estoit de l'Empire Turquesque, & que Constantin, auquel les Othomans ont succedé, n'avoit pû aliener une si importante piece. Toutes ces pretentions ne font pas grande chose contre la possession, en faveur de qui parlent tous les Livres des Juriscon-sultes. Car quoiqu'il y ait bien du vice & de l'injustice parfois dans le commencement d'une Souveraineté usurpée, & que tout y paroisse plein de tumulte & de cries; si est-ce qu'à la longue, comme un feu de bois verd qui fait bien de la fumée d'abord, devient clair avec le temps, ces bruits pleins d'agitation cessent à la fin, & cette femme ravie avec violence changeant de volonté devient legitime.

VIII. L'interest d'Estat est le point sur lequel tournent toutes sortes de Gouvernemens? l'utilité fait leur sphere d'activité, hors de laquelle ils n'agissent point; & la jalousie du pouvoir rend en un instant ennemis ceux qui auparavant estoient en apparence joints le plus estroitement. Il y en a cent exemples dans l'Histoire Grecque & Romaine, & celui-ci peut suffire dans la nostre, où l'on voit qu'encore que Henry Huitiéme, Roy d'Angleterre, fut dans une correspondance parfaite avec l'Empereur Charles-Quint contre François Premier; si est-ce que la bataille de Pavie & la prison de nostre Roy aiant changé les interests de ces Princes, Henry se porta en un instant en nostre faveur con-

tre les desseins du mesme Empereur. VII.

Ce ne sont pas les Rois seuls qui aiment la trahison pour en profiter, encore qu'ils haïssent les traistres. Les Gouvernemens populaires, & les Aristocratiques ont toûjours eu les mesmes sentimens. Quand Phœbidas eut occupé la forteresse Cadmée de Thebes, les Spartiates le condamnerent bien à l'amende pour avoir commis une action pleine d'injustice, mais ils ne laisserent pas neantmoins de retenir la place, & de s'en prevaloir comme d'une des plus importantes de toute la Grece. IX.

Diod. Sic. lib. 15.

Il n'y a point de forme de Gouvernement qui n'aime tellement sa façon de vivre, qu'elle voudroit que tout le monde s'y accommodast. Les Monarques favorisent leurs semblables, & taschent de rendre les Estats populaires, absolus, sous la domination d'un seul. Les Lacedemoniens, dit Diodore Sicilien, establissoient par tout où ils pouvoient le gouvernement de peu de personnes. Et les Atheniens au contraire taschoient d'introduire des Democraties, en autant de lieux qu'ils avoient le moien de le faire. X.

Lib. 11. & 14.

Souvent les Peuples se laissent emporter à la persuasion de certains brouillons, qui sur le pretexte de reformer l'Estat en retranchant les abus, qui s'y trouvent, le perdent miserablement par des factions intestines, qui le divisent ou le détruisent tout-à-fait au lieu de le renouveller. Ils font en cela comme ces filles mal-avisées XI.

de Pelias Roy de Theſſalie, qui ſeduites par les artifices de Medée couperent leur pere caduc par morceaux pour le rajeunir, & lui oſterent ce qui lui reſtoit de vie, en penſant la lui rendre plus longue & plus vigoureuſe.

CHAPITRE IV.

De ce qui eſt propre à la Democratie.

LE Gouvernement populaire, comme eſt celui des Republiques, viſe tellement à l'égalité de biens, d'honneurs, & de fortunes, qu'elles ont eû preſque toutes de tres-injuſtes Loix pour empeſcher l'élevation des particuliers. L'Oſtraciſme des Atheniens, & de ceux de Crete, qui faiſoit ſouffrir un exil de dix ans aux plus ſignalez d'entre eux, eſtoit de cette nature. Il dura dans Athenes juſques à ce qu'un homme de neant nommé Hyperbolus y euſt eſté condamné. Les Epheſiens pratiquerent un banniſſement tout pareil, dont le Philoſophe Heraclite leur fit tant de reproches, à cauſe qu'ils l'avoient fait ſouffrir au meilleur homme de ſon Siecle le vertueux Hermodore. Et le Petaliſme des Syracuſains n'alloit qu'à empeſcher de meſme par un exil de cinq ans, qu'il ne s'élevaſt quelqu'un d'entre eux de telle ſorte, qu'il pût former quelque deſſein préjudiciable à leur liberté. Cependant, il n'y a rien de ſi injuſte que cette égalité à l'égard

de perſonnes ſi inégales que ſont celles qui compoſent une Republique ; & Ciceron a eu raiſon d'invectiver au ſujet des Loix Agraries contre le partage des biens à l'égal, ſouſtenant qu'il n'y avoit rien de plus contraire au fondement de toute ſorte de Republiques & de Communautez, qui ne ſont faites principalement que pour donner moien à chaque particulier de conſerver ce qui lui appartient ; *qua peſte, dit-il, quæ poteſt eſſe major, hanc enim ob cauſam maximè ut ſua tenerentur reſpublicæ civitatéſque conſtitutæ ſunt.* L'injuſtice neantmoins, toute viſible qu'elle eſt, ſe defend par la raiſon du bien general, qui excuſe aſſez d'autres violences qui ſe commettent en faveur du public contre des particuliers, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod adverſùs ſingulos utilitate publica rependitur.* VII.

II. Les Republiques, dont les Conſeils ſont toûjours lents, ne ſont pas ſi propres que les Monarchies à l'execution des grandes Conqueſtes, où le ſecret & la promptitude ſont neceſſaires ; c'eſt pourquoi on éliſoit un Dictateur à Rome en temps de guerre ; mais en recompenſe elles conſervent beaucoup mieux les choſes conquiſes. Il ſemble qu'elles ſoient plus aiſées à troubler, parce que la diviſion ſe met facilement dans une multitude, ce qui ne ſemble pas devoir arriver ſi toſt dans le gouvernement d'un ſeul. Si eſt-ce que comme beaucoup d'eau n'eſt pas ſi aiſée à ſe

corrompre qu'une petite quantité : plusieurs ont creu que le commandement de diverses personnes conservoit mieux son integrité & son estre, que celui qui se reduit à l'unité.

III. Il n'y a rien qui soit plus necessaire dans la Democratie que de tenir les peuples toûjours occupez, parce qu'ils ne sçavent pas faire leur profit d'un profond repos. Appius Claudius l'un des plus grands hommes d'Estat qu'ait eu la Republique Romaine, disoit toûjours *negotium populo Romano meliùs quàm otium committi*. Car encore qu'une populace ne demande ordinairement pour estre contente que *panem & Circenses*, selon le mot du Satyrique; & qu'un Ancien ait eu raison de dire, qu'il n'y avoit rien de si gai, ni de si enjoüé, que le Peuple Romain, lorsqu'il avoit le ventre plein, *nihil esse populo Romano saturo jucundius*; ce qui se peut prononcer de toute sorte de menu peuple : Il se trouve neantmoins que ces grandes Communautez deviennent paresseuses, & sortent aisément de leur devoir dans un loisir qui leur donne le temps de prester l'oreille à la sedition & au soulevement. Les Rois, & sur tous ceux d'Egypte, ont souvent apprehendé la mesme chose, mais outre qu'ils usent tout autrement que les Democraties du pouvoir absolu & de la contrainte, pour tenir leurs sujets dans l'obeïssance, il se trouve que ces mesmes sujets dans un courage beaucoup plus abatu n'ont pas la

Valer. Max. lib. 7. cap. 2.

Iuven. Sat. 10.

mesme disposition au tumulte & aux desordres, qu'ont ordinairement ceux des Republiques. VII.

L'ingratitude est un vice tellement populaire, qu'il n'y a point de Democraties à qui l'on n'ait imputé d'avoir presque toûjours tres-mal traitté ceux qui par leurs services signalez avoient le mieux merité d'elles. Thesée & Solon, Aristide, Miltiade, Themistocle, Phocion, & Socrate, en sont de bons temoins dans la Republique Athenienne. Bomilcar crucifié dans la Carthaginoise, reprocha du haut du gibet à ses Concitoiens leur cruauté, tant envers lui, qu'envers Hannon, Gisgon, & Hamilcar, qui s'estoient exposez à toute sorte de perils pour eux. Et les Coriolans, les Camilles, avec les Scipions, ont fait connoistre dans la Romaine, qu'il n'y a point de merite qui se puisse mettre à couvert de l'envie, ni éviter l'ingratitude des Democraties; quoiqu'elles se vantent d'estre les Meres nourrices des grandes actions & des vertus heroïques. IV. *Iustin. lib. 22.*

Car comme les Arts & les Sciences n'ont esté nulle part en si grand lustre que dans les Republiques de Grece, & dans la Romaine, l'on a voulu dire le mesme des Vertus. Les plus grands Maistres en chaque profession sont de ce temps-là, & ont vêcu sous des dominations populaires. Les Isocrates, & les Demosthenes; les Hortenses, & les Cicerons, n'ont reconnu ni Rois ni Empereurs. Et ces autres grands V.

Hommes que nous avons déja nommez, aussi bien que les Decies, les Fabies, & les Catons, n'ont fait de belles actions qu'en faveur de leurs Democraties. En effet, il semble qu'elles élevent communément beaucoup davantage les Esprits, parce qu'elles leur font voir le chemin des honneurs & de la gloire plus ouvert à tous, plus accessible, & moins limité, que sous le commandement, soit de peu, soit d'un seul, où l'on a bien plus de peine à se produire, & à faire connoistre ce qu'on vaut.

CHAPITRE V.

De ce qui est propre à l'Aristocratie.

I. LE nom d'Aristocratie est si beau, qu'on pourroit prendre par sa signification le gouvernement Aristocratique pour le meilleur de tous, qui est sujet neantmoins à de grands inconveniens.

II. La Democratie ne craint gueres que ce qui est au dessus d'elle, s'opposant à tout ce qui s'éleve tant soit peu. La Monarchie au contraire apprehende ce qui est au dessous, se défiant du peuple & des petits, dont elle croit estre enviée. L'Aristocratie qui est entre deux prend de la défiance de tous costez, & n'a pas moins de peur de tomber en Democratie, que d'estre envahie par la puissance d'un seul, comme il lui arrive presque toûjours.

III. Le mauvais traittement que reçoit le

peuple gouverné Ariſtocratiquement, & qui éprouve la rigueur, le faſt & la dureté de pluſieurs Maiſtres au lieu d'un, donne lieu à la violente apprehenſion que cette forme de Souveraineté prend de ſes ſujets. Elle ne ſe ſoucie pas d'eſtre haïe d'eux, pourveu qu'elle ſoit crainte ; le mot reputé tyrannique à l'égard des Monarques eſt ſa propre deviſe, *oderint dum metuant* ; & ſa conduite dans Sparte peut bien faire voir combien ſon joug eſt peſant à ceux qui lui ſont ſoûmis. Entre les Loix de cet Eſtat, il y en avoit une qui vouloit que de temps en temps, ſelon que le nombre des Ilotes croiſſoit, l'on envoiaſt des jeunes hommes armez par tout le païs de Laconie, qui ſe cachant le jour alloient aſſaſſiner dans l'obſcurité de la nuit, ces pauvres gens, dont ils apprehendoient la multitude & les forces. Il y en eut bien deux mille pour une fois qui furent tuez de la ſorte, & qui eſtoient les mieux faits & les plus robuſtes de tous. L'on ne ſçavoit jamais ce qu'ils devenoient, mais ils ne paroiſſoient plus, & la Loy qui les faiſoit perir parce qu'ils eſtoient redoutez, s'appelloit *Cryptie*, c'eſt à dire la ſecrette, à cauſe que tout ce qu'elle preſcrivoit eſtoit un myſtere qui ne ſe reveloit jamais. Il ne faut pas croire qu'aucune des Ariſtocraties de ce temps pratique rien de ſi injuſte ; ni de ſi inhumain ; auſſi n'ont-elles point d'eſclaves ſemblables aux Ilotes des Lacedemoniens, VII.

qui faiſoient tout le travail des champs, & compoſoient la plus vile partie de leur populace. Mais neantmoins pour parler ſeulement des deux plus illuſtres d'Italie, chacun ſçait combien le joug de la Seigneurie Ariſtocratique de Veniſe eſt peſant à toutes les villes qui lui ſont ſoûmiſes, & de quelle ſorte Genes, ſous cette meſme forme d'Eſtat, a traitté Savonne en ruinant ſon port, & en lui faiſant ſentir tout ce que la jalouſie du commandement peut ordonner de rude & de calamiteux.

IV. *5. Polit. c. 9.* Ce qui rend ordinairement la Souveraineté de peu de perſonnes illuſtres en bien & en autorité ſi peu tolerable, c'eſt, dit Ariſtote, que leurs enfans deviennent preſque toûjours auſſi faineans que ſuperbes; ce qui leur donne du ſoupçon, & leur fait apprehender l'eſprit & l'induſtrie de ceux qui, bien que ſoûmis, ne viſent vrai-ſemblablement comme opprimez qu'au changement. Or dans cette défiance *Plutar. in Ageſi.* il n'y a rien qui ne ſe pratique de la part des Superieurs, & rien qui ne ſoit par eux reputé juſte, auſſi bien qu'à Sparte, pourveu qu'il ſoit utile à la conſervation de leur autorité.

V. Quant à la crainte qu'ont les Ariſtocraties d'eſtre converties en commandement Deſpotique & Roial, elle provient de ce qu'il n'y a aucun de ceux qui compoſent le petit nombre des Seigneurs de l'Eſtat, lequel ne ſe méfie de ſes compa-

gnons;ne doutant point par son propre ressentiment que l'interest particulier ne prevale dans leurs ames sur celuy du public, & que chacun d'eux ne voulust posseder seul la puissance absoluë qui est dispersée entre tous. Car s'il est vrai que dans les plus parfaites Democraties, où la passion pour le bien commun est estimée plus violente, cet interest ne laisse pas de prevaloir dans les plus parfaits esprits; & si Caton mesme dans la Republique Romaine se considere plûtost qu'elle, *Catonem veteres inimicitiæ Cæsaris incitant, & dolor repulsæ*; que ne doit-ce point estre dans cette autre forme d'Estat, à l'égard de ceux qui ont déja quelque part dãs l'autorité supréme? C'est pourquoi le conseil de Tarquin à son fils, d'abattre les plus hauts lis ou pavots; de Thrasybule à Periandre, d'arracher les espics de bled trop élevez pardessus les autres; ou de l'Abbé de Tomeri au Roi d'Arragon Ramire, de couper la sommité excessive des choux; se pratique bien plus communément dans une Souveraineté Aristocratique, que dans les Monarchies; & le meurtre des plus signalez Personnages y est encore plus frequent que l'Ostracisme, ou le Petalisme, dont nous avons dé-ja parlé dans les Gouvernemens populaires. Ainsi quelque beau nom que soit celui d'Aristocratie, l'on ne doit pas s'estonner de cet Acteur qui fait profession dans Aristophane d'en estre si ennemi, qu'il

VII.

Lib. 1. de bello civ.

Mariana lib. 10. Hist. cap. 16.

haïssoit mortellement le fils de Scellius, pour cette seule raison qu'il se nommoit Aristocrate.

CHAPITRE VI.

De ce qui est propre à la Monarchie.

SIRE, puisque dés le second Chapitre de cet Ouvrage nous avons adjugé l'avantage au Gouvernement Monarchique sur tous les autres, parce que Dieu s'en sert à la conduite du Monde dont il est le Seigneur absolu; l'on peut aisément, & par une suite necessaire tirer de là cette consequence, qu'il ne sçauroit y avoir de Monarchie plus parfaite, que celle qui aura le plus de rapport à la Divine; ni par consequent de Roy ou de Monarque plus accompli, que celui qui reglera le mieux ses actions sur ce Patron d'enhaut, qui a fait dire que les Souverains estoient les Images en Terre du Tout-puissant. Car bien que Dieu ait gravé en tous ses Ouvrages quelque marque de la Divinité; si est-ce qu'un Ancien a fort bien dit qu'il s'estoit fait deux figures, qui le representent beaucoup plus parfaitement que tout le reste, le Soleil dans le Ciel, & le Roy sur la Terre. C'est pourquoi les Perses n'ont autrefois adoré leurs Rois, & les Peuples de l'une & de l'autre Inde, aussi bien que de la Tartarie, ne rendent aux leurs encore aujourd'huy le mesme culte, qu'en

Acosta lib. 7. c. 10.

qu'en contemplation d'un si excellent portrait, dont le prototype ne peut estre veû que dans le sejour des Bien-heureux. Et dautant que par un discours plus estendu que ne doit estre celuy-ci, j'ai dêja representé à VOSTRE MAIESTE' les traits les plus necessaires pour cette ressemblance, & qu'aprés y avoir demonstré comme les quatre Colomnes essentielles d'une Monarchie sont la Religion, la Justice, les Finances, & les Armes, j'y ai aussi expliqué fort au long ce qu'un Prince doit observer pour se rendre parfait à l'égard de ses exercices, de ses estudes, & mesme de ses plus petits divertissemens; je me contenterai de faire voir ici que la perfection & le bon-heur d'une Monarchie dépend d'avoir un Chef moulé sur ce Divin crayon, dont les trois principaux attributs, pour parler aux termes de l'Eschole, sont la Science, la Bonté, & la Puissance. Commençons par le premier. VII.

Instr. de M le Dauphin.

CHAPITRE VII.

De la Science d'un Monarque.

LE seul mot de Dieu témoigne à ceux qui sçavent sa signification & son origine, que la Science est ce qu'on a creu le plus essentiel en Dieu, puisqu'on en a formé son premier nom appellatif, qui témoigne qu'il voit & connoist toutes I.

choses. Un Roy ne peut donc mieux se conformer à luy ; qu'en adjoûtant aux dons de Nature dont il l'a gratifié, ce qu'il veut que tous les hommes acquierent par le travail de l'estude. Car si la science se pouvoit obtenir par quelque autre moien, il n'y a rien qu'un Souverain ne deust faire pour se l'approprier, & pour avoir toûjours, aussi bien que le Jupiter des Poëtes, cette Pallas à sa dextre. Ce fut pourquoi Alphonse d'Arragon dit, qu'il ne sçavoit qu'un cas auquel un grand Monarque peust devenir pauvre, qui estoit s'il se trouvoit de la science ou de la sagesse à vendre, parce qu'alors veritablement il seroit obligé pour en jouïr, de donner jusques au dernier fleuron de sa Couronne. En effect les vœux & les souhaits des personnes de cette condition ne se peuvent rien proposer de plus excellent, ni de plus haut prix : & comme l'on se mocqua de ceux de Midas, qui ne furent que pour de l'or, & qui meriterent les oreilles d'Asne que la Fable lui donne ; Salomon est prisé de tout le Monde dans la veritable Histoire, d'avoir demandé par les siens l'intelligence & la science infuse qu'il obtint. Mais puisqu'on ne doit pas l'attendre par mesme voie, & que Dieu oblige tous les hommes sans exception à la rechercher avec un soin qui paroist parfois penible ; je supplie Vostre Majesté pour ne se pas dégouster d'un travail si necessaire, d'entendre la protestation de Robert

Roi de Naples, qui vivoit il n'y a gueres que trois cent ans, *Dulciores sibi litteras regno esse*, qu'il aimoit mieux son estude que sa Couronne; & qu'il prenoit plus de plaisir à s'entretenir avec ses livres, qu'à commander avec un pouvoir absolu. VII. *Mariana l.16.c.11.*

II. Mais quand le puissant motif de cette avantageuse ressemblance cesseroit, les Souverains sont obligez de rechercher la Science par le poinct de la conscience. Car quoiqu'il y ait de certaines ignorances pardonnables, comme celles qu'on appelle invincibles; il y en a d'autres qui ne le sont pas, lorsque nous sommes obligez, & qu'il est en nostre pouvoir de les surmonter. Or s'il n'y a si petit Artisan qui ne doive donner tout le temps necessaire à l'apprentissage de son métier, & à se perfectionner dans sa profession; il ne faut pas croire qu'un Roy, qui a le plus important de tous les emplois, ne soit tenu d'acquerir par l'estude, les connoissances requises pour s'en bin acquitter.

III. Outre qu'il importe au salut de tous ses peuples qu'il en use ainsi, il leur doit en cela l'exemple de bien faire leurs charges, puisque chacun se moule sur l'exemple de son Prince: *Vita Principis censura est, eâque perpetua, ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur; nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo.* Cela est fondé sur un axiome ou sentence Philosophique, qui porte que tout ce qui precede & qui tient *Pl. Paneg. ad Traj.*

le premier rang en toutes choses ; sert de regle au reste qui luy est inferieur ou subordonné, *primum in unoquoque genere est mensura cæterorum.*

IV. La Science est encore necessaire aux Souverains pour se mettre hors du mépris, que ne peuvent éviter ceux que des sujets soupçonnent de n'entendre pas leur mestier, & d'estre tout-à-fait dans l'ignorance. Car quoique la haine de ces mesmes sujets produise de tres-dangereux effets, si est-ce une maxime tres-constante que leur mépris est tout autrement à redouter aux Princes qui les gouvernent. La haine oste bien l'affection qu'il seroit à souhaitter qu'on eût toûjours pour eux; mais du moins laisse-t-elle le respect & l'obeissance dans laquelle un Monarque ne laisse pas de conserver son autorité, & de dire cet *oderint dum metuant*, qui n'est pas toûjours vicieux, puisque la haine des méchans est souvent inévitable. Là où le mépris enleve en mesme temps du cœur des peuples, & l'affection, & le respect, & l'obeissance. La crainte les retient dans le devoir malgré qu'ils en aient ; le mépris les encourage à tout entreprendre jusques à la rebellion.

V. Or bien qu'il n'y ait point de Science qui n'ait son merite & son utilité ; ce n'est pas à dire pourtant qu'un Roy se doive appliquer à toutes indifferemment. Il n'y a que celles qui peuvent servir particulierement à la bonne conduite de son Estat, qui

ſoient d'obligation, & où il ſe doive pre- VII.
ciſément arreſter. Les autres dépendent de ſon inclination, ou du plaiſir qu'il y peut prendre. Et il y en a meſme dont l'ignorance luy peut eſtre avantageuſe, auſſi bien qu'à l'Orateur Quintilien, qui met entre ſes vertus, de ne ſçavoir pas toutes choſes. C'eſt ce que vouloit dire le Roi Pyrrhus à ceux qui luy demandoient lequel eſtoit le meilleur de deux joüeurs de fluſtes, quand il leur répondit que Polyſperchon eſtoit le plus grand Capitaine; leur donnant à comprendre qu'il faiſoit gloire d'ignorer en quoi conſiſtoit l'excellence du jeu de la fluſte, mais qu'il pretendoit ſe connoiſtre aux exercices militaires qui n'avoient rien qui fuſt indigne de luy. Et ce fut dans le meſme ſentiment qu'un autre Roi Ptolomée moins aviſé que Pyrrhus, s'eſtant meſlé de reprendre le Muſicien Stratonicus, receut de lui ce traict piquant, qu'il y avoit bien à dire entre l'archet d'un Violon, & le Sceptre d'un Monarque, *alia res ſceptrum, alia plectrum.*

La connoiſſance des Rois peut donc e-
ſtre limitée, auſſi bien que leurs actions, VIII.
dont il y en a de ſi baſſes, qu'ils ne s'y peuvent porter ſans ſe faire un notable prejudice. L'Orateur Demades voiant Philippe de Macedoine qui en faiſoit quelques-unes de cette nature dans un excés de bonne chere, ne pût s'empeſcher de luy dire avec une liberté Athenienne: N'avez-vous point de honte de faire le Therſite, aiant

à nous repreſenter un Agamemnon ? Et le Philoſophe Menedemus avertit ſur cette meſme conſideration le jeune Antigone, qui parloit de ſe trouver à un feſtin de trop grande débauche, qu'il ſe ſouvinſt qu'il eſtoit fils de Roy. Auſſi liſons-nous qu'Alexandre le Grand refuſa de courir aux jeux Olympiques, ſi on ne lui donnoit des Competiteurs du prix de la courſe, qui fuſſent de ſa naiſſance. Et ſur le mot de Parmenion, qui diſoit qu'il euſt fait quelque choſe s'il euſt eſté Alexandre : il lui répondit bravement ; Et moi auſſi ſi j'eſtois Parmenion. Tant il eſt vrai que les lumieres de l'eſprit des Princes, auſſi bien que leurs actions, doivent eſtre ſouvent toutes autres que celle des particuliers. Tite-Live a obſervé que le penultiéme Roi de Macedoine uſoit de la raillerie, permiſe entre des hommes de condition privée, au delà de ce que la Majeſté du Diadéme le ſouffroit, *erat dicacior naturâ*, dit-il, *quàm Regem decet.* Mais un Roi de France, le premier de la Chreſtienté, ſemble plus aſtreint que tout autre à l'exactitude de ce *decorum*, & de cette bien-ſeance, puiſque nous apprenons de l'Eſcriture Sainte, que les Lis qui croiſſent ſi beaux ne filent point, & qu'on peut dire encore que l'Hercule Gaulois de la profane, n'eſt pas non plus celuy qui s'amuſoit en Lydie à filer honteuſement auprés d'Omphale.

VII. En effect, toute eſtude ne ſeroit pas

bien-ſeante à un Souverain : & il peut y avoir de l'excés à ſon égard, auſſi bien en cela qu'en toute autre choſe, *literarum quoque intemperantia eſt.* Saturne le Dieu des Contemplatifs, pour s'eſtre trop arreſté à mediter dans le Cabinet, perdit l'Empire du Monde, dont Jupiter armé le dépoſſeda de vive force. Atlas Roi de Mauritanie s'amuſant à obſerver les mouvemens differens des Cieux, VII.

Defectus ſolis varios, lunæque labores, Virg.

donna le moien à Perſée grand homme de guerre d'envahir ſon Eſtat, ſi l'on peut donner quelque explication hiſtorique & morale aux fables des Anciens. Il n'y a pas plus de quatre cent ans qu'Alphonſe Dixiéme du nom, attentif à ſes tables Aſtronomiques, perdit l'Empire d'Allemagne qui lui eſtoit deferé, & ſon Roiaume meſme de Caſtille, dont ſon fils Sancho plus actif que lui, ſe rendit aiſément le maiſtre. Bref, on trouve de ſemblables exemples dans toutes les Hiſtoires, qui peuvent donner aux Princes beaucoup de dégouſt des Sciences.

Je ne puis eſtre pourtant de l'avis de ceux qui ne ſçauroient ſouffrir qu'ils prennent la moindre teinture de Philoſophie. Suetone dit que la mere de Neron fut de ce mauvais ſentiment, luy repreſentant cette ſorte d'eſtude, comme abſolument contraire à ceux qui ſont nais pour commander, *à Philoſophia eum mater avertit, monens Imperaturo contrariam eſſe.* Cepen- VIII. Art. 52

dant, hors l'excés qui doit eſtre condamné par tout, il n'y a rien qui ſoit ni plus neceſſaire, ni de plus grand ornement à un Souverain, que le bel uſage de la raiſon qu'enſeigne la Philoſophie. C'eſt pourquoi l'on a eu juſte ſujet de condamner la penſée de ce grand Conquerant, lorſqu'il dit que s'il n'euſt eſté Alexandre, il euſt voulu eſtre Diogene. Peut-eſtre n'y a-t-il point d'hommes qui aient plus de beſoin de tenir quelque choſe du Diogene, que les puiſſans Monarques comme il eſtoit. Ils le ſont d'autant plus qu'ils ſe rendent Diogenes, c'eſt à dire raiſonnables, *potentiſſimus qui ſe habet in poteſtate*. Ils ne peuvent tenir long-temps les Peuples ſoûmis à leurs volontez, s'ils ne ſe ſoûmettent eux-meſmes à la raiſon. Alexandre conſideré comme particulier n'avoit pas tant à profiter de l'inſtruction d'Ariſtote ou de Diogene, qu'il pouvoit s'en prevaloir comme fondateur de l'une des quatre grandes Monarchies. Et à le bien prendre, c'eſtoit alors qu'il devint Alexandre le Grand, qu'il devoit ſouhaiter avec plus de paſſion d'eſtre s'il ſe pouvoit encore Diogene.

IX. *Lib. 5. cap. 1.* Tant y a que les lumieres d'eſprit que donne la Science, ſont d'un ſi grand ornement à la Roiauté, que Pline n'a pas fait difficulté de prononcer dans ſon Hiſtoire naturelle, en parlant de Juba, le premier qui eut un commandement abſolu ſur toutes les deux Mauritanies, que ſon nom eſtoit

estoit beaucoup plus celebre par la reputation de son sçavoir, que par la consideration de son Empire. Si ceux de sa condition trouvent quelque difficulté dans l'acquisition de cette mesme Science qui demande un peu d'attachement, qu'ils se souviennent de ce que dit le* Roi Antigone à son fils Demetrius, qu'un Roiaume n'est rien qu'une glorieuse servitude. En effet, les bons Cesars ont toûjours creu qu'ils estoient plus à l'Estat, que l'Estat n'estoit à eux. L'Empereur Severe s'y tenoit tellement assujetti, qu'en mourant âgé de soixante-six ans, ou peu s'en faloit, il demanda par ses dernieres & tres-considerables paroles, s'il n'y avoit plus rien à faire, *agedum si quid nos oportet facere.* Lotaire dans l'Empire Germanique, dit long-temps depuis à ses enfans, que ceux de sa condition devoient de sorte tous leurs soins à leurs sujets, que ce qu'ils en ostoient se pouvoit nommer un vol public. Et puisqu'on voit assez de Rois sans Roiaumes, selon le mot d'un Ancien, quoiqu'il ne puisse y avoir de Roiaume sans Roi, il paroist bien que les premiers sont nais pour leurs peuples plûtost qu'autrement. La Souveraineté n'estant donc pas exempte de tout devoir, ni un Benefice sans charge, ceux qui la possedent ne peuvent s'assujettir à rien de plus honneste, de plus utile, ni de plus agreable à Dieu, qui la leur a commise, qu'à l'estude des Sciences, qui peuvent leur apprendre ce qu'ils ne doivent pas ignorer.

VII.

Dion. Cass. l. 75.

X. La Politique leur fera sçavoir, que comme les grands Artisans remuënt les plus fortes machines avec de tres-petits engins; les Princes habiles font souvent reüssir les plus importantes affaires par des moiens & par des personnes de fort peu de monstre. Qu'il se trouve d'autres rencontres où les actions de la plus haute consequence sont empéchées par des choses si legeres, qu'on peut comparer leur effet au vent du chapeau qui détourne parfois le coup de la foudre, ou à la faculté qu'on donne à ce petites Remores d'arrester les plus grands vaisseaux. Qu'il y a des saisons où ils sont obligez d'imiter les sçavans Medecins, qui s'abstiennent de purger durant la Canicule, attendant un temps plus commode. Qu'ils doivent choisir ceux dont ils se veulent servir, avec cet égard, qu'ils ne soient ni superieurs, ni inferieurs aux emplois qu'on leur commet, parce que les premiers y sont presque toûjours negligens, & les derniers y succombent. Qu'il seroit à desirer que les choses peussent estre reglées de telle sorte que personne ne demeurast sans quelque occupation, puisque Vopiscus assure que l'ordre estoit tel autrefois dans Alexandrie, que les Goutteux & les Aveugles y trouvoient à travailler & à y gagner leur vie. Bref, ils apprendront par l'estude, de quelle importance il leur est non seulement d'establir un bon Conseil, & d'y assister; mais mesme de le regler, & de s'en prevaloir. Qu'il

est parfois plus à propos de prendre l'avis VII.
des hommes de moindre fortune en particulier, afin que rien ne les intimide, & celui des Grands en pleine assemblée, où leur reputation les oblige à donner de bons avis. Et que generalement parlant, les conseils prompts sont les plus propres aux Conquerans, & à ceux qui entreprennent beaucoup ; les autres qui sont plus lents s'accommodant mieux avec la fortune des Princes, qui songent plus à conserver ce qu'ils ont, qu'à faire de nouvelles acquisitions. Il est vrai qu'on a dit il y a long-temps, que les Rois n'apprenoient jamais rien si bien qu'à monter à cheval, parce qu'ils n'y trouvoient pas la complaisance dont l'on use par tout ailleurs en leur endroit. Mais cela pourtant n'empesche pas qu'ils ne puissent tirer mille utilitez de l'Estude, outre celles dont nous venons de parler ; & que la Science estant la premiere perfection de celui dont ils sont l'image, ils ne soient obligez d'en acquerir le plus qu'il leur est possible, tant pour leur gloire, que pour le bien de leurs Estats. Venons au second attribut de la Divinité.

CHAPITRE VIII.

De la Bonté d'un Monarque.

SIRE, je fais ici que la Bonté d'un Prince precede sa puissance, & je le fais à

l'imitation de ces anciens Romains, qui ne nommoient jamais leur Jupiter tres-grand ou tres-puissant, qu'ils ne l'eussent nommé tres-bon auparavant, *Iupiter optimus maximus*. Les Medailles de Pharamond premier Roi de vostre Monarchie, semblent aussi m'y obliger; puisqu'y tenant de la main droite son Sceptre, dont il gouvernoit ses sujets avec douceur, il n'a l'épée, qui represente son pouvoir, que dans la gauche, comme pour dire qu'il donnoit le premier rang à sa clemence, de laquelle il se servoit plus volontiers & plus souvent, que de son autorité & puissance absoluë. Aussi paroist-il bien que le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Souverain, est plûtost fondé sur sa bonté, que sur son pouvoir, puisque sa plus grande diffamation n'est pas d'estre foible, mais méchant; ce que signifie le mot de Tyran, le plus odieux dont il puisse estre persecuté. Cela estant, il luy importe merveilleusement de fonder sa reputation sur cette mesme Bonté, parce que la renommée d'un Prince qui peut estre bonne, ou mauvaise, ne manque jamais d'estre immortelle, *ut quisquis factus est Princeps, exemplò fama ejus, incertum bona vel mala, cæterùm æterna est.* *Plin. Pan.*

II. Outre la consequence d'une memoire qui doit durer à perpetuité, un Prince doit peser l'importance de sa seureté, & de la durée de son Empire, qui dépend autant que de toute autre chose d'estre estimé

bon & miſericordieux. Salomon le dit fort precisément en ces termes : *Miſericordia & veritas cuſtodiunt regem, & roboratur clementiâ thronus ejus*. Dieu ne permet gueres que les Nerons, les Caligules, & autres tels Phaëtons du genre humain durent long-temps ſur la terre, non plus que ces Viperes, & ces Aſpics, qui comme nuiſibles à tout le monde ne joüiſſent que d'une tres-courte vie. Chacun ſe réjoüit à la mort de ceux-là : toutes les Nations, à la reſerve de quelques Macedoniens, s'affligerent de celle d'Alexandre ; & il n'y eut perſonne qui ne pleuraſt à celle de Henry le Grand. Tant y a qu'on peut poſer pour une maxime tres-certaine, qu'il ne ſe trouve point de Monarchie plus ferme, ni plus recommandable, que celle qui plaiſt aux peuples, à cauſe de la Bonté de celuy qui en eſt le Chef. Ses ſujets au lieu de l'apprehender, ou de redouter ſa rigueur, n'apprehendent que pour luy, & ne craignent ſinon qu'il luy meſarrive. C'eſt le propre d'un particulier d'avoir peur de ſouffrir du mal ; mais c'eſt le propre des Rois de craindre d'en faire ; & de croire comme l'Empereur Titus, qu'ils ont perdu le jour auquel ils n'ont favoriſé perſonne de leurs bien-faits. VII. *Prov. c. 20.*

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait des occaſions où les Rois doivent uſer de ſeverité. Ils ont en garde la Verge, & la Mane du Tabernacle ; & ils ſont obligez à la punition, auſſi bien qu'à la recompenſe. III.

Mais leur conduite doit estre telle, qu'il paroisse toûjours que fort mal volontiers ils sont contraints d'emploier la premiere, & que leur inclination au contraire est toute portée à la clemence, & à faire du bien. Jupiter, dit le Poëte, estoit desarmé au commencement, & ne sçavoit ce que c'estoit que de supplices, il n'y eut que l'insolente rebellion de ces Enfans de la Terre, qui le reduisit à la necessité de lancer sa foudre pour punir leur temerité,

Ovid. 3. Fast.

Fulmina, post ausos cælum affectare Gigantes,
Sumpta Iovi, primo tempore inermis erat.

Les sages Souverains, qu'Homere nomme les nourrissons de ce mesme Jupiter, l'imitent en cela, & n'emploient la rigueur qu'en toute extremité, comme forcez à le faire pour le salut de l'Estat. Certes on ne sçauroit trop detester le genie d'un Caracalla, dont l'Historien assure qu'on redoutoit plus les agréemens, que la cholere, parce qu'il ne caressoit jamais tant personne que ceux qu'il avoit en son ame déja destinez à la mort. En effet les supplices trop frequens ne sont pas moins honteux aux Princes, si nous en croions Seneque, qu'aux Medecins la mort ordinaire de presque tous leurs malades; outre que les premiers qui se plaisent au sang, comme ce Caracalla, sont en cela plus blasmables; qu'au moins les Medecins selon la pensée de Platon, n'usent de la saignée que

Spartia.

L. 1. de Clem. cap. 14.

Lib. 8. de Rep.

pour tirer le ſang le plus corrompu ; au lieu que ceux-là répandent le plus pur, & ſouvent celui qui meritoit le mieux d'eſtre conſervé. VII.

Si les grands Monarques ont donc les mains auſſi longues qu'on le dit, ils doivent les faire paroiſtre & ſentir telles, plus par les bien-faits que par la peine ; & s'ils avoient autant de pieds que la Scolopendre, à qui le ſurnom en attribuë cent, il ſeroit à propos qu'ils les emploiaſſent tous à chercher juſques aux extremitez de leur Empire, les ſujets dignes de recevoir leurs gratifications & faveurs. Un Orateur diſpoſe de ſes Auditeurs par la violence de ſon diſcours ; mais l'art d'un Souverain, dit Strabon au ſujet d'un Roi d'Orchomene, eſt de ſe faire obeïr & reſpecter des Peuples plûtoſt par ſes bien-faits, que par la force de ſes armes. Sa bonté ſe doit eſtendre juſques ſur ceux-meſmes qui en ſont le moins dignes, comme celle du Ciel envoie ſa roſée & ſes influences auſſi bien ſur le champ des impies, que ſur celui des juſtes. Et dans la rencontre des plus grandes ingratitudes d'une populace méconnoiſſante, il peut ſe ſouvenir du beau mot d'Antiſthene, Qu'il y a quelque choſe de Roial à recevoir des calomnies en bien-faiſant ; s'il n'aime mieux comme Chreſtien, ſe repreſenter l'amour de Moyſe pour ſes peuples perfides, & mal intentionnez, qu'il taſche neantmoins par ſa priere à Dieu de IV.

Centipeda.

Lib. 9. Geogr.

Exod. cap. 32.

sauver, offrant en paiement pour eux sa damnation particuliere, ou le raiement de son nom du Livre de vie.

V. Mais quoique la Bonté d'un Prince soit d'autant plus éclatante qu'elle est generale, & que ses semblables n'agissent jamais plus noblement que quand ils le font comme causes universelles, ce n'est pas à dire pourtant qu'ils ne puissent imiter quand il leur plaist, la premiere de toutes les causes, qui est Dieu, dont l'esprit de grace souffle où bon luy semble, comme parle l'Escriture, *Spiritus Domini spirat ubi vult*, sans qu'il soit permis à personne d'en murmurer. Tous les Anges sont également ses creatures: mais on void dans la divine Hierarchie ceux d'amour appellez Seraphins, tenir le premier rang, suivis des Cherubins pleins d'illumination, & superieurs à ceux qu'on nomme Throsnes & Principautez d'un ordre troisiéme encore inferieur. Il est vrai que les Rois dans leurs plus grandes & plus particulieres graces, peuvent fort à propos imiter le Soleil, lequel a bien ses plantes favorites, ses Soucis & ses Heliotropes, qui suivent precisément son mouvement, mais qu'il n'éclaire pas pour cela plûtost que le Cedre ou le Cyprés beaucoup plus élevez; comme il ne leur communique pas non plus une meilleure odeur, ni plus de beauté, qu'aux roses, aux lys, & aux œillets. La Prudence inséparable des bonnes actions, avec la Justice qui contient tou-

tes les autres Vertus, & qui doit estre toûjours aux costez des Souverains aussi bien que de Jupiter, donneront là dessus les regles qu'ils ont à tenir dans leurs plus fortes inclinations. Car ce n'est pas sans sujet que la flaterie d'Anaxarque fut generalement condamnée, d'avoir soustenu devant Alexandre affligé de la mort de Clitus, que Themis n'avoit cette place auprés du Monarque du Ciel, que pour nous apprendre que ceux de la Terre ne font rien qui ne doive estre reputé bon & juste. Il n'en est pas ainsi, les meilleurs d'entr'eux, sur tous les Chrestiens, se reconnoissent hommes, & sujets par consequent à faillir, soit dans leurs affections, soit dans leurs aversions, de sorte que leurs graces ne doivent pas ordinairement estre moins dispensées par raison, que leurs punitions. C'est ce qui oblige Seneque à reprendre fort aigrement la repartie du mesme Alexandre à celui qui refusoit un de ses presens, comme trop au dessus de sa condition & de son merite : Je ne considere pas, luy dit Alexandre, ce que vous devez recevoir, veu ce que vous estes, mais ce que je dois donner estant ce que je suis. Il semble, adjouste Seneque à cela, que cette parole soit fort belle, comme pleine de generosité, de grandeur d'ame & de magnificence; cependant, toute Roiale qu'elle est, à la bien examiner elle ne se trouvera pas moins déraisonnable pour cela, parce que le temps, le lieu, & les

perſonnes, ſont des circonſtances qui doivent toûjours eſtre conſiderées dans un bien-fait ; à faute dequoi il change aiſément de nom, & devient un méfait, ou une action dépourveuë de jugement.

VI. Ce qui demeure conſtant, c'eſt que la Bonté des Princes qui rend leurs Eſtats heureux, ne ſçauroit eſtre trop eſtenduë, puiſqu'elle doit ſervir d'un de ces lineamens qui les fait reconnoiſtre pour l'image de celui qui eſt la Bonté meſme. Le bel éloge, SIRE, de Louïs XII. l'un de vos devanciers, qui fut nommé le Pere du Peuple ! de Titus, appellé les Delices du genre humain ! & de Veſpaſien ſon pere, pour qui Pline l'aiſné n'a pû trouver de titre plus glorieux que celuy de *Iucundiſſimum Imperatorem* ! ce qui exprime un mélange de douceur & de bonté qui n'a point de terme François pour l'expliquer. Mais, SIRE, la belle condemnation du Roi Ageſilaüs, à qui les Ephores de Sparte firent paier l'amende, pour avoir dérobé le cœur, & gagné lui ſeul l'amour de tous les Citoiens de Sparte. Ce ſont des fruits d'une Bonté Roiale qui approche le plus prés de la Divine. Voions ſi la puiſſance temporelle des Souverains, peut auſſi bien paſſer pour une copie de celle du Ciel.

CHAPITRE IX.

De la Puissance d'un Monarque.

LE troisiéme attribut, SIRE, que nous avons dit qu'on donne à Dieu, c'est d'estre Tout-puissant. Surquoi VOSTRE MAJESTE' a tout sujet de le remercier, n'aiant point establi de Souverain, qui ait tant qu'elle de sa ressemblance pour ce regard dans toute l'estenduë du Christianisme, où vous estes reconnu pour le Fils aisné de son Eglise. Car quoique l'Empire Germanique, qui ne fut creé qu'en faveur de la Couronne de France, du temps de Charlemagne, la veuïlle preceder en quelques ceremonies; si est-il certain que les Monarques François passent par toute la Terre, pour les premiers & les plus Illustres, aussi bien que les plus Anciens de tous les Fideles. L'image du Tout-puissant est bien plus expresse & plus reconnoissable en eux, qu'elle n'est aux Empereurs d'Allemagne, ce qui paroist en beaucoup de façons. Déja la Majesté de l'Empire ne reside pas proprement en leur personne, mais en l'Assemblée des Estats qui leur donne souvent la loy. Leur pouvoir est bridé d'ailleurs par des Constitutions Imperiales, & par des Bulles d'or, qui limitent tellement leur puissance, qu'il n'y paroist presque rien d'absolu. Et puis, leur Souveraineté dépendant de l'élection, I.

ſans aucun droit hereditaire, elle en eſt bien moins conſiderable, puiſque ſans toucher aſſez d'autres raiſons, on ne ſçauroit douter qu'il ne vaille bien mieux recevoir un Prince de la main de Dieu, que de celle des hommes. C'eſt ce qui fait dire fort gentiment au Duc de Rohan dans la Relation de ſes premiers voiages, que celui qui porte maintenant le nom d'Empereur dans la Chreſtienté, eſt celui qui l'eſt le moins en effet.

11. Je ſupplie neantmoins VOSTRE MAJESTE', SIRE, de trouver bon que je lui repreſente, qu'encore que la puiſſance des Rois de France ſoit telle que nous diſons, il ne s'enſuit pas pourtant qu'elle n'ait point de limites, ni qu'il lui faille donner toute l'eſtenduë que quelques-uns ont voulu faire, ou par flaterie, ou par un zele en leur endroit, & prejudiciable, & tout-à-fait indiſcret. Il eſt vrai que le pouvoir de VOSTRE MAJESTE' ne releve que de Dieu & de l'épée, ne reconnoiſſant point ici bas de ſuperieur: Mais on ne peut pas conclure de là qu'il ſoit ſans bornes, & l'on ne ſçauroit ſans offenſer la Toute-puiſſance de Dieu qui ſeule eſt infinie, attribuer une auſſi ample juriſdiction qu'eſt la ſienne, à quelque Souverain que ce puiſſe eſtre: *Infinitam Regiæ majeſtatis poteſtatem iſti agnoſcant, qui infinitam Divini numinis omnipotentiam non credunt.* Il faut examiner cette doctrine avec le reſpect qui eſt deû au Ciel, ſans prejudicier

à celui qu'on est obligé de rendre aux Couronnes de la Terre. VII.

Premierement, SIRE, VOSTRE MAJESTE' doit reconnoistre qu'elle ne peut rien qui soit contraire aux commandemens de son Createur, ni au droit de la Nature, qui nous obligent d'adorer un seul Dieu ; d'honorer ceux qui nous ont mis au monde ; & de rendre à chacun ce qui lui appartient. III.

Quant au droit des Gens, quoiqu'un Souverain doive l'observer presque toûjours, comme au fait des Ambassadeurs, ce n'est pas pourtant avec une obligation qui approche de celle qui touche le droit de Nature, puisqu'il peut parfois déroger à celui-là, & defendre à ses sujets d'en user, comme vos Predecesseurs ont fait au sujet des Esclaves. Car encore que tous les Peuples usassent du droit qui fait perdre en de certains cas la liberté, nos Rois creurent qu'il estoit trop inhumain. IV.

Mais pour ce qui touche le droit Civil, puisqu'il est composé de Loix, d'Edits, & d'Ordonnances que fait le Prince, c'est une chose dont tous les Jurisconsultes ont convenu, qu'il est au dessus, & que ce droit qui lie les particuliers ne l'oblige point comme eux. Il est vrai que les plus grands Monarques ont toûjours fait gloire de s'assujettir les premiers volontairement aux constitutions qu'ils faisoient pour leur peuples ; & nous avons veû Henry le Grand, & Louïs le Juste observer V.

parfois jusques aux Loix somptuaires, qui reforment le luxe des François.

VI. Il s'est trouvé des Canonistes qui ont soustenu là-dessus, qu'un Souverain ne pouvoit s'obliger par contract soit avec l'Estranger, soit avec son Sujet, parce que les obligations sont de droit Civil auquel il n'est pas soûmis. Et c'est le fondement d'un axiome du Droit d'Angleterre, qui porte que *Rex non potest facere injuriam.* Mais si Dieu mesme selon le dire du Maistre des Sentences, est tenu de sa promesse; qui peut douter que ceux qui le representent en tant de façons, ne doivent estre tres-religieux observateurs de la leur?

VII. Supposant donc que selon la meilleure opinion ils se puissent obliger envers leurs sujets, dont il est expedient que VOSTRE MAJESTE' ne doute point; il reste cette autre difficulté (sans parler de ce qu'un Pere promet beaucoup de choses à son enfant, & un Medecin à son malade, qu'ils feroient mal de tenir) si les Rois sont responsables à d'autres qu'à Dieu de l'inobservation de leurs promesses. Et c'est ici qu'on abuse souvent les peuples, & qu'on les porte à la rebellion, leur celant cette importante verité, qu'un Prince, sur tout hereditaire & absolu, ne doit rendre compte de ses actions que devant le Thrône du Tout-puissant, parce que le sien n'en reconnoist point de superieur en Terre; *Summa sedes à nemine judicatur.* Et cer-

tes, quand l'Hiſtoire me repreſente l'obeïſſance des premiers Chreſtiens à des Empereurs Payens & Infideles, ſous cette inviolable maxime *fugere aut pati* qu'ils ont toûjours pratiquée, je ne ſçaurois trop m'eſtonner de ce que nous avons veû en nos jours, tant parmi nous que chez nos voiſins pour ce regard. VII.

Je ſçai bien que Dieu punit toſt ou tard l'injuſtice & les crimes des mauvais Princes. Les exemples ſont infinis de ceux qui ſont peris viſiblement de la ſorte, par des revoltes & des ſoûlevemens de leurs peuples, que ce meſme Dieu a permiſes pour chaſtier les uns & les autres. Mais je nie que cela juſtifie l'action des derniers, obligez par le Texte ſacré à craindre & reſpecter les Puiſſances ſuprémes, non ſeulement par apprehenſion, dit l'Apoſtre, mais meſme par la conſcience Car on ne ſçauroit nier que le droit divin, & l'uſage du vrai Chriſtianiſme, ne condamnent toute ſorte de rebellions, encore que pour faire juſtice d'un Monarque vicieux, dés ce monde, Dieu ſe serve parfois de ſes peuples comme de verges, qu'il ne manque pas de jetter enſuite dans le feu. VIII.

La puiſſance des Rois a encore beſoin d'eſtre expliquée à l'égard de ce qu'on leur fait parfois entendre indiſcretement & ſans reſtriction; qu'ils ſont Maiſtres de la vie & des biens de leurs ſujets, dont par conſequent ils peuvent diſpoſer contre leur gré. Car cette propoſition avan- IX.

cée nuëment de la sorte n'est pas vraie, puisqu'elle est contraire au fondement de toutes les Souverainetez, qui n'ont esté establies sur la Terre que pour conserver à chacun ce qui lui appartient. Bien est-il constant qu'outre qu'ils peuvent donner la vie & rendre les biens à ceux qui sont condamnez à mort, il y a des cas où les Princes ont le droit d'user de ce que possedent les particuliers, contre leur intention, comme quand ils jugent necessaire de brusler les faux-bourgs d'une ville, ou de faire le degast dans une Province, afin que les ennemis qui la veulent envahir ne s'en puissent prevaloir. En de semblables rencontres celui qui perd sa maison, ou la recolte de tout son revenu, ne se peut plaindre justement de son Souverain, qui fait sa charge en usant de la sorte, & en preferant le bien general de son Estat, & de tous ses peuples, à celui de peu de personnes.

X. Mais on peut dire qu'un Roy est encore Maistre de la vie & des biens de ses sujets, parce que les aimant d'un amour paternel, il les conserve, & a soin de leurs fortunes, comme de ce qui lui est le plus propre. De cette façon il s'interesse & comporte de mesme que si tout estoit à lui, prenant un pouvoir absolu sur toutes leurs possessions, *tuitione, non destructione*, pour les proteger & defendre, mais non pas pour en mal user. C'est par cette seule voie que gagnant le cœur de ses peuples,

&

& par là tout ce qu'il ont, il s'en peut dire le Maistre; quoiqu'il ne leur en fasse jamais perdre la proprieté, sinon au cas que les Loix l'ordonnent. *Ad Reges potestas omnium pertinet, ad singulos proprietas.* VII. *Sen. 7. de ben. cap 4.*

Aussi le propre interest des Rois leur doit faire condamner des maximes si contraires à leur grandeur & à leur gloire. Car si Dieu mesme a voulu laisser aux hommes la liberté que l'Eschole nomme le Franc-Arbitre, afin d'estre servi & adoré par des hommes libres, ce qui lui est beaucoup plus agreable; qu'elle apparence y auroit-il que les Rois aimassent mieux estre honorez & obeïs par des Esclaves, d'une vie precaire, & sans biens, que par des peuples libres & opulens, dont ils reçoivent une obeïssance volontaire & pleine de franchise. Certainement il leur est bien plus glorieux de les avoir de cette derniere condition, & de commander à des gens de merite, qu'à des serfs ou esclaves, tels que se disent l'estre les sujets du Turc, ou du Tartare. XI.

Ce n'est donc pas, SIRE, poser des bornes prejudiciables à vostre autorité souveraine, de les lui donner conformes à celles dont Dieu a voulu limiter la sienne. Si nous disons que VOSTRE MAJESTÉ doit la protection & la justice à ses sujets, nous adjoustons au mesme temps qu'elle n'est tenuë de rendre compte de cette obligation, ni de toutes ses actions, qu'à celui de qui tous les Rois de la Terre rele- XII.

vent. Enfin nous n'attribuons nulle liberté d'esprit, ni aucune proprieté de biens à vos peuples, que pour relever par là davantage la dignité de vostre Monarchie.

XIII. Mais il n'y a point de Souverain, qui ne doive imprimer bien avant dans son ame cette maxime avantageuse pour son salut; Que moins il est responsable aux hommes de tout ce qu'il fait, plus il doit estre exact à s'en rendre raison à luimesme, & à Dieu, dans le Tribunal de sa conscience. Car comme ceux de sa condition n'ont gueres d'autre mesure dans leurs passions, que celle de leur pouvoir absolu & presque infini; il se trouve ordinairement que plus ils sont puissans en toute autre chose, plus ils sont impuissans à moderer leurs volontez, & parfois leurs transports d'esprit, qu'ils ne sçauroient trop éviter, ni trop soûmettre à un examen raisonnable.

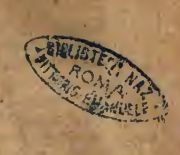
XIV. Il faut aussi qu'ils tiennent pour asseuré Que leur veritable grandeur & puissance ne consiste pas tant dans l'estenduë de leurs Estats, que dans l'usage moderé de cette mesme puissance, qui les rend odieux au lieu de les faire estimer, si elle n'est raisonnable. Pourquoi le Roi de Perse sera-t'il plus grand Roi que moi, disoit ce petit Souverain de Grece, s'il n'est encore plus vertueux, & s'il ne s'acquite mieux de sa charge que je ne fais de la mienne? En effet, si la grande autorité d'un Prince n'est souvent establie que sur la ruïne ou la di-

minution de ses voisins; & si sa force, à la VII.
bien considerer, n'est presque autre chose que la foiblesse d'autrui; ne peut-on pas soustenir qu'une puissance, quoique de moindre estenduë, qui a pour fondement la vertu & le bel usage de la raison, lui doit estre en beaucoup de façons preferée? Aussi fust-ce dans ce sens que Trajan voulut prendre son avantage sur le Roy des Parthes, quand il lui répondit que ce n'estoit pas l'Euphrate, mais la Justice qui bornoit l'Empire Romain. Le Roy Antiochus surnommé le Grand, devoit aussi avoir la mesme pensée un peu auparavant, puisque reduit au petit pied par Scipion, il remercia le peuple de Rome de l'avoir soulagé d'une partie des soins qui l'accabloient dans une trop vaste domination; ce qui témoigne qu'il ne croioit pas estre devenu moins considerable, pour commander à moins de Provinces, si l'on ne veut dire qu'il dissimuloit.

SIRE, quand vostre Monarchie n'auroit que le Ciel pour limite ne trouvant XV.
point de borne en Terre; & quand au lieu de soixante-trois Rois qui vous ont precedé, on en compteroit quatre mil sept cens, comme faisoient les Egyptiens qui mettent dans Diodore Sicilien ce nombre *Lib. 1.*
merveilleux de Rois qui les avoient successivement gouvernez, vostre Empire n'en, seroit ni plus glorieux, ni plus recommandable, si ces avantages d'estenduë, & d'ancienneté, n'estoient accompa-

gnez de Juſtice, & de Bonté, qui rendent les Souverains agreables & à Dieu & aux hommes. C'eſt par là ſeulement que Voſtre MAJESTE' peut ſurmonter tous ceux que l'Hiſtoire profane a mis au rang des Dieux, & que ne pouvant accroiſtre en dignité, puiſque vous eſtes reconnu pour le premier des Teſtes Couronnées, vous pouvez neantmoins augmenter la gloire de voſtre Nom, en continuant cette domination pleine de Clemence & d'Equité, que vos peuples ont juſques ici éprouvée.





LA

LOGIQVE

DU

PRINCE.



LA LOGIQVE DU PRINCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Logique & en quoi elle consiste.

SIRE,

Soit qu'on nomme la Logique un Art, une Science, ou une Faculté, ce qui dépend de la restriction ou de l'estenduë qu'on donne à ces termes, elle nous apprend à bien raisonner, & reglant nostre discours, nous fait discerner les bonnes des mauvaisés consequences. Car encore que nous le puissions aucunement faire par une espece de Logique naturelle, si est-ce qu'il est comme impossible que nostre entendement s'y porte aussi exactement

qu'il est besoin, sans l'aide de celle qu'on nomme artificielle, qui a ses regles, & qui conduit nostre raison discursive dans ses operations. Comme l'on décrit bien mieux & plus facilement un Cercle avec le compas, qu'avec la main seule; l'on raisonne & l'on discourt bien plus parfaitement par le moien des preceptes de cette Science, que si l'on n'est guidé que de la seule lumiere naturelle.

Pour le mot de Logique, qui ne se trouve point dans Aristote sinon adjectif, & celui de Dialectique dont il s'est servi, ce sont Synonymes ou termes univoques, & ils ne signifient qu'une mesme chose, bien que quelques-uns les aient voulu distinguer, preferant de beaucoup la premiere à la derniere.

Cette connoissance acquise semble achever l'homme que la Nature n'avoit fait que commencer; lui fournissant les moiens certains de ne se point tromper dans ses raisonnemens. Et veritablement il n'y a que Dieu, qui ne raisonnant point, parce que tout lui est également connu, n'a nulle necessité de cette importante partie de la Philosophie. Quant à nous qui sommes sujets à nous tromper nous mesmes, & beaucoup plus à l'estre par d'autres, si nous admettons pour bonnes de vicieuses conclusions; l'on ne sçauroit dire combien nous peut estre utile un Art qui nous apprend à distinguer le certain de l'apparent, & que l'Eschole nomme pour cela

l'organe

ȝane des organes, l'inſtrument des in- VII.
mens, la main de noſtre ame, l'œil de
iſon, & le *criterium* ou la balance du
& du faux.

Que ſi l'on apprend avec grand ſoin la
etorique, parce qu'elle enſeigne à par-
agreablement; quelle peine & quelle
ntion ne merite point l'eſtude de la
gique, qui nous fait diſcourir de tout
c certitude, & qui nous preſerve des
tiles ſuppoſitions des Sophiſtes. Je les
couple l'une à l'autre, dautant que ces
ux Profeſſions ſont ſi voiſines, qu'elles
different, ſelon le mot de Zenon, qu'en
que la Retorique a toûjours la main ou-
rte, au lieu que la Logique tient ordi-
irement le poing fermé.

Celle-ci peut encore eſtre comparée à
Morale qui regle noſtre Volonté; par-
que la Logique a pour ſon but de faire
meſme choſe à l'égard de l'Entende-
ent, de ſorte que chacune conduit les
perations de l'une ou de l'autre de ces
eux principales parties de noſtre ame.
L'on peut ſçavoir quelque choſe ſans la
Logique; mais l'on ne ſçait que douteuſe-
nent ſans elle, parce que l'on n'a pas l'aſ-
ſeurance de la ſcience, n'y aiant que la
Logique qui donne les regles du verita-
ble ſçavoir, qu'elle ſoûmet à l'examen
d'une legitime Demonſtration.

CHAPITRE II.

Division de la Logique en trois parties, selon les trois actions ou operations de nostre Entendement.

VOSTRE MAJESTE' remarquera, s'il lui plaist, qu'il y a trois degrez de connoissance, par lesquels, comme par trois démarches differentes, nostre ame se porte à l'intelligence des choses qu'elle peut comprendre. L'Eschole nomme ces trois pas, ou degrez, les trois Operations de l'Entendement.

Par la premiere, elle regarde un objet comme d'une simple veuë, & ce qu'elle conçoit ainsi s'exprime ordinairement par une seule parole, sans rien assurer ou nier. Car entendant prononcer le seul mot d'homme, de cheval, d'animal, ou de plante, nostre esprit conçoit simplement chacune de ces choses sans en faire aucun jugement, & cela s'appelle une nuë apprehension ou conception de l'objet.

Si nous passons plus avant, & que nostre ame considere l'homme, ou le cheval, comme des animaux, & l'animal comme vivant, en disant que l'homme est un animal, qu'il n'est pas un Lion, ou que l'animal est vivant; elle passe en faisant ce jugement à la seconde action ou operation, qui se nomme Enonciation.

Et lorsque portant encore nostre esprit

plus loin, nous tirons une troisiéme connoissance des deux premieres, discourant de la sorte: VII.

L'animal vit,

L'homme est un animal,

Il s'ensuit donc que l'homme vit.

ce discours ou raisonnement constituë la troisiéme action ou operation de nostre Entendement. Ainsi la premiere donne lieu à la seconde, & la troisiéme est composée des deux precedentes. La Definition, la Division, & l'Argumentation, ont leur rapport à ces trois operations; quoique d'ailleurs la division soit la premiere dans l'ordre de connoissance, parce qu'il faut toûjours diviser devant que de definir.

Or parce que nos premieres pensées ou conceptions peuvent estre erronées ou fautives, que nous nous méprenons souvent aux jugemens qui les suivent, & qu'il y a encore moins de certitude parfois dans les conclusions qu'on en tire; la necessité de la Logique est toute evidente, puisque c'est elle qui nous enseigne à concevoir, à juger, & à conclure avec facilité & perfection. Car ses preceptes, qui paroissent un peu incommodes d'abord, ressemblent aux Entraves qui dressent les chevaux à l'amble aprés les avoir souvent retardez au commencement. Les regles de la Logique donnent d'entrée quelque contrainte à la raison, mais dans la suite elles la perfectionnent, & lorsqu'elle s'y est habituée, cette contrainte devient une seconde

nature, beaucoup plus parfaite dans toutes ses operations.

CHAPITRE III.

De la premiere operation de nostre Entendement.

PUISQUE nostre esprit ne peut rien concevoir ni de si simple ni de si nud, qu'il n'ait besoin de quelque terme pour l'exprimer, la Logique a deû mettre son premier soin a considerer la difference des termes. Car il y en a d'Universels, comme celui d'homme, qui ne convient pas plus à Ulysse, ou à Diomede, qu'à toute sorte de personnes: Et il y en a de particuliers, qui denotent une chose singuliere, comme ceux d'Achille, & d'Alexandre, dont le son arreste nostre imagination sur une seule chose.

Mais quoique les termes reçoivent beaucoup d'autres divisions, parce qu'il s'en trouve d'équivoques ou homonymes, comme celui de Lievre, qui signifie, outre l'animal terrestre, un autre qui est marin, & une des constellations du Ciel; d'autres que les Escholes nomment univoques, ou synonymes, & analogues; sans arrester VOSTRE MAJESTE' à l'examen de tous ces termes, je la supplie seulement d'observer qu'elles appellent termes transcendans ceux qui ne peuvent estre placez, à cause de leur immense estenduë dans

une des dix Categories d'Ariſtote, comme l'Eſtre, le Vrai, & la Choſe. Ces tranſcendans ſont ſix, dont les premieres lettres Latines forment ce mot *Reubau*, forgé exprés, & qui veut dire, *Res*, *Ens*, *Vnum*, *Bonum*, *Aliquid*, *Verum*. Il y en a d'autres au contraire qu'on dit Categorematiques ou plûtoſt Categoriques, dautant qu'on les loge commodément dans l'une de ces dix Claſſes ou Predicamens. Porphyre nous explique ces termes par cinq voix, nommées dans le Peripateticiſme les cinq Univerſels.

CHAPITRE IV.

Des cinq voix de Porphyre.

LA conſideration exacte de ces cinq voix celebres, eſt plus de la Metaphyſique que de la Logique, qui pourtant ne laiſſe pas d'en donner toûjours une legere connoiſſance. Quoiqu'il en ſoit, tels Univerſels approchent fort des Idées de Platon, & on peut juger qu'ils ont tres-peu de realité ou d'exiſtence, puiſqu'on ne voit rien au Monde, qui ne ſoit ſingulier. Il n'y a que la Raiſon qui faſſe d'eux des natures ou eſſences reelles, qui ſe connoiſſent ſans ſe trouver ailleurs que dans les choſes particulieres.

On definit l'Univerſel, ce qui peut eſtre dit de pluſieurs choſes, ou qui ſe trouve en pluſieurs choſes, *quod natum*

aptum est de pluribus prædicari, vel pluribus inesse.

Les Philosophes Peripatetiques constituent cinq Universels, le Genre, l'Espece, la Difference, le Propre, & l'Accident.

Le Genre se definit, ce qui peut estre attribué essentiellement à plusieurs especes; comme l'animal, qui se dit de l'Homme, de l'Aigle, du Dauphin, &c. parce que ce sont diverses especes d'animaux.

On definit l'Espece, ce qui convient essentiellement à plusieurs individus ou particuliers; par exemple l'homme est l'Espece, qui se dit d'Aristote, de Platon, & de tous les autres. Surquoi VOSTRE MAJESTE' remarquera que ce mot d'Individu s'entend d'une chose singuliere indivisée en soi reellement, & divisée de toute autre, *individuum est, quod est indivisum in se realiter, & divisum à quovis alio.*

Il y a trois sortes de Differences, la commune, la propre, & la tres-propre. La premiere n'est qu'un accident passager, comme d'un homme riche à un pauvre. La seconde Difference est un autre accident inseparable, comme d'un Maure à un Blanc. Et la derniere constituë le troisiéme Universel de Porphyre, qui divise le Genre, & establit l'Espece, c'est pourquoi on la nomme Difference specifique, telle qu'est celle qui distingue l'animal raisonnable du déraisonnable. Or de mesme que les Composez Physiques ou naturels se font de la matiere & de la forme, l'homme par

exemple du corps & de l'ame. Ainsi les Composez Metaphysiques ou essentiels se font du Genre & de la Difference, selon que le mesme homme est animal, & raisonnable, de sorte que le Genre qui est animal, répond à la matiere, & raisonnable qui est la Difference, à la forme. VII.

On compte aussi jusques à quatre sortes de Propre, dont le dernier nommé *Proprium quarto modo*, est le vrai Universel, & se definit ce qui appartient à toute l'espece, à elle seulement, & toûjours, comme d'estre risible, à tout homme. Car d'estre Medecin ou Jurisconsulte, de blanchir estant vieux, & de n'avoir que deux pieds, ce sont bien des choses qui sont propres à un homme, mais non pas à lui seul, ni toûjours, ni à l'égard du premier, à tous ceux de son espece.

L'Accident est le cinquiéme Universel, qu'on definit ce qui peut estre avec son sujet, ou n'y estre pas, sans sa ruine, par exemple une personne peut estre plus blanche ou plus noire sans perir. Les Accidens fortuits, comme de trouver un thresor, ne sont pas compris dans cette definition; ni les corruptifs ou privatifs, tels que la mort, parce qu'ils font perir leur sujet; ni, selon quelques-uns, ceux qu'on nomme inseparables.

CHAPITRE V.

Des dix Categories ou Predicamens d'Aristote.

LE mot de Categorie est Grec ; celui de Predicament Latin ; l'on entend par l'un & par l'autre de certains lieux ou classes, dont la Philosophie se sert pour placer & disposer tous les Estres naturels. Le Philosophe Ammonius disoit en riant qu'ils y estoient logez *tanquam vaccæ in stabulo*, comme des vaches dans une estable. Et parce qu'il y en a dix Genres souverains, ils ont arresté le nombre de Categories à dix, qui sont,

1. *La Substance.*
2. *La Quantité.*
3. *La Qualité.*
4. *La Relation.*
5. *Où, qui designe le lieu.*
6. *Quand, qui marque le temps.*
7. *La Situation, qui montre la posture.*
8. *L'Avoir, qui fait connoistre la façon de l'habit.*
9. *L'Action.*
10. *La Passion.*

Il y en a qui donnent un autre ordre à ces Categories, mettant les deux dernieres aprés la Relation, parce qu'avec les quatre premieres & principales, elles sont les six plus considerables, & qui meritent presque seules ce nom, le reste n'allant qu'aux circonstances exterieures des choses.

Beaucoup de Philoſophes auſſi n'ont pas mis tant de Categories, & d'autres en ont eſtabli davantage. Xenocrate ſe contentoit de deux, l'une pour la Subſtance, & l'autre pour l'Accident. Les Stoïciens en admettoient quatre ſeulement. Et les Pythagoriciens au contraire paſſerent juſques à vingt. Architas Tarentin neantmoins qui eſtoit de cette derniere Secte fut auteur des dix, dont Ariſtote s'eſt ſervi. La Categorie de la Subſtance contient toutes les Subſtances finies, la Quantité toutes les Quantitez, & ainſi des autres. VII.

La Subſtance eſt un Eſtre qui ſubſiſte par ſoi-meſme. Elle doit eſtre finie & limitée, pour eſtre Categorique, c'eſt pourquoi Dieu comme infini ne peut eſtre renfermé ici ni dans aucun autre Predicament. Elle n'a point de contraires, car le feu & l'eau ne ſont contraires qu'à cauſe de leurs qualitez, & non pas comme Subſtances. Elle eſt ſuſceptible des contraires ſucceſſivement les uns aux autres. Et elle ne reçoit jamais le plus & le moins, c'eſt à dire qu'une ſubſtance ne peut pas eſtre dite plus ſubſtance qu'une autre.

Les neuf Categories ſuivantes ne ſont qu'Accidens. Ce qui eſt excellent eſt rare : Comme moins noble que la Subſtance, ils ſont en plus grand nombre.

La Quantité eſt un Accident, qui nous fait connoiſtre l'extenſion des parties d'un tout. Elle a trois dimenſions differentes,

la longueur qui se voit en la ligne, la largeur qui est des superficies, & la profondeur qu'ont les corps Physiques. Il y a encore deux especes de Quantité, non pas permanente comme celle des trois dimensions dont nous venons de parler, mais successive, que fait le mouvement, & le temps.

Le Mouvement se definit, le flux & la succession des parties d'une chose mobile.

Le Temps est la mesure de ce mouvement, par laquelle on regarde & determine, ce qui est prieur ou posterieur.

Quant au Nombre, & à l'Oraison, ce ne sont pas Quantitez Categoriques, parce qu'elles ne sont pas continuës comme les precedentes, mais discretes & composées de parties separées.

La Quantité Categorique a trois autres proprietez selon Aristote. La premiere, de n'avoir rien qui lui soit contraire. La seconde, qu'une Quantité n'est pas moins ni davantage Quantité qu'une autre. Et la troisiéme, qu'elle rend les choses égales, ou inégales.

La Qualité est un Accident qui fait reconnoistre quel est son sujet. L'Eschole la divise en quatre especes, dont la premiere est l'habitude & la disposition, qui touchent ou le corps, comme la santé, ou l'esprit, comme la science. La seconde est la faculté naturelle, & l'imbecillité, qui accompagnent specialement l'ame vegetante, sensitive, & raisonnable. La troisiéme

eſt la qualité paſſible, & la paſſion que les ſens font remarquer, comme la couleur, le ſon, l'odeur, la ſaveur, & ce que l'attouchement fait ſentir par le chaud, le froid, le dur, ou le mol. La quatriéme eſt la forme & la figure, dont la forme eſt proprement des choſes vivantes & naturelles, la figure des inanimées intelligible ou mathematiques. VII.

Elle a trois proprietez; la premiere, de ſouffrir les contraires; la ſeconde, de recevoir accroiſſement ou diminution; la troiſiéme, de rendre les choſes ſemblables ou diſſemblables.

La Relation Categorique eſt un accident cauſé par le rapport ou reſpect reel qui ſe trouve entre deux termes, comme entre ceux de pere & fils.

On compte cinq proprietez des Relatifs: La premiere d'avoir de l'oppoſition ou contrarieté: La ſeconde, de recevoir le plus ou le moins, ou l'accroiſſement, & la diminution: La troiſiéme, d'eſtre reciproque: La quatriéme d'eſtre d'un meſme temps avec leurs correlatifs, en ſorte que l'un poſé emporte ou determine neceſſairement l'exiſtence de l'autre: La cinquiéme, de ſe definir l'un par l'autre, tellement que la connoiſſance de l'un donne celle de l'autre.

Les quatre Categories ſuivantes, *Où*, *Quand*, *Eſtre ſitué*, *& Avoir*, comme beaucoup moins conſiderables que les autres, ſe paſſent legerement meſme dans les Eſcholes.

L'Action & la Passion que la raison distingue, ne se peuvent neantmoins entendre l'une sans l'autre. En effet dans un mesme mouvement, l'Action est l'acte de l'agent, & la Passion l'acte receu par le patient.

Elles reçoivent la contrarieté, aussi bien que le plus & le moins.

Il y en a de momentanées, comme l'illumination ; & de successives, comme l'échauffement ou calefaction: De permanentes, & de passageres: De naturelles, & d'artificielles: De corporelles, & de spirituelles.

Comme nous avons laissé beaucoup de questions antepredicamentales, nous ne nous arresterons pas non plus à celles qu'on nomme postpredicamentales, comme des oppositions relatives, contraires, privatives, & contradictoires. Mais il reste à parler de la Definition, qui dépend encore de la premiere operation de nostre Entendement.

La Definition se definit elle mesme, un discours concis qui explique la nature d'une chose ; ou, l'expression de la nature des Estres, sans affirmation, ou negation.

Il y en a une imparfaite qui s'appelle plus proprement Description & qui se contente de faire connoistre les choses par leurs proprietez, leurs causes, ou leurs effets, comme si l'on dit que l'homme est un animal fait à l'image de Dieu, & capable de discipline.

Il y en a une autre plus exacte, & pour

cela nommée essentielle; qui est ou Metaphysique, expliquant la chose par le genre & la difference, comme l'homme est un animal raisonnable : ou Physique, quand elle se sert de la matiere & de la forme, comme l'homme est un Estre naturel, composé d'un corps organique, & d'une ame raisonnable. VII.

En toutes ces Définitions le Verbe *Est* qui affirme ne sert qu'à les faire comprendre, sans en faire partie, parce qu'autrement elles ne seroient pas de la premiere apprehension de nostre Entendement, dans laquelle nous ne faisons qu'envisager les choses sans en juger.

La bonne Définition n'embrasse ni plus ni moins que la chose définie.

CHAPITRE VI.

De la seconde operation de nostre Entendement.

APRES la premiere & nuë connoissance des choses, nostre ame se porte à une seconde qui conjoint divers termes, avec affimation ou negation, c'est à dire, qui fait de deux simples conceptions une proposition qui assure ou qui nie. Ainsi quand je dis le Roi est bon, je conjoins le terme de *Roi* & celui de *Bon*, qui viennent de deux diverses pensées ou apprehension s (si nostre Langue peut souffrir ce mot en cette signification) pour en for-

mer par le moien du Verbe *Est* une énonciation, qui est l'effet de la seconde operation de nostre Entendement.

En toute proposition, énonciation, ou oraison, l'on considere le sujet, l'attribut, & la copule ou liaison; comme en celle que nous venons de dire, *le Roi* est le sujet, *Bon* l'attribut, & le Verbe *Est* fait la liaison.

Le Nom est défini par Aristote un mot dont les hommes ont convenu, qui signifie sans marquer aucune difference de temps, & dont une partie séparée ne signifie rien; *vox ex instituto significativa, temporis expers, cujus nulla pars separata significat.*

Le Verbe est un autre mot semblable, mais qui designe toûjours quelque partie du temps, passée, presente, ou future; *vox, quæ ex instituto tempus significat, cujus nulla pars significat separatim, & est semper eorum quæ de alio dicuntur.*

Des Noms & des Verbes se forment les Propositions, dont il y en a de vraies, & de fausses; d'affirmatives, & de negatives; d'absoluës, & d'hypothetiques ou conditionelles; de particulieres, & d'universelles; de definies, & d'indefinies.

La verité ou fausseté des propositions est leur ressemblance, ou dissemblance, avec la chose qu'elles expriment, ou la conformité de la chose qu'elles expriment avec nostre Entendement.

Les propositions affirmatives unissent

par la ſyntheſe ou compoſition, de meſme VII.
que les negatives reſolvent ou deſuniſſent par l'analyſe. La methode differente de l'une & de l'autre eſt attribuée à cette ſeconde operation de l'Entendement, comme nous avons dit que la définition l'eſtoit à la premiere.

CHAPITRE VII.

De la troiſiéme operation de noſtre Entendement.

LA premiere operation de noſtre Entendement n'eſt, comme nous avons déja dit, qu'un ſimple regard ou enviſagement des choſes, ſans en faire aucun jugement. La ſeconde eſt celle qui juge par des propoſitions affirmatives ou negatives. Mais la troiſiéme paſſe outre, diſcourt ſur ces propoſitions, & de la connoiſſance que noſtre eſprit en a priſe, acquiert par le moien de ce raiſonnement ou diſcours Logique, une nouvelle connoiſſance.

Ce diſcours Logique eſt en quelque façon l'art des bonnes conſequences, qui apprend comme l'on peut venir à la connoiſſance d'une choſe inconnuë, par l'entremiſe de celles que nous connoiſſons déja.

Les conſequences ſont des argumentations, ou pour parler plus François des Argumens, dont la Dialectique enſeigne

qu'il y a quatre eſpeces conſiderables, l'Exemple, l'Induction, l'Enthymeme, & le Syllogiſme, qui eſt la plus noble de toutes, les trois premieres pouvant eſtre nommées imparfaites ſi on les compare au Syllogiſme.

L'exemple eſt un argument ou conſequence qui ſe tire de quelque choſe ſemblable, ou de pluſieurs, pour en prouver une autre; comme ſi l'on dit Philippe de Macedoine, Alexandre le Grand, & tels autres, ſe ſont mal trouvez de ſe laiſſer tranſporter à la colere; donc Ceſar ſe trouvera mal auſſi de ſe laiſſer dominer par la meſme paſſion. L'Exemple ſe prend non ſeulement de ce qui eſt vrai & qui a eſté; mais encore des choſes inventées, ou qui n'ont rien de réel, comme des Paraboles, & des Apologues, dont la Sainte Eſcriture meſme ſe ſert.

L'Induction eſt preſque ſemblable, ſinon qu'elle prouve non pas une choſe ſeule comme l'Exemple, mais ce qui eſt general ou univerſel, par un long dénombrement ou ſuffiſante énumeration de pluſieurs choſes ſingulieres. Ainſi pour montrer que l'homme eſt un animal raiſonnable ou qui raiſonne, je fais voir que non ſeulement Socrate & Platon, mais Davus meſme, Pamphile, & les plus ignorans diſcourent & raiſonnent; d'où je conclus que l'homme eſt un animal raiſonnable ou qui raiſonne. L'Induction
ſe

se nomme la Mere des Sciences, parce qu'elles sont fondées sur plusieurs experiences particulieres, dequi l'on a tiré leurs conclusions generales. Elle induit neantmoins seulement à croire, ce qui luy a donné le nom, & ne force pas comme le Syllogisme. VII.

L'Enthymeme est une façon d'argumenter, où l'on supprime une des propositions du Syllogisme, de sorte qu'on peut dire que l'Enthymeme est un Syllogisme tronqué d'un de ses membres & imparfait, parce qu'en lui adjoûtant la proposition sous-entenduë & non exprimée, vous faites un fort bon Syllogisme. Ainsi lorsque vous adjoûterez à cet Enthymeme,

L'homme a sentiment,
Donc l'homme est un animal,

la proposition retenuë dans l'esprit, que tout ce qui a sentiment est un animal, vous formerez ce Syllogisme parfait,

Tout ce qui a sentiment est un animal,
L'homme a sentiment:
Donc l'homme est un animal.

Quand vous dites de mesme,

Le Lievre a le cœur grand:
Donc il est timide,

vous retenez par un Enthymeme la premiere proposition de ce Syllogisme,

Tout animal aiant le cœur grand est timide;
Le Lievre a le cœur grand:
Donc le Lievre est timide.

Le premier membre de l'Enthymeme se nomme l'Antecedent ; le second s'appelle le Consequent.

Le Syllogisme a trois parties qui l'ont fait nommer le Trident des Philosophes. C'est un mot Grec, qui signifie collection, parce que de deux propositions connuës, on en recueille une troisiéme qui ne l'estoit pas. Sa premiere proposition se nomme la Majeure ; sa seconde, la Mineure ; & la Consequence qui suit s'appelle la Conclusion. Cette Conclusion est necessaire, & ne se peut nier, si l'on a receu sans contredit les deux premieres propositions, ou bien le Syllogisme n'est pas en bonne forme. C'est en quoi il differe fort de l'Enthymeme, dont il est permis de nier le Consequent, encore que vous aiez admis l'Antecedent.

Je ne parlerai point à VOSTRE MAJESTE' de la disposition des trois termes du Syllogisme, de ses conditions ou proprietez, de ses trois figures sans une autre de Galien, ni de ses dix-neuf modes, parce que les difficultez qui s'y trouvent sont telles, qu'elles desesperent souvent les esprits mesmes de ceux qui sont obligez de s'y arrester, à cause qu'ils doivent passer toute leur vie dans la poussiere de l'Eschole.

Mais il y a encore quelques autres especes d'argumens outre les quatre precedens, comme le Dilemme, qui a deux parties qui pressent l'une & l'autre,

& dont il eſt comme impoſſible de ſe pouvoir déméler. Aulu-Gelle pour cela l'appelle Cornu : & celui de Seneque, pour prouver qu'il faut toûjours pardonner, peut ſervir d'exemple. VII,

Ou vous avez eſté offenſé par un homme foible ; ou par un homme puiſſant :
Si vous l'avez eſté par un foible, pardonnez-lui ; ſi par un puiſſant, pardonnez à vous-meſme.

Le Sorite eſt une autre eſpece d'argument qui conclud comme le Syllogiſme : mais qui ne ſe contente pas de trois membres comme lui, accumulant pluſieurs propoſitions liées enſemble, devant que de conclure, d'où vient que Ciceron l'a nommé *Syllogiſmum acervalem*. En voici un ordinaire dans l'Eſchole :

Le bœuf ſalé cauſe la ſoif ;
Sa ſoif nous fait boire ;
Le boire eſtanche la ſoif.
Donc le bœuf ſalé eſtanche la ſoif.

Il eſt vicieux, parce qu'il prend pour une vraie cauſe ce qui ne l'eſt pas, le ſalé n'eſtanchant la ſoif que par accident, & non pas de ſoi-meſme. Quand le Sorite paſſe auſſi de genre en genre, ou de categorie en categorie, il ne conclud rien. Tel eſt celui-ci qui va de la qualité dans la ſubſtance :

La Muſique eſt une harmonie,
L'harmonie eſt un ſon :
Le ſon ſe fait de l'air :

L'Air est un Element :
Donc la Musique est un Element.

Quoique le Syllogisme contienne la plus noble & la plus parfaite façon d'argumenter dont se servent les Philosophes, si est-ce qu'il n'y a que le Demonstratif qui concluant necessairement, ait le privilege d'engendrer la Science dans nos esprits. Il y a deux autres sortes de Syllogismes, dont le Topique ne nous donne que des opinions probables : mais incertaines, parce qu'elles sont sujettes à beaucoup de contradictions. Et pour le troisiéme qui est le Sophistique, il est si captieux, & si plein de supercherie, qu'il n'est bon qu'à nous faire tomber dans l'erreur. C'est pourquoi la Logique ne le propose que pour nous apprendre à nous garder de ses ruses & de ses tromperies : comme la Medecine ne traitte des Venins, que pour apprendre leurs preservatifs.

CHAPITRE VIII.

Maximes generales pour le discours Logique, & qui servent à discerner les bonnes des mauvaises Consequences.

L'Erreur d'Erasistrate fut autrefois que toute chose s'inferoit & s'ensuivoit de toute autre ; surquoi on lui dit qu'on pouvoit donc conclure de ce qu'il y avoit un baston au coin de son feu, qu'il

estoit un fou parfait. Certes, il se forme parfois des consequences si égarées, je veux dire qui ont si peu de rapport à leurs antecedens, qu'il ne faut que la Logique naturelle & une simple lumiere de raison pour les refuter, en niant que des premieres propositions il s'ensuive ce qu'on veut establir pour constant. Mais il y en a d'autres où il faut prendre garde un peu de plus prés, dautant que leurs surprises sont plus cachées, & leur fausseté beaucoup moins reconnoissable. Voici quelques regles principales qui peuvent estre d'usage contre de tels Sophismes. VII.

I. Parce que les choses contraires engendrent naturellement des consequences contraires, comme quand on conclud fort bien que si le blanc dissipe la veuë, le noir la ramasse & reünit ; il faut considerer pour n'y estre pas trompé, si ces contraires n'ont point de milieu. Car on ne peut pas dire que puisque de l'eau n'est pas chaude, elle doit estre necessairement froide, veu que la tiede se trouve entre deux qui n'est ni chaude ni froide. Outre que le sujet n'admet parfois aucun des contraires, ce qui rend la consequence nulle ; comme de vouloir que le Ciel soit leger à cause qu'il n'est pas pesant, car il n'est vrai-semblablement ni l'un ni l'autre.

II. On argumente souvent fort bien de la cause à l'effet, & de l'effet à la cause, mais l'on y peut estre aussi trompé, lorsque les causes sont équivoques, & que l'on

prend l'une pour l'autre. Ainsi l'on conclud mal que la pierre affiloire ne peut donner de trenchant n'en aiant point, ou que le feu ne peut endurcir n'estant pas dur, parce qu'encore que rien ne donne ce qu'il n'a pas comme cause materielle, il le peut donner comme cause efficiente. C'est de mesme mal conclure dans la cause finale qui peut estre diverse, quand on la détermine à un seul but ; comme, Il se marie, donc il veut avoir des enfans : car l'on se marie parfois sans cette pensée, *vel propter opus, vel propter opes, vel propter opem*, selon le mot d'un Ancien.

III. Dautant que la cause produit naturellement son effet d'une nature semblable à elle, & que l'antecedent d'un argument est cause du consequent, d'une proposition vraie on ne peut tirer en bonne forme qu'une consequence veritable. C'est pourquoi si cette derniere paroist fausse, on peut asseurer que l'antecedent n'est pas vrai, ou que la suite, c'est à dire la façon d'argumenter n'est pas en bonne forme. Mais quoique le vrai ne puisse rien produire que de vrai, il n'en est pas de mesme du faux, d'où peut sortir & le faux & le vrai. Il faut pourtant remarquer qu'alors le faux passe pour veritable en vertu dequoi, & sous cette seule supposition, il est capable d'engendrer la verité : De mesme que nous disons dans la Morale que la Volonté se porte parfois au mal, le prenant

pour un bien, & trompée par quelque apparence erronée. VII.

Il faut bien prendre garde qu'il n'entre rien dans la conclusion, qui n'ait point esté dans les premieres propositions, comme de conclure qu'à cause qu'il n'est pas permis de tuer, il n'est donc pas permis de tuer en guerre, ou en se defendant. IV.

On conclud mal aussi sur des choses dites sous condition, celles qu'on veut establir pour absolument vraies; *à dicto secundùm quid*, dit l'Eschole, *ad dictum simpliciter*. V.

Les argumens pris des choses divisées aux choses conjointes, ou de celles-ci aux premieres, sont encore tous captieux & Sophistiques. On s'en démesle souvent en accordant la conclusion dans un sens, & la niant dans l'autre. C'est mal argumenter au premier cas, VI.

Vn tel est grand & Musicien;
Donc il est grand Musicien.

& au second,

L'homme est un arbre renversé;
Par consequent l'homme est un arbre.

Deux propositions pures negatives d'un Syllogisme ne peuvent rien prouver; il est besoin que l'une au moins soit affirmative. C'est le mesme de deux particulieres; il faut qu'il y en ait une universelle. VII.

Mais parce que la negation est moins parfaite que l'affirmation, & que l'effet VIII.

ſuit l'imperfection de ſa cauſe s'il s'y en trouve ; de là vient que ſi une des propoſitions du Syllogiſme eſt negative, la concluſion le doit eſtre auſſi. Comme s'il y en a une particuliere, l'on ne ſçauroit conclure univerſellement en bonne forme. Auſſi avons-nous dit que des propoſitions hypothetiques ou conditionnelles demandent ordinairement une conſequence de meſme nature, pour ſuivre, ſelon l'ordre naturel, la partie la moins digne, & la plus debile. Car dans la Phyſique, les Agens ne peuvent agir outre leur degré de perfection, quoiqu'ils produiſent parfois des choſes non pas contraires, mais beaucoup moins parfaites qu'eux. Il arrive ici la meſme choſe à peu prés qu'aux mélanges des animaux de diverſe eſpece, ou ce qui en provient, qu'on nomme le fruit, ſuit toûjours le ventre, *partus ventrem ſequitur*, & ne manque jamais de reſſembler principalement à la mere ; comme à la moins noble partie.

IX. Une concluſion peut eſtre vraie par la neceſſité de la matiere, c'eſt à dire, parce qu'elle contient la verité en elle-même, ſans la conſiderer comme faiſant partie de l'argument, encore que le même argument ne ſoit pas en forme.

X. Mais la Logique, ou l'art de bien raiſonner, ne regarde pas ſeulement les argumens claſſiques, dont on voit aiſément la forme, & que nous avons juſques ici ſpecifiez. Il y en a d'autres confus & renverſez,

verſez, comme ceux des Orateurs qui commencent ſouvent leurs Syllogiſmes par la concluſion. En ceux-ci il eſt encore plus important de remarquer les bonnes & les mauvaiſes conſequences, parce qu'elles ſont plus difficiles à diſcerner dans une plus grande eſtenduë de diſcours. VII.

Gardez-vous des mots équivoques, homonymes ou ambigus, dont ſe ſervent ordinairement les Sophiſtes. XI.

Défiez-vous de ceux qui font pluſieurs demandes, car c'eſt encore l'artifice des meſmes Sophiſtes, qui taſchent par là de prendre quelque avantage dans leurs conteſtations. XII.

Tenez pour aſſuré que quand on ne s'éloigne jamais des termes generaux & univerſels, on a deſſein de tromper dans le particulier; d'où vient le mot, *in Vniverſalibus latet dolus*; & cet autre, *qui in generali verſatur, facilè decipitur*. XIII.

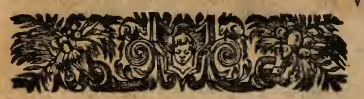
Il y a auſſi une ſorte de petition de principe, dont les Sophiſtes éblouïſſent parfois les yeux de ceux contre qui ils diſputent, apportant pour prouver une propoſition qu'on leur conteſte, une autre propoſition encore plus ſujette à controverſe, qu'ils taſchent neantmoins de faire paſſer comme tres-claire & tres-concluante. Quelquefois ils s'efforcent de faire tomber les autres dans le meſme defaut pour les rendre ridicules, en leur reprochant le Dialelle, & le paralogiſme. XIV.

C'eſt, SIRE, ce que j'ai crû pouvoir

tirer utilement de la Logique artificielle, pour fortifier la Logique naturelle de VOSTRE MAJESTE'. Car pour ce que cette science a de plus particulier, de plus épineux, & s'il faut ainsi dire de plus ergotant ; j'ai déja dit, sans le mépriser absolument, qu'il n'estoit presque bon que pour l'Eschole. Le Philosophe Synesius considerant où cette façon classique d'argumenter avoit déja réduit ceux de son temps, n'a pas fait difficulté d'écrire dans son Dion, que si les Beliers se vouloient mesler de philosopher, *si Arietes philosophari vellent*, ils ne pourroient pas le faire autrement, ni se choquer plus rudement qu'on fait souvent en beaucoup de controverses Philosophiques. Aussi avons-nous veû que la Philosophie a des argumens qu'elle nomme Cornus, à quoi peut-estre Synesius vouloit faire allusion.



LA PHYSIQUE DU PRINCE.



A MONSEIGNEUR L'EMINENTISSIME CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEVR,

Il y a quelque temps que i'eus l'honneur de presenter à vostre Eminence, le Recueil des Oeuvres de mon Pere, & de faire voir dans ce Recueil l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique sous la protection du nom illustre de vostre Eminence. Aprés ces quatre parties du Monde, voici toute la Nature pour laquelle ie prens la liberté de lui demander la mesme grace. Elle en a bien besoin, MONSEIGNEVR, dans un siecle si dénaturé; où l'on voit d'un costé ses propres enfans se revolter contre elle, & la diffamer par leurs escrits iniurieux; & où l'on apperçoit d'autre-part tant de monstres attaquer iusques à son Auteur par leurs impietez horribles. Recevez-la donc, MONSEIGNEVR, avec cette mesme bonté que vous avez pour tout ce qui a besoin de vostre assistance. Peut-estre que d'abord & à la veuë de ce petit livre de mon Pere, on aura peine à concevoir que toute la Nature puisse estre renfermée en un si petit

espace : Mais ce doute ne peut tomber dans l'esprit de Vostre Eminence qui sçait, il y a long-temps, ce celebre mot de Pline, Nusquam magis quàm in minimis tota est Natura. *Aprés cela,* M O N S E I G N E V R, *il ne me reste plus qu'à supplier Vostre Eminence de croire que ce n'est pas moins par une inclination tres naturelle, que par obligation que je suis,*

MONSEIGNEVR,

De Vostre Eminence.

Ce 22. de Novembre
1657.

Le tres-humble, & tres-obeïssant serviteur, F. DE LA MOTTHE LE VAYER le fils.

PREFACE.

L'Indisposition de mon Pere ne lui aiant pas permis d'eſtre à la ſuite de la Cour durant la derniere Campagne, ſon inclination au ſervice qu'il y doit lui a fait emploier les heures que ſon mal lui laiſſoit de relaſche, à dreſſer cette Phyſique afin de n'eſtre pas abſolument inutile au Prince qu'il ne pouvoit accompagner que de ſes vœux & de ſes penſées. Ceux qui jetteront les yeux ſur ce petit Ouvrage y verront ſans doute le ſoin de l'Auteur à n'y dire que ce dont un grand Prince peut faire ſon profit, & à en ſupprimer tout ce qui eût eu trop de diſproportion aux choſes dont il doit prendre connoiſſance. Il y a parfois des ſuppreſſions inſtructives; & l'on diſoit des tableaux de Timanthe, que l'on y apprenoit meſme des particularitez que ſon

pinceau n'y avoit pas representées. En effet, comme la Musique a ses *pauses*; le silence desquelles ne fait pas la moindre partie de l'harmonie; Et comme la *Reticence* n'est pas une des moindres figures de la Rhethorique; le stile Didactique a aussi ses retenuës necessaires, si l'on veut que des personnes d'une naissance souveraine en tirent quelque utilité. C'est la conduite que mon Pere a tenuë dans cet Ouvrage & dans tous les autres de mesme nature que l'on a veus jusques ici; & il me semble que ce sont à peu prés les termes avec lesquels il s'en est lui-mesme expliqué en quelqu'un de ses écrits.





LA PHYSIQUE DU PRINCE.

VII

CHAPITRE PREMIER.

De son nom.

LE nom de Physique est passé des Grecs aux Latins, & à nous, pour dire la Science des choses naturelles, ou, de tout ce qui se passe dans la Nature. C'est pourquoi la Theologie Payenne disoit que Pan, qui veut dire tout, estoit le Dieu de la Nature, parce qu'elle comprend toutes choses.

Il faut aussi remarquer que le terme de Nature est équivoque, & se prend pour plusieurs choses differentes. Car parfois l'on s'en sert pour exprimer le temperament de chacun, quand on dit qu'une per-

ſonne eſt d'une nature delicate, bilieuſe, ou mélancholique.

On l'emploie auſſi en parlant des Elemens : La nature du feu eſt de brûler ; celle de l'eau de rafraiſchir & d'humecter.

Il deſigne meſme dans l'Anatomie la partie qu'on appelle autrement honteuſe, & qui ſert à la generation dans l'un & dans l'autre ſexe: La nature de l'homme : la nature de la femme.

Mais ſon principal uſage va parmi les Philoſophes à ſignifier ou l'Auteur de la Nature, ou le Monde & ce qu'il contient, qui ſervent d'objet à la ſcience naturelle appellée Phyſique. Ainſi les Grecs, & les Romains ont reveré cette meſme Nature ſous le nom d'une Divinité maſculine, puiſque Pan leur eſtoit ce que nous venons de dire. Et l'Eſchole Chreſtienne a inventé pour expliquer cela, les façons de parler barbares de *Natura naturans*, qui eſt Dieu ; & de *Natura naturata*, par où ſes Docteurs entendent le Monde conſiderée comme la creature du meſme Dieu. De ſorte que l'art ne ſuppoſe point plus neceſſairement la Nature, que la Nature ſuppoſe un Dieu dont elle ne ſe peut paſſer.

Or quoique la Phyſique contemplant la Nature remonte juſques à Dieu, comme eſtant le premier Moteur, de qui tous les Eſtres & les corps naturels reçoivent leur mouvement : Si eſt-ce que cette ſcience a pour principal objet ces

mesmes corps Physiques, comme faisant VII.
un composé de la matiere & de la forme, par l'union substantielle de l'une & de l'autre.

CHAPITRE II.

De ses Principes.

SANS s'amuser à distinguer les Principes des Elemens, il suffit de considerer qu'un veritable principe ne se peut resoudre ni diviser en d'autres principes. Sur cela sont fondées des contestations infinies entre les Philosophes. Car il n'y a pas un des quatre Elemens qu'on n'ait voulu establir pour le seul principe de tous les Estres. Aristote les a receus tous quatre également. Epicure, & devant lui Democrite ont eu leurs Atomes, de l'infinité desquels ils composoient toutes choses. Mais ce Philosophe qui rioit de tout, n'a pû empescher qu'on n'ait ri de mesme de ses Atomes, dont le concours fortuit n'a non plus esté capable de produire ce Monde dans la grande perfection que nous y admirons, que le ject hazardeux des vingt-deux lettres de l'alphabet les Annales d'Ennius, ou quelque autre ouvrage aussi accompli que celuy-là paroissoit à Ciceron, qui s'est servi de cette comparaison. Enfin, dans ces derniers siecles tous les Novateurs ont renouvellé les opinions des Anciens sur ce sujets, ou ont tasché d'en

Iulius Frrmicus de error. prof. relig.

l. 2. de nat. Deor.

apporter de leur invention. Le Pere Trigault en recite une plaisante des Chinois, qui mettent cinq Elemens dont dépend toute la Nature, le Feu, l'Eau, la Terre, les Metaux, & le Bois. Nos Chymistes croyent avoir d'autant mieux rencontré avec leur Sel, leur Soulfre, & leur Mercure, les establissant pour les vrais principes de tout ce que le Monde contient, qu'ils se vantent de reduire à ceux-ci les principes de tous les autres Philosophes; ce qu'ils prennent pour une conviction que les leurs sont les premiers de tous, & par consequent les plus recevables. Tant y a que le Peripatetisme se tient toûjours à ses trois autres principes de toute generation, la Matiere, la Forme, & la Privation.

CHAPITRE III.

De la Matiere.

PARCE qu'un des plus recens aphorismes de toute la Physique porte, que de rien l'on ne fait rien; les Philosophes ont imaginé une matiere premiere, de laquelle toutes choses estoient faites. Les sçavans du Paganisme, comme Platon, ont supposé pour cela cette matiere coeternelle à Dieu, dont il s'estoit servi dans la creation du Monde. Et il n'y a que les Juifs, les Chrestiens, & les Mahometans, qui sur le texte de Moyse croyent que

de rien il a produit tout ce grand Univers. VII.
C'est pourquoi il faut tenir pour constant que la matiere premiere, si l'on en doit establir une, est une production de la main du Tout-Puissant, n'y aiant que lui seul qui puisse creer & aneantir ce que bon lui semble.

Galien tout Paien qu'il estoit prefere Moyse à Epicure sur l'opinion de la creation du Monde, se moquant des Atomes, qui sans esprit ne peuvent avoir fait des choses si bien ordonnées que nous les voions, & selon qu'il les nomme aprés Hippocrate, si justes. Mais comme Infidelle il prefere à Moyse Platon & les autres Grecs, qui n'ont pas creu que Dieu peust faire tout de tout, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre; parce qu'à leur jugement cela estoit hors des forces de la Nature, & que Dieu ne l'entreprenoit jamais, choisissant toûjours une matiere convenable. Il n'y a rien de plus contraire à la Foi que la derniere partie de ce raisonnement: Et il faut estre assuré que la Nature ne peut estre contraire à la puissance absoluë de Dieu, puisque suivant la belle pensée de S. Augustin, elle n'a rien de plus naturel que d'obeir à l'Auteur de la Nature.

L. II. de usu part. f. 14.

Tant y a que la matiere premiere selon Aristote & toute son Eschole n'est pas un Estre actuel, mais seulement par puissance lorsqu'elle le reçoit de quelque forme, dont elle est dans une avidité si grande,

qu'un Ancien l'a comparée pour cela à ces femmes débauchées qui se prostituent à tous venans. Elle s'accommode à tout, & rien ne lui est contraire. C'est donc le sujet paisible de toutes les formes, soit qu'elles s'introduisent par la generation, soit qu'elles s'absentent par la corruption. Car tout retourne à cette matiere premiere, qui subsiste toûjours par puissance, n'estant pas sensible d'elle-mesme, mais seulement intellectuelle, ou intelligible, encore qu'elle ne soit jamais dépourvuë de quelqu'une des formes qu'elle peut successivement posseder. La comparaison de Saint Augustin se rapporte à cela, lorsqu'il a dit qu'elle estoit comme les tenebres, & qu'on ne la connoissoit qu'en l'ignorant; de mesme qu'en la voulant connoistre l'on tomboit infailliblement dans l'ignorance de ce qu'elle estoit: *Materiam ignorando cognosci, cognoscendo ignorari.* C'est encore d'elle qu'on veut parler, quand l'on assure que rien ne se perd dans la Nature, d'où est venuë cette celebre dispute de la cuisse d'Arcesilaus, que Plutarque témoigne avoir esté tant promenée par toutes les Escholes de son temps. L'on y soustenoit que cette cuisse aiant esté jettée dans la Mer, en sorte qu'elle s'y fust pourrie & fonduë, la flotte du Roi Antigone pouvoit depuis avoir donné une bataille dans cette mesme cuisse. C'est porter une matiere Physique bien à l'extremité.

L. 12. Confess. 5.

L. des comm. conc.

CHAPITRE IV.

De la Forme.

COMME la matiere premiere est toute dans la passion, la forme à l'avantage de l'action, & par elle de donner l'estre à la chose, *forma dat esse rei.* Et cette forme considerée de la sorte, tient bien plus de la nature que la matiere, ou, pour parler avec les Physiciens, *est magis natura, quàm materia* Aussi nomme-t-on la forme substantielle la partie principale du composé naturel ; & possible est-elle ainsi appellée, parce qu'elle en fait toute la beauté ; puisque le mot Latin *forma* signifie souvent la bonne grace des choses dont l'on parle. Quoiqu'il en soit, elle sort & est tirée de la puissance, & comme du sein de la matiere premiere où elle estoit cachée, lors de la generation de quelque Estre nouveau ; de mesme que les formes artificielles sont & se manifestent dans les matieres secondes, quand, par exemple, la figure d'Alexandre s'exprime & se tire du marbre, dans lequel le Sculpteur la cherche tant qu'il la rencontre & la rend visible. L'amitié d'entre la forme & la matiere est telle, qu'on ne les voit jamais l'une sans l'autre. Mais la forme peut estre comparée à un mari fidele & constant dans son affection ; au lieu que la matiere, selon ce que nous avons dit au Chapitre

Quidditas rei naturalis potissimùm in forma.

precedent, ressemble à ces femmes sans honneur qui s'abandonnent incessamment à toute sorte de partis.

CHAPITRE V.

De la Privation.

LA Privation comme nous la considerons ici en qualité de principe naturel & necessaire dans la generation, est le point où s'aneantit une forme, au mesme instant qu'une autre lui succede ; ou, le terme de la destruction d'un Estre, lorsqu'un autre s'engendre & se produit. Or quoiqu'on lui attribuë, elle ne peut paroistre qu'une pure negation de forme, & son absence d'un sujet capable d'elle. Mais parce que toute generation naturelle est un passage du non-Estre, à l'Estre ; & qu'il est impossible de nous imaginer cette transition, ou ce passage d'une forme qui s'establit, & d'une autre qui se perd, sans concevoir une privation de toute forme entre deux, c'est à dire entre la generation & la corruption, la premiere n'estant jamais sans la seconde ; il a esté necessaire de donner lieu à ce troisiéme principe de la generation, qui semble necessaire, & non pas simplement accidentel ; comme l'on peut dire que la Privation est je ne sçai quoi qui se trouve entre l'Estre reel, & le Neant.

CHAP.

VII.

CHAPITRE VI.

De la Nature.

PUISQUE la Nature est nommée par Aristote le principe & la cause du mouvement & du repos, ce qui passe pour sa definition; il la faut contempler en suite des principes de toute generation naturelle, où le mouvement & le repos interviennent si essentiellement. Nous ne le sçaurions mieux faire pour nostre dessein, qu'en rapportant les principaux attributs qu'elle a receus, & les plus notables axiomes des Philosophes sur son sujet. Je ne ferai pas difficulté pour cela, de les representer parfois à un Prince qui s'est rendu la langue Latine assez familiere, dans les propres termes de l'Eschole qui ont plus d'energie que les nostres, je veux dire qui impriment plus fortement & plus nettement dans l'esprit ce qu'ils veulent faire entendre, que ceux des langues vulgaires, vrai-semblablement à cause que tous les sçavans en ont convenu. *l. 2. Phys. cap. 1.*

Aristote a eu sujet de se railler de quelques Pythagoriciens, qui vouloient, s'il ne leur a rien imposé, que la Nature ne fust rien que des nombres. Elle est bien mieux considerée par d'autres Sectes dont nous verrons les decisions, qui ont cela de propre qu'en élevant l'esprit, elles le mettent dans la plus grande satisfaction, *3. de Cœlo c. 1.*

& la plus parfaite tranquillité, dont il est humainement capable, *continet enim sedationem animi humana in conspectu posita natura*. Aussi tous les Estres la respectent, & suivent doucement ses ordonnances : Dieu mesme ne la destruit jamais, *gratia perficit naturam, non destruit* : Il n'y a que l'homme qui se revolte contre elle par une vraie *gigantomachie*, & qui fait assez souvent l'enragé, contrôlant ses ouvrages, trouvant mauvais qu'elle ait donné six pieds à une Puce, l'Elephant n'en aiant que quatre, & exagerant le reste aussi déraisonnablement, *dum rerum naturam, quàm errorem suum, damnare mavult*. En effet il reconnoistroit, s'il estoit plus sage, que cette mesme Nature fait toûjours tout pour le mieux, & que *Natura semper id facit quod est optimum eorum quæ fieri possunt*.

Cic. 4 Tusc. qu. — *5. Tusc. qu.* — *Arist. 2. de Cælo. c. 5.*

Et certes le Droit de la Nature est souvent respecté mesmes par les plus barbares des hommes, *Naturæ jura sacra sunt etiam apud Piratas*, dit Seneque dans une de ses Controverses. C'est le Code du Tout-puissant sur lequel sont fondez le Droit des Gens, & celui qu'on nomme Civil, qui doivent toûjours estre interpretez pàr leur Original. Et c'est sur ce fondement que le Chef des Gymnosophistes fit reproche au truchement d'Alexandre, de ce que les Philosophes Grecs, qu'il estimoit d'ailleurs beaucoup, avoient souvent preferé leurs loix municipales ou particulieres à celles de la Nature.

Strabo 15 Geogr.

Cette bonne Mere n'a point de preceptes bien pris, qui soient contraires aux commandemens du Pere, c'est à dire à ceux de Dieu, puisque c'est ainsi qu'on interprete le texte de Salomon. Et cela presupposé, l'on ne peut pas condamner le mot du Satyrique Latin, VII.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit. Iuven. sat. 14.

Sa parole ainsi prise pour celle de Dieu, il ne faut pas s'estonner si Themistius & Averroës ont prononcé cet aphorisme de tous ses ouvrages, *Naturæ opus, est opus intelligentiæ non errantis* Mais la Morale Chrestienne doit estre consultée là-dessus, afin qu'elle modifie ce qui pris trop cruëment causeroit du scandale, & feroit tomber dans l'erreur. Il est besoin d'user de la mesme precaution à l'égard de ces autres communes façons de parler : *Naturam si sequamur ducem, nunquam aberrabimus : Naturalibus neque meremur, neque demeremur : Omniaque secundùm naturam fiunt sunt habenda in bonis.* Car prenant la Nature pour Dieu mesme, & la creature pour le Createur, comme nous avons veû que c'est une de ses significations, ces maximes se peuvent soustenir : autrement l'on seroit bien loin des termes de la pieté, qui enseigne à resister aux tentations de la Nature corrompuë par le peché.

Une si indifferente interpretation du mot de Nature a fait que Hippocrate, & à son imitation Galien, l'ont nommée

tantost sçavante, demoniaque, ou divine; & tantost ignorante, comme celle qu'on pouvoit reprendre de beaucoup d'impertinences. Alphonse Roi de Castille & grand Mathematicien trouvoit plusieurs choses à redire dans la fabrique du Monde. Et
Proœm. l. 7. Seneque ne sçait si la Nature a esté meilleure mere à l'homme en de certaines choses, que cruelle marastre en d'autres : *ut non sit æstimare parensne homini, an tristior noverca fuerit.* En verité, c'est la regarder d'un trop mauvais biais. Le mesme Seneque parle bien d'elle autrement dans ses Epistres, en l'une desquelles il prouve que la raison accompagne toûjours la Nature, dont il ne faut pas s'émerveiller, puisque la raison n'est rien autre chose qu'une certaine imitation de la Nature. *Sequitur au-*
Ep. 67. *tem ratio naturam, quid enim ratio? Naturæ imitatio.* Et dans une autre il compare les hommes qui resistent à cette mesme Nature, à ceux qui rament malheusement contre le cours de l'eau, *contra naturam niten-*
Ep. 123. *tibus non alia vita est, quàm contra aquam remigantibus.* C'est le fait de la prudence de discerner ces divers raisonnemens pour les accorder en suite.

Non seulement la Nature porte tous les ouvrages dans la derniere excellence, ce que nous avons déja remarqué, n'executant rien à demi, ni foiblement, πενιχρῶς qui est le terme dont se sert Aristote dans ses Politiques; elle ne fait mesme jamais rien en vain selon la doctrine du mesme

Auteur, *Natura nihil facit frustra.* Regardez avec attention ce qui sort de plus abject en apparence de ses mains, vous y trouverez toûjours quelque sujet d'admiration. Et il n'y a peut-estre creature si basse, & si défavorisée d'elle, qui comparée avec la plus haute, & la plus parfaite de toutes, ne la surpasse en quelque point, & ne contribuë à la grande societé, & à la perfection de l'Univers, quelque commodité que l'autre n'y sçauroit apporter. C'est pourquoi l'on adjouste qu'elle n'a ni superfluitez ni defectuositez; *Natura neque abundat superfluis, neque deficit in necessariis.* Ce qui paroist monstrueux parfois à cause du trop, ou du trop peu dans le particulier, est regulier & achevé dans l'ordre general, & sert à la perfection du Monde. La Fourmi, & le Ciron ne sont pas moins considerables, que le Bœuf, & l'Elephant; voire mesme, *Nusquam magis quàm in minimis Natura tota est.* Et S. Augustin qui reconnoist le doigt de Dieu dans toute la Nature, a prononcé la mesme chose en ces termes, *Deus ita est artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.*

VII. *L. 1. c. 2*

Plin. hist. nat. l. 11. c. 2.

L'on dit encore qu'elle est ennemie de ce qui paroist infini, dont elle a horreur aussi bien que du vuide, visant toûjours à un but determiné & certain, *Natura terminata est ad unum*, sans jamais se contrarier en rien, *Natura nihil contra naturam agit.* Que s'il semble parfois qu'il se passe des

L. 1. de Calo.

De anim. incessu c. 2.

choses qui vont au delà de son cours ordinaire, & de son train accoustumé, il faut dire que la seconde Nature dont nous avons parlé, cede aux volontez de la premiere, de qui elle dépend comme la creature de son Createur. Et c'est là où je voudrois rapporter le vers de Laberius,

Natura vincit, naturam & Dii Deos.

Enfin se conduisant avec constance toûjours par les voies les plus courtes, les plus assurées, & les plus faciles, sur cette regle qu'en vain l'on fait un long chemin quand on le peut abreger, *frustra fit per plura, quod fieri potest per pauciora*; elle reporte adroitement & heureusement toutes choses à leurs principes,

Boëtius. *Ortus cuncta suos repetunt,*

où la matiere premiere les reçoit, pour y estre dans une égalité exempte de toute distinction, *in fundamento quippe naturæ nihil est distinctum*

Je finirai ce Chapitre par la consideration de ce que Aristote prend souvent le mot de Nature pour l'assemblage & l'union de toutes les causes qui agissent naturellement; ce qui nous oblige d'en parler en suite.

CHAPITRE VII.

Des Causes

1. Metaph. c. 3. PUISQUE la science n'est que des choses que l'on connoist par leurs causes,

Scire est per causas cognoscere, l'on ne peut pas douter que la contemplation des causes ne soit tres-importante. Il y en a quatre reconnuës pour principales parmi les Peripateticiens, la materielle, la formelle, l'efficiente, & la finale. Les Stoïciens n'en mettoient que trois: Platon en adjoustoit une cinquiéme: D'autres plus recens sont allez jusques à huit. VII.

Sen. ep. 66. Coimbr. ad 2. Phys. p. 327.

Il n'y a aucune des quatre premieres qui n'ait quelque consideration qui la peut faire preferer aux autres. L'efficiente semble l'emporter par sa propre signification, puisque les termes de causes, & d'efficient ou de ce qui fait, semblent estre synonymes. Aristote pourtant en plus d'un lieu paroist donner l'avantage à la cause finale; parce que la fin est toûjours celle qui nous fait agir, & la raison de l'effect; or la raison le doit emporter par tout; & par consequent la cause finale estre la plus estimée de toutes.

1 de part. anim. c. 1.

On les distingue encore avec beaucoup d'autres termes. Les unes sont universelles, les autres particulieres; les unes totales, les autres partiales; les unes internes, les autres externes; les unes propres, les autres non propres; les unes premieres, les autres posterieures; quelques-unes éloignées, d'autres immediates, *remota, vel proxima*; telles sont simples, telles sont conjointes & concauses; quelques-unes univoques, d'autres equivoques; *alia actu, alia potentia, alia per se, alia per accidens*; il y

en a de necessaires, d'autres contingentes & qui paroissent dépendre du hazard, c'est pourquoi l'on traitte souvent ici du Destin, & de la Fortune. Ces distinctions vuident des plus grands differens de l'Eschole.

Elles ont leurs aphorismes particuliers qui meritent d'estre pesez. Et premierement la cause est toûjours reputée plus excellente que son effet, *causa nobilior est effectu*, ce qui est vrai en une façon, *prout causat*, mais non pas absolument, ni en tout sens. Outre qu'aux choses morales qui sont mauvaises, la cause est estimée pire que l'effet, par cet axiome, *ut in bonis melior est causa suo causato, sic in malis pejor est causa suo causato.*

L'on tient aussi que la cause de sa nature & d'elle mesme est plus connuë que son effet; encore qu'à nostre égard, les effets qui tombent sous nos sens soient pour cela plus comprehensibles.

La cause ostée, il faut de necessité que l'effet cesse qui dépendoit d'elle, *sublata causa, tollitur effectus.*

Quelque chose qui arrive de nouveau dans l'effet, presuppose quelque nouveauté dans sa cause, *novum in effectu ponit novitatem in causa.*

La cause ne peut donner à son effet plus qu'elle n'a, ni beaucoup moins ce qu'elle n'a pas, par la regle, *nemo dat quod non habet.* Si est-ce que la Queux ou Pierre affiloire, qui prend son nom du mot Latin,

Cos,

Cos, fait trencher le cousteau bien qu'elle ne trenche point ; & la Torpille endort le bras du Pescheur sans estre endormie. Il faut pour cela distinguer le genre des causes, ce qui est vrai dans la materielle, ne se trouvant pas toûjours veritable dans l'efficiente. Joignez à cela que moralement parlant une bonne cause peut produire un mauvais effet, comme quand la verité engendre la haine ; ce que Xenophon compare à la naissance de ces difformes Satyres, qu'on disoit estre fils des Nymphes, toûjours representées pour tres-belles. VII.

L'effet suit toûjours la plus mauvaise partie de sa cause, *effectus sequitur deteriorem partem suæ causæ* ; Ce qui n'est pas seulement vrai dans la Physique, car la copie n'égale jamais l'original dans les Arts, & dans la Logique la conclusion prend toûjours ce qui est le plus foible dans ses *premisses*, qui sont les propositions dont elle depend.

Mais toute cause naturelle produit dés son coup d'essai le plus noble ou le plus bel effet qu'elle peut, si elle n'est empeschée d'ailleurs d'executer son dessein : *Omnis causa naturalis, si nihil desit, vel obsit, edit primò nobilissimum effectum quem potest*

Parce que de mesmes causes produisent de mesmes effets, on en tire cette consequence, que des effets contraires doivent avoir des causes contraires, *contrariorum contrariæ sunt causæ*. Et neantmoins cela

n'eſt pas vrai quand les ſujets ſont differens, comme quand l'action ſe paſſe ſur une matiere diverſe. Ainſi un meſme Soleil noircit l'Ethiopien, & blanchit la cire ; un meſme feu à ſon imitation noircit le charbon, & blanchit la chaux ; & une meſme paille meurit les fruits, les empeſchant auſſi de geler, bien qu'on ſe ſerve d'elle ailleurs pour tenir la glace dans ſa froideur, & l'empeſcher de ſe fondre.

Dans la recherche des cauſes, non plus qu'ailleurs, le progrez ne peut aller juſques à l'infini, mais il faut toûjours donner juſques à la derniere, qui touche le plus prés ſon effet. S'il eſt particulier, ſa cauſe ſera auſſi particuliere ; que ſi les effets ſont generaux, l'on peut ſe contenter d'une cauſe univerſelle. Tant y a que ce ſeroit une choſe honteuſe & impertinente à un Medecin, de dire que la fiévre ſeroit arrivée à ſon malade à cauſe du peché originel, qui eſt une cauſe trop éloignée. Ariſtote ſe raille pour cela d'Anaxagore au premier livre de ſa Metaphyſique, ſur ce que manquant de raiſon, il ſe ſervoit pour expliquer de certains effets d'une ame univerſelle, & d'un eſprit general, quand il traittoit de la generation du Monde ; De meſme que ceux de ſon temps faiſoient venir des Dieux ſur le theatre avec des machines quand ils ne pouvoient autrement démeſler un intrigue, ou rendre vraiſemblable quelque incroiable evenement. Ciceron appelle cela *ad cau-*

Cap. 4.

3 de nat. Deor.

sam primam tanquam ad aram confugre, lorsqu'on est reduit à l'extremité. Aristote se moque encore en un autre endroit d'Empedocle, qui souvent ne donnoit point d'autre cause de beaucoup d'effets physiques, sinon que la nature des choses le vouloit ainsi, avec ces termes dont il usoit toûjours, *ἔτως πέφυχει*, *ita natura aptum est*, ce qui est trop general, & trop éloigné, pouvant servir à toute sorte de productions naturelles, comme une selle à tous chevaux, si l'on se contentoit de semblables solutions. VII. *Metaphi c. 4.*

L'effet est dans sa cause par puissance & par vertu, mais pour estre reellement il faut qu'il en sorte, parce que la raison de l'existence d'une chose, consiste à estre poussée & avancée hors de ses causes.

Les causes qui sont de divers genres peuvent estre cause l'une de l'autre, auquel cas, *causa causæ est causa causati*, par cette autre maxime, que l'on peut attribuer le consequent à ce qui donne lieu à l'antecedent, *quidquid est causa antecedentis, est etiam causa consequentis.*

Ceci sommairement & classiquement representé, suffira pour faire comprendre de quelle importance est la connoissance des causes, où le Poëte a mis la felicité des contemplatifs.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas. Virg.

CHAPITRE VIII.

Du Lieu, du Temps, & du Mouvement.

COMME la Physique considere les causes des productions naturelles, elle examine aussi le Lieu, le Temps, & le Mouvement, nulle operation ne se pouvant faire sans leur intervention. Nous laisserons la Quantité, & la Qualité, dont nous avons assez parlé dans la Logique.

Le Lieu est defini ordinairement, le terme, la borne, ou la superficie, qui environne un corps, *Locus est terminus corporis ambientis*, ou, *est terminus continens rem locatam.* Cette definition travaille bien les interpretes d'Aristote; parce que l'air estant le corps qui environne une tour, il semble par là qu'elle change de lieu quand il est agité; & qu'au contraire un vaisseau qui couleroit également avec l'eau d'un fleuve, ne changeroit point de lieu. L'on a eu recours, pour sauver cet inconvenient, à un point immobile & imaginaire du Ciel, qui regle ce lieu; mais cela satisfait peu; & en tout cas il vaut mieux definir le lieu, l'espace où un corps naturel est contenu. Il n'y a que six especes ou differences de lieu, le haut, le bas; le droit, le gauche; le devant, & le derriere. Elles se reduisent à ces trois mesures ou dimensions, la longueur, la largeur, & la profondeur. C'est ici qu'on traitte du

Vuide, si fort abhorré par la Nature, que l'opinion qui nie qu'il y en ait semble la plus seure, les experiences qu'on apporte au contraire pouvant estre trompeuses. VII.

Le Temps est une chose si peu connuë, que les Stoïciens comparoient l'intelligence que nous taschons d'en prendre, à l'empoignement de l'eau, qui s'écoule, se glisse, & se perd d'autant plus viste, qu'on s'efforce de la serrer& de l'estraindre. C'est selon ce sentiment que S. Augustin prononça depuis qu'il pensoit sçavoir ce que c'estoit que le temps, lorsqu'il n'en parloit point; mais que quand on l'obligeoit à s'en expliquer, il estoit contraint de reconnoistre son ignorance: *Si nemo ex me quærat, scio: si quærenti velim explicare, nescio.* Tant y a que les Philosophes en ont diversement parlé. Pythagore le nommoit l'ame de l'Univers, à ce que nous apprenons de Plutarque, qui l'appelle ailleurs le vase des generations & des corruptions. Platon ne le consideroit que comme la conversion ou le tour circulaire des Cieux. Et le Peripatetisme n'en dit autre chose sinon qu'il est la mesure du mouvement, qui distingue le passé du futur, les choses prieures des posterieures; ou, le nombre & la regle du mouvement des choses qui succedent les unes aux autres. En reglant le mouvement il est aussi la mesure du repos, qui ne peut estre que dans quelque espace de temps. Les parties du temps, qui sont le passé & le futur, sont

L. 11. Confess. c. 14.

Qu. Plat & de voce ii.

conjointes par le present, qui n'est qu'un instant ou moment; comme le point, qui est insectile, assemble les parties de la ligne, composée du flux des points, de mesme que le Temps du flux & de l'écoulement des momens. Le passé, le present, & le futur, ont leur rapport aux trois Parques des Anciens. Il n'y a que l'Eternité qui nous puisse servir à mesurer la nature divine. L'Ame immortelle & les Anges qui ont eu un commencement sans devoir finir, se mesurent par la demie Eternité que les Latins nomment *Ævum*. Et le Temps dont nous parlons est la mesure de tout ce qui est sujet à generation & corruption. Surquoi l'on peut remarquer, qu'encore que ces deux choses soient produites par le temps, si est ce que selon Aristote ce mesme temps est plus la cause de la corruption, que de la generation, qui ne dépend de lui que par accident. Et toutefois un mesme temps meurit un fruit, & en pourrit un autre. La mesme heure qui plaist & paroist fort courte à celui qui triomphe, est tres-longue & afflige celui qu'on traisne pour servir d'ornement à la pompe & au triomphe. Mais pour nous divertir un peu des considerations physiques, qui demandent beaucoup d'abstraction, faisons une petite excursion dans la Morale. Elle estime le Temps de telle façon, qu'elle n'a point de precepte plus exprés que de s'accommoder à lui & de le bien ménager, sous ces termes Latins, *tempori parce*. En effet

L.4. Phys. c. 19.

L. 1. de offic.

toutes choses ont leur temps selon le mot ordinaire, & cette εὐκαιρία des Grecs, que Ciceron traduit l'occasion, est si importante dans tout le cours de la vie, qu'au dire de Chilon celui qui la sçait prendre, ne manque jamais d'y trouver toute sorte d'avantage, *Tempori cuncta insunt bona.* Une autre sentence Grecque porte que le temps est le meilleur de tous les conseillers. Et Seneque ne se lasse point de déplorer la miserable condition de ceux qui perdent le temps mal à propos, la chose du monde la plus precieuse, & où l'on peut estre honnestement avare. Ce qui les trompe, dit-il, c'est que le temps n'aiant rien qui tombe sous les sens, ils n'en reconnoissent pas l'importance, *fallit illos quia res incorporalis est, quia sub oculos non venit.* VII. *Diog. Laer. in Thal.* *De brev. vitæ.*

Le mouvement ne se faisant que d'un lieu à l'autre, & dans quelque espace de temps, il est peut-estre mieux consideré ici, que s'il avoit precedé selon le rang qu'on lui attribuë souvent. La definition que donne Aristote du mouvement en ces termes, *Motus est actus Entis in potentia, quatenus in potentia,* demande, avec les questions qui se forment dessus, des oreilles accoustumées à un semblable jargon. Et possible que jamais ce Philosophe cathedrant n'a moins contenté son auditoire, que sur cette matiere. Il sera plus intelligible de dire que le mouvement est l'action d'une chose mobile, cõsiderée dans son progrés ou passage d'un terme à un autre Quoi

qu'il en soit, c'est par le mouvement que Platon & Aristote sont arrivez à la connoissance du Souverain Estre, qui est Dieu, remontant des choses mobiles à un premier moteur immobile, par cette regle fondamentale de toute la Physique, que tout ce qui est meû naturellement reçoit cette motion de quelque autre, *quidquid movetur ab alio movetur*; ce qui ne peut pas aller à l'infini que leur Philosophie n'admettoit point, & que l'esprit humain abhorre sur tout chose. Ainsi le plus parfait de tous les Estres est venu à la connoissance de l'esprit humain, par le moien d'un Estre imparfait & seulemeut commencé, puisque le mouvement est quelque chose de moien entre le veritable Estre, & ce qui ne l'est pas, c'est à dire le Neant. Il y a eu mesme des Philosophes comme Melisse & Zenon, qui ont nié qu'il y eust aucun mouvement dans la Nature, aux argumens de qui Diogene dit fort bien qu'il ne faloit répondre qu'en se promenant. Et certes si leur sentiment avoit quelque realité, l'on auroit tres-mal prononcé que la Nature est le principe tant du mouvement, que du repos; & qu'ignorer le mouvement c'est ignorer cette mesme Nature.

Arist. 5. Phys. c. 1. L'on distingue deux mouvemens, l'un naturel, & l'autre violent; l'un qui part d'un principe interne, & l'autre d'un principe externe. Où il faut observer que celui des choses pesantes & legeres qui est naturel, est plus prompt dans sa fin, que

dans son commencement ; au contraire du violent, comme de ce qui est jetté avec force, dont la plus grande impetuosité est au commencement. Le mouvement des animaux est consideré comme moien entre les deux precedens, & comme estant plus actif dans son milieu, qu'à la fin, ou au commencement. Mais parce que nous avons presupposé qu'il ne peut y avoir de mouvement, qu'il ne se fasse dans quelque longueur de temps, il est encore necessaire de sçavoir, que l'acte de toute generation qui se passe en un instant, & celui de l'illumination ou de l'épanchement de la lumiere qui est semblable, ne sont pas tenus pour de veritables mouvemens, mais seulement pour des mutations, comme ils parlent, momentanées. Un petit mot de Morale peut encore estre adjoûté ici, puisque Aristote rapporte un proverbe Grec qui rend le changement agreable en toutes choses ; & qu'ailleurs il cite deux vers d'Homere pour prouver que nostre esprit est dans un perpetuel mouvement, à cause que Jupiter se plaist à changer tous les jours nostre temperament. La Sceptique peut opposer à ce sentiment la comparaison que fait Salomon d'un homme sage, au Soleil qui ne change point, & d'un mal-avisé à la Lune qu'on ne voit jamais avec le mesme visage : *Homo sensatus in sapientia manet sicut Sol, nam stultus sicut Luna mutatur.* Il diversifie cette mesme pensée ailleurs, égalant le raisonnement

VII.

1. Rhet c. 11. & 3. de anim. c. 3.

Eccles. c. 27. & 33.

d'un Fou à l'agitation d'une rouë de chariot qui tourne sans cesse, & qu'on voit dans un perpetuel mouvement, *Præcordia fatui quasi rota carri, & quasi axis versatilis cogitatus illius*.

Aprés avoir traitté generalement des principes universels, la Physique contemple les effets qui en dépendent, & pour cela examine le Monde en toutes ses parties.

CHAPITRE IX.

Du Monde en general.

LE Monde a receu son nom, qui marque sa beauté & sa perfection, de Pythagore, si nous en croions Photius dans l'extrait de sa vie. Quoiqu'il en soit, les premiers Philosophes, & mesme S. Augustin, l'ont presque tous consideré comme un animal, avec un esprit diffus par tous ses membres; soustenant que le tout ne devoit pas estre de pire condition que ses parties; & que puisque le Monde en avoit d'animées, il n'y avoit point d'apparence de le croire autre qu'animé. Democrite maintenoit qu'il y en avoit une infinité d'autres semblables à celui-ci, ne le pouvant concevoir unique dans la vaste estenduë de l'Univers, non plus qu'un épi de bled seul dans une grande campagne, selon le mot de Metrodore. Et le disciple du premier, Epicure, en faisoit naistre & perir tous les jours de nouveaux. Mais pres-

1. Retract. c. 11.

que tous l'ont creu eternel; & Alexandre VII.
Aphrodisée dit que c'est l'article de toute la Philosophie d'Aristote qui lui plaisoit le plus, parce qu'il ne s'en estoit jamais départi, en faisant comme le fondement de toute sa doctrine. Si est-ce que Platon qui avoit esté son maistre admettoit une certaine creation du Monde, mais de toute eternité, & faite par le seul motif de la bonté de Dieu, de sorte que l'un n'estant pas moins ancien que l'autre, l'on ne pouvoit pas argumenter de la nouveauté de l'effet quelque nouveauté dans la cause, qui eust esté un outrage à la Divinité; ni dire non plus que de rien il se fust fait quelque chose, puisque cette espece de creation ou formation du Monde s'estoit faite d'une matiere coéternelle à Dieu, & aussi ancienne que son Createur.

Or parce que c'est un axiome dont toutes les Sectes sont demeurées d'accord, que ce qui n'avoit point eu de commencement n'estoit point sujet à finir, & ne pouvoit estre attaqué d'aucune caducité, qui n'est inévitable qu'aux choses que le temps a veu naistre, *omnia orta occidunt*: Le Peripatetisme enseignoit nettement que le Monde ne finiroit jamais, eu égard à son tout, quoique ses parties receussent de notables changemens. En effet, Censorin veut qu'Aristote ait reconnu une grande année formée par diverses revolutions des Cieux, dans laquelle le Monde éprouvoit un *cataclysme* ou inondation, qui *De die nat. c. 8.*

estoit son hiver ; & une *ecpyrose* ou embrasement, qui faisoit son esté ; *cùm Mundus exaquescebat, vel exignescebat*, ce sont ses propres mots. Mais Macrobe soustient que jamais l'une ou l'autre de ces deux choses n'alteroit toute la terre, ni n'incommodoit tout le genre humain, *nunquam sive eluvio, sive exustio, omnes terras, atque omne humanum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit*. Les Stoïciens admettoient un changement plus general dans toute la Nature,
Ep. 72. dont Seneque s'est expliqué en plusieurs endroits. *Quid enim*, dit-il dans une de ses Epistres, *mutationis periculo exceptum, non terra, non cœlum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agente ducatur: Non semper tenebit hunc ordinem, sed illum ex hoc*
Cap. 14. *cursu aliquis dies dejiciet*. Le texte d'Aristote du premier livre de ses Meteores ne presuppose ce changement des parties du Monde, que comme une chose imperceptible, qui n'arrive que peu à peu dans une longue suite d'années. C'est pourquoi, dit-il, nous ne la concevons pas, dautant que nous ne regardons pour le plus qu'à ce qui se passe pendant mille ou deux mille ans, ce qui n'est presque rien dans l'Eternité. Mais l'on doit tenir pour indubitable, si nous l'en croions, qu'où la Mer est aujourd'hui c'estoit autrefois une terre découverte & labourable, comme nos plus belles campagnes & les plus mediterranés seront un jour submergées par l'Ocean. Cette doctrine

me fait eſtonner qu'il ait ſi mal traitté Democrite dans le meſme ouvrage, ſur ce qu'il avoit écrit que la Mer diminuoit, & enfin tariroit un jour, ce qui ſe peut expliquer de certains lieux. Cela euſt eſté mieux prononcé, dit Ariſtote, par Eſope en colere contre quelque matelot qu'il euſt voulu intimider, que par un Philoſophe qui fait profeſſion de rechercher la verité. On reproche ce defaut au Prince du Lycée, d'avoir toûjours mal pris, & malignement interpreté les paroles des autres Philoſophes. Cependant Horace adjouſte au ſentiment d'Ariſtote, que la Terre ſouffre la meſme alteration du centre à la circonference, & de celle-ci au premier ; VII. 2. Meteo. c. 3.

Quicquid ſub terra eſt in apricum proferet ætas,
Defodiet condétque nitentia.

Et l'on peut voir encore dans la ſeconde Muſe d'Herodote, que les Egyptiens ſe vantoient qu'en dix mille ans ils avoient obſervé un changement tel au cours du Soleil, que deux fois il s'eſtoit levé au meſme poinct où il ſe couchoit, & deux fois couché au lieu qu'on marquoit alors pour ſon Orient. Je ſçai bien qu'on taſche d'interpreter cela du déreglement des années, qui n'eſtant que de trois cens ſoixante jours ſans intercalation, faiſoient qu'aprés un long-temps, les mois de l'Eſté ſe trouvoient eſtre ceux de l'Hiver, Mais c'eſt rejetter plûtoſt qu'interpreter Voſsius de Theol. Gent. l. 1. c. 28.

le texte d'Herodote, D'ailleurs Empedocle qui donnoit un commencement au Monde, aſſuroit qu'à la premiere ſortie des hommes du ſein de la terre qui les avoit engendrez, le Soleil eſtoit ſi lent à faire ſon tour, qu'une journée de ce temps-là duroit autant que dix de nos mois. A la verité, cette penſée paroiſt fort extravagante pour eſtre d'un ſi grand perſonnage, & pour avoir eſté rapportée par Plutarque. Quoiqu'il en ſoit, je veux conjoindre le raiſonnement d'Occellus Lucanus Pythagoricien, qui croioit l'éternité du Monde, à celui d'Ariſtote touchant les changemens periodiques dont nous parlons. Car il aſſure que comme la Grece avoit eſté déja pluſieurs fois tres-barbare, ſon commencement ſous Inachus regardant plus l'Hiſtoire que la Phyſique, elle retourneroit encore dans la meſme barbarie, par la revolution neceſſaire de toutes choſes ; ce qui peut paſſer pour une prophetie de cet ancien Auteur, eu égard à l'eſtat déplorable où cette belle Province eſt à preſent réduite ſous la domination détruiſante & par trop *deſpotique* des Turcs.

l. c. de plac. Phil. c. 1.

Toutes ces opinions ſont ou condamnées, ou reglées par la Philoſophie Chreſtienne, la Foi nous obligeant à croire la creation du Monde telle que Moyſe la décrit dans la Geneſe. Il fait que Dieu employe ſix jours à ce grand ouvrage, au bout deſquels il ſe repoſe le ſeptiéme : ce qu'on a voulu interpreter de ce qu'il avoit enſui-

re laiſſé aller la Nature, & agir les cauſes VII.
ſecondes, ſelon le branle qu'il leur avoit donné. Mais cela n'empeſche pas qu'il n'en ſoit le maiſtre, & que ſouvent ſa main n'opere quand il lui plaiſt contre les loix de cette meſme Nature, qui fait gloire, comme nous l'avons dit, de ſe ſoûmettre à toutes les volontez de ſon Createur.

L'on traitte mille queſtions dont je croirois faire ici inutilement la propoſition; comme, ſi Dieu pouvoit former le Monde plus accompli qu'il n'eſt: S'il en pouvoit produire pluſieurs autres ſemblables: Et en quelle ſaiſon il le crea; le Printemps qui repreſente la jeuneſſe de l'année aiant ſes ſectateurs, & l'Automne les ſiens à cauſe des fruits qu'il pouvoit fournir à la nourriture de tant d'animaux nouvellement creés. Ce ſont toutes demandes aſſez vaines, & qui, la Toute-puiſſance de Dieu préſuppoſée, attirent des réponſes ſemblables à celle que fit un Gymnoſophiſte au grand Alexandre. Ce Prince lui avoit demandé qui eſtoit le plus ancien du Jour ou de la Nuit. Il lui repartit qu'à ſon avis la Nuit eſtoit la plus ancienne d'un jour. Un Juif peut-eſtre lui euſt fait une autre réponſe. Car encore à preſent ceux qui ſe diſent Hebreux, commencent au ſoir la journée de vingt-quatre heures, fondez avec ſuperſtition ſur ce paſſage de la Geneſe: *factum eſt veſperè & manè dies unus*, où le commencement de la Nuit eſt nommé devant le Poinct du Jour.

ſeparément, aprés l'avoir enviſagé tout entier, & ſans faire diſtinction de ce qui le compoſe.

CHAPITRE X.

Du Ciel.

L'On ne ſuit pas la doctrine d'Empedocle qui mettoit les Elemens devant le Ciel, parce qu'il le croioit compoſé de ces meſmes Elemens. Ariſtote & ſes diſciples prennent une autre voie, le conſiderant comme une *quinte-eſſence*, exempte de toutes les contradictions que ſouffrent les choſes élementaires, & par là corruptibles. Car ne pouvant pas douter que les Cieux n'euſſent de la matiere, puiſqu'ils tomboient ſous nos ſens qui remarquent leur mouvement, & reſſentent leurs qualitez; & conſiderant d'autre part leur invariabilité, & leur incorruptibilité, entierement oppoſées à la matiere élementaire qui eſt le principe de toute corruption, & de tout changement; Ariſtote les a le premier compoſez d'une nature differente de celle des Elemens, appellée par lui cinquiéme ſubſtance, & privilegiée, comme nous venons de le dire. Il les pouvoit aiſément juger invariables & incorruptibles, puiſque de ſon temps les Chaldeens, ſelon Diodore Sicilien, ou comme les nomme Ciceron les Babyloniens, & les habitans du Caucaſe, ſe vantoient d'avoir

2. de gene. c. 6.

1. de Cælo c. 9.

l. 2. Bibl.

l. 1. & 2.

d'avoir curieusement observé tout ce qui s'estoit passé dans les Cieux, sans y remarquer aucune irregularité, pendant les quatre cent & soixante dix mille ans qui avoient precedé l'expedition d'Alexandre le Grand. C'est sur un semblable raisonnement qu'un des Incas ou Empereurs du Perou argumente dans Garcilasso de la Vega leur allié, que le Soleil ne pouvoit pas estre un animal tel que quelques-uns le disoient, (Origene l'a mesme tenu, avec les autres Estoiles, capable de vice & de vertu) parce que s'il eust eu vie, il se fust sans doute lassé dans sa course, & s'il eust eu quelque liberté comme en ont les animaux, il eust parfois visité de certaines parties du Ciel où il ne va jamais. Aristote en avoit dit presque autant au premier Chapitre du second livre du Ciel.

VII. de Divin.

l. 9. c. 10.

Mais l'esprit humain ne s'est pas contenté de ce que les sens lui ont pû enseigner là dessus, il a porté son raisonnement à déterminer toute l'Oeconomie des Cieux, & tout ce qu'il semble que Dieu avoit voulu soustraire à nostre connoissance, l'éloignant de nous, & se le reservant. Car c'est de cette science celeste qu'il seroit sans doute jaloux & envieux, si selon la pensée qu'au sujet de la Metaphysique Aristote a nommée Poëtique, les Dieux estoient susceptibles d'envie & de jalousie. Certes Pline a eu grand sujet d'admirer là dessus l'entreprise temeraire des

1. Metaph. c. 2.

l. 2 c. 23. hommes, *mirum quò procedat improbitas cordis humani*, à mesurer les distances qui peuvent estre non seulement entre le Ciel & la terre, mais d'un ciel à l'autre, avec une exactitude qu'on diroit ne pouvoir recevoir de mécompte, *ut protinùs mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos*. Iesus Syrach avoit prononcé dans son Ecclesiastique, que la hauteur du Ciel, la largeur de la Terre, & la profondeur de l'abysme ou de la Mer, ne pouvoient estre reglées par personne; mais cela n'a pas arresté le calcul des Astronomes, qui ont dressé leurs comptes sur toutes ces choses, sans s'accorder neantmoins entr'eux, ni mesme de quelque systeme, chacun aiant dressé le sien à sa fantaisie. Tant y a que la plus commune opinion rend le Soleil plus grand que la Terre, cent soixante-six fois; une estoile de la premiere grandeur, cent sept fois; & celle de la sixiéme, dix-huit; pour ne rien dire des autres qui vont à proportion. Quant à la Lune, ils la font moindre que le globe terrestre trente-neuf fois; & quelques-uns qui la croient habitée, comme les Pythagoriciens, ont arresté de combien ses habitans passent en hauteur ceux de la terre, les faisant plus beaux, & quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. La supputation des distances seroit trop longue à faire, & puis ils assurent que le Soleil s'est approché de la Terre depuis le temps de Ptolomée; outre qu'il en est plus voisin

Plutar. de plac. Phil.

en hiver, logé au Capricorne, se trouvant alors dans son *perigée*, qu'en esté où est son élevation, de quatre-vingts diamettres terrestres, d'autres disent de tout l'Eccentrique de son cercle, qui est de plus de quatre cens mille lieuës. Il n'y a point en tout cela de telle distance, ni de si grande disproportion, qu'il s'en trouve entre les opinions rapportées & celle que maintenoit Epicure, que tous les Astres, & particulierement le Soleil, n'estoient point en effect plus grands ni plus estendus qu'ils paroissent à nos yeux, c'est à dire à l'égard de celuy-ci qui est le principal, qu'un bouclier Grec, ou que la gueule d'un Four. VII.

Le nombre des Cieux n'est pas plus reglé, ni assuré que le reste, ceux qui en donnent un à chaque Planete, estant contredits par d'autres ; qui les font cheminer dans leur region comme les poissons dans l'élement de l'Eau. Cela ne peut pas estre pensé du Firmament où sont les estoiles fixes, parce qu'elles gardent toûjours une mesme situation, & une égale distance entre elles. Si vous mettez au dessus de ce Firmament un Ciel crystalin, & par delà un Empyrée pour la demeure des Bien-heureux, vous aurez avec les sept inferieurs des Planetes, le nombre de dix Cieux. Mais quelle apparence y a-t-il d'arrester le nombre des Estoiles à mille vingt-deux, comme l'on fait ordinairement, veu la quantité de celles qu'on

appelle nebuleuſes, de celles que nos ſupputateurs n'ont jamais veuës vers le Pole Antarctique, & de celles qui compoſent cette Galaxie, ou voie lactée, que la ſimplicité de nos Pelerins a fait nommer le chemin de S. Jacques. Il vaut bien mieux en croire le texte ſacré qui les dit innombrables, & tenir pour ſuſpect tout ce qu'il ne nous a pas revelé des choſes d'en haut, aiant mieux aimé nous apprendre comme l'on va au Ciel, que comme le Ciel va, ou chemine. Je ſçai bien que les Puiſſances de la Terre donnent de grands accez auprés d'elles aux perſonnes qui les entretiennent là-deſſus; & j'ai meſme leû depuis peu dans une Relation, que la charge de Minatzim, ou d'Aſtrologue, eſt une des plus importantes de la Cour de Perſe, où le Roi n'entreprend rien ſans avoir conſulté celui qui la poſſede. Mais je ſuis ſeur auſſi qu'on y eſt ſouvent trompé; que Dieu deffend cette curioſité, *A ſignis cæli nolite metuere, quæ timent gentes, quoniam leges eorum vanæ ſunt;* & que hors ce que le hazard peut faire reüſſir, il n'y a que de la vanité en la pluſpart des choſes que la Judiciaire ſe vante de pouvoir predire; non plus qu'en ce qu'ont dit beaucoup de Philoſophes ſur cette matiere.

Les Stoïciens vouloient que le Soleil ſe nourriſt des vapeurs de la Mer, la Lune de celles des eaux douces, & les autres aſtres des exhalaiſons de la Terre. C'eſt pourquoi ſuivant la maxime qui fait que

chaque chose prend ses alimens de ce qui a servi à sa production ; *iisdem nutrimur quibus constamus* ; ils ne consideroient le Soleil & la Lune que comme des amas & reünions de vapeurs d'eaux douces ou salées ; non plus que les autres estoiles que comme des corps composez de ce que la Terre poussoit d'exhalaisons en haut. Tant y a que suivant cette doctrine, Cleanthes asseuroit que le Soleil ne se tenoit entre les deux Tropiques sans s'écarter davantage, que de crainte de s'éloigner trop de sa pasture ordinaire, & necessaire à sa subsistance, *ne longiùs discederet à cibo*, comme en parle Ciceron au troisiéme livre de la Nature des Dieux. D'autres ont tenu que ce grand Astre, pris par quelques-uns pour le Dieu visible de la Nature, n'avoit de lumiere que par la communication du Ciel Empyrée, n'estant qu'un trou par lequel elle paroissoit. Vous voiez le peu d'apparence qu'ont de telles opinions. Et puisque la Sainte Escriture mesme ne nous enseigne rien de ces choses non necessaires à salut, qui ne soit sujet à diverses interpretations, quand elle fait les Cieux de cuivre ou d'airain, & qu'elle parle souvent d'eux, & particulierement du Soleil, comme d'Estres qui doivent enfin perir, ce qu'on explique ordinairement de leurs qualitez plûtost que de leur substance : n'est-il pas à propos que l'homme reconnoisse là-dessus sa foiblesse, & que la pieté nous fasse dire, que Dieu a vou-

VII.

lu que nous admirassions les merveilles du Ciel, mais non pas que nous les penetrassions pour en establir une science, *hæc nos Deus mirari voluit, scire noluit*? C'est donc assez parlé d'eux, passons aux Elemens qui leur sont inferieurs.

CHAPITRE .XI.

Des Elemens en general.

NOus avons déja remarqué en parlant des principes de la Physique, qu'ils se confondoient parfois avec les Elemens, bien que ceux-ci ne soient pas absolument de premiers principes, puisqu'ils sont composez de Forme & de Matiere. Mais le nom de Cause appartient à tous les deux, encore que ce ne soit pas toûjours, la Privation, qui est un principe, n'estant pas tenuë pour une veritable cause. L'Element aussi, qui comme coprs simple, nonobstant sa composition de forme & de matiere est un Estre accompli, differe en cela du Principe qui n'est qu'une substance imparfaite. D'ailleurs le mot d'Element se prend parfois spirituellement pour le commencement des Arts & des Sciences; les Elemens de Geometrie, les Elemens de Grammaire.

Ceux dont nous parlons se définissent, des corps simples, dont tous les autres corps qui tombent sous nos sens sont com-

posez, & où ils retournent tous lors de leur corruption ou resolution ; aussi sont-ils nommez dans l'Eschole *prima sensibilia*. VII.

Quant à leur nombre, c'est une chose merveilleuse qu'il y ait si peu d'accord entre ceux qui les ont voulu déterminer. Quelques-uns n'en ont mis qu'un, & si vous exceptez la Terre qu'Hesiode seul a choisie, les trois autres Elemens communs ont esté pris chacun séparément par quelques Philosophes pour le seul Principe de toute la Nature. Anaxagore establissoit en leur place son *homoiomerie* : Democrite & Leucippe leur *Panspermie* : Epicure ses Atomes, & les Pythagoriciens leurs nombres dont Aristote s'est tant moqué, opinions qui rendoient le nombre des Elemens infini. Les Chymistes en ont trois, le Sel, le Soulfre, & le Mercure, qu'ils croient d'autant plus recevables, qu'il n'y a aucun des quatre communément receus, qu'ils ne se vantent de réduire aux leurs. Or Empedocle est tenu pour le premier Auteur de ces quatre Elemens materiels, qu'il nommoit Dieux, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre : bien que Clement Alexandrin assure qu'il les avoit pris d'un Athamas Pythagoricien. Ils ont leur rapport aux quatre premieres qualitez, le chaud, le froid, le sec, & l'humide : & mesme aux quatre humeurs, le sang, la bile, la mélancholie, & la pituite, qui font les divers temperamens de nos corps. Gaspar Balby remarque dans son *l. 6. strō.*

Ind. Orient. par. 7. c. 11. p. 61. & 77. Itineraire, que les peuples de Basora voisins du Golphe Persique aprés avoir brûlé les morts selon l'usage du païs, & recueilli leurs cendres, en jettent une partie dans le feu, une autre aux vents pour le partage de l'air, la troisiéme portion dans le Tigris qui passe par leur ville, & qu'ils enterrent la derniere, afin de restituer à chaque Element ce qui vient de lui selon leur façon de philosopher. Le chapitre dix-neufviéme qui suit, porte que la mesme chose se pratique par les habitans de Diu à l'entrée de l'Inde Orientale. Mais *l. 3. qu. nat. c. 14.* Seneque dit que les Egyptiens rendoient chacun des quatre masle & femelle, voulant que l'Air entant que Vent fust masle, & comme nebuleux femelle; la Mer leur estoit le masle de l'Eau, & toute l'autre qui est douce la femelle; le Feu brûlant faisoit le masle, la flamme qui éclaire sans brûler, la femelle; & les pierres ou rochers representoient la Terre masle, comme celle qui est facile à cultiver leur paroissoit estre la femelle. Considerons ces quatres Elemens séparément.

CHAPITRE XII.

Du Feu.

LE Feu estant avantagé d'une position superieure, merite comme tenant le haut

haut bout d'eſtre conſideré & ſervi le premier. Il s'eſt pourtant trouvé des perſonnes qui l'ont voulu dégrader, lui diſputant une place ſi honorable, en ſouſtenant qu'il ne pouvoit y avoir d'Element du Feu au deſſus de l'Air, où il ne trouveroit point de nourriture. Il eſt vrai que celui d'ici bas en a beſoin pour ſa conſervation; & c'eſt pourquoi le Vulcain des anciens eſtoit toûjours repreſenté boiteux, comme celui qui ſans aide & ſans baſton demeure court & s'eſteint. Mais il n'en eſt pas de meſme du Feu élementaire, qui dans ſa region où il ne trouve rien d'ennemi, n'eſt pas réduit pour ſubſiſter à chercher du ſupport au dehors, ni à s'entretenir d'un aliment eſtranger, trouvant chez lui, auſſi-bien que les autres Elemens dans leur contrée ou patrie, tout ce qui eſt neceſſaire à ſon Eſtre. VII.

L'on a auſſi voulu reprocher au Feu, qu'il ne donne ni conſerve la vie à aucun animal, ce qui le rend beaucoup moins eſtimable que les autres Elemens; quelque choſe qu'on ait voulu dire des Pyrauſtes, & des Salemandres. En effet toute generation demande un certain accord des quatre premieres qualitez, neceſſaires à la vie, & qui ne peut eſtre dans le Feu. C'eſt pour cela que la Deeſſe Veſta qui gardoit celui des Romains dans leurs Veſtibules, eſtoit reputée vierge & ennemie de la generation. Mais il eſt ai-

ſé de répondre qu'il ne ſe fait aucune production dans tout le Monde ſans ſon aide, & où la chaleur qu'il y contribuë ne faſſe le principal effet. Outre qu'on peut
l. 2. c. 107. dire aprés Pline, que c'eſt un grand témoignage de ſa fécondité, de s'engendrer ſoi-meſme comme il fait. Sur cette conſideration Heraclite ſouſtenoit que le Feu ſeroit un jour en poſſeſſion de toutes choſes: & Zenon, que la Nature entiere n'eſtoit rien qu'un feu agiſſant, & qu'il en eſtoit le ſuperieur de meſme que de tous les Arts dont il eſt nommé le Maiſtre. Peut-eſtre que dans cette penſée, portée encore plus loin, Saint Paul a parlé du Createur comme ces Philoſophes de la creature, quand il a dit que Dieu
ad Hebr. c. 12. eſtoit un feu d'embraſement: *Deus noſter ignis conſumens eſt.* Auſſi voions-nous qu'on le fait porter devant les plus ſacrez myſteres de noſtre Religion. Enfin tant de peuples l'ont adoré, & l'adorent encore avec les Perſes: Et il eſt en veneration à tant de Rois qui le font cheminer devant eux, & qui le diſtribuent tous les ans à leurs ſujets pour marque de domination, (à quoi le droict de Foüage que voulurent établir en France les Anglois, euſt eu quelque rapport) qu'on ne ſçauroit douter de ſon excellence. Cela me fait ſouvenir de ce qu'a obſervé Ramuſio, qu'en l'audience qu'eut Pierre Alvarez du Roy de Calicut, il y avoit une grande quantité de gros cierges allumez, quoi-

qu'elle se donnast en plein midi : Et de ce qui se void dans l'histoire de la visite dont l'Empereur Sigismond voulut honorer le Duc de Bourgogne, où l'on portoit deux flambeaux devant cet Empereur durant qu'il dansoit ; ce qui a donné lieu au bransle de la torche, autrefois si commun parmi nous. Aristote a écrit dans son livre de la respiration, que les animaux qui avoient le plus de feu & de chaleur meritoient qu'on les estimast davantage, d'où vient le mépris qu'on fait de ceux qui sont sans poulmon. Pour marque des hommes fort spirituels, nous disons qu'ils ont beaucoup de feu, & nous en nommons d'autres folets, du mesme mot qu'on appelle de certains feux patibulaires, & de cimetieres. S'il s'est trouvé des peuples aux Philippines, & aux Canaries, qui n'avoient pas l'usage du Feu, aussi estoient-ils barbares jusques à manger leurs viandes toutes cruës. Nos proverbes font passer le Feu pour une demie compagnie. Sa force est telle, que l'eau mesme sa mortelle ennemie, ne sçauroit l'empescher de brûler dans ses abysmes, depuis l'invention de ce Grec Callinicus, qui l'a fait nommer Feu Grec il y a prés de mille ans, sous l'Empereur Constantin Pogonat. Que Promethée donc en soit l'inventeur par le moien du fusil, d'où vint la fable de son larcin selon Diodore, ou que le genre humain doive ce present au Roy Phoronée,

comme le veut Pausanias ; ils ont certes beaucoup merité de leur posterité de lui avoir communiqué l'usage d'une chose si precieuse.

CHAPITRE XIII.

De l'Air.

SI l'on doit juger de l'excellence d'une region par le merite de ses habitans, celle du Feu n'en aiant point, & les hostes de l'Air se pouvans vanter d'estre les plus voisins du Ciel de tous les animaux, & de posseder de merveilleux avantages sur les Aquatiques, & sur les Terrestres ; ce second Element aura droit de contester aux autres le poinct d'honneur & d'estime. Ses deux qualitez, la chaleur & l'humidité ont tant de rapport à ce qui entretient nostre vie, qu'elle ne consiste qu'en elles au rapport d'Aristote & de tous les Medecins. L'un d'eux appellé Sanctorius a fait un livret *de Medicina Statica*, où il pretend avoir monstré que l'air est plus alimenteux de lui-mesme par la respiration que nous en faisons, que tout ce que la Terre & les Eaux nous fournissent aux repas pour cela. Enfin l'on peut estre des journées entieres sans sentir le feu, mesme en hiver, aussi bien que sans boire, & sans manger ; là où à peine pouvons-nous subsister quelques petits momens sans respirer l'Air, qu'aussi-tost nous n'expirions.

La diviſion ordinaire de cet Element eſt en trois regions, dont la plus baſſe s'eſtend depuis la ſurface de la Terre juſques au lieu où arrivent les rayons du Soleil que la Terre reflechit; la ſeconde qui s'appelle auſſi la moyenne, eſt celle où s'engendrent & ſe forment les pluies, les neiges, les greſles, & autres ſemblables meteores; & la troiſiéme ou plus haute ſuit & va juſques à la ſuperficie concave de la ſphere du Feu. Cette diviſion qui fit conſacrer le temple de l'Air à trois differentes divinitez, n'empeſche pas qu'il n'y ait des montagnes qui s'eſlevent par de là cette ſeconde region des Meteores. On l'a dit de pluſieurs, & entre autres d'une du Peloponeſe qui s'appelle Cylene, & qui n'eſt pas des plus hautes de la Terre. La preuve de leur exaltation ſe prend de ce que ceux qui ſacrifioient deſſus, retrouvoient au bout d'un an les cendres ſur l'autel au meſme eſtat qu'ils les avoient laiſſées, les vents & les nuës qui les euſſent pû diſſiper eſtant au deſſous, & ne montant jamais ſi haut. Ceux qui en ont paſſé d'autres encore plus hautes, comme les Andes du Perou, écrivent auſſi que l'Air n'y eſt pas vital ni propre à reſpirer, ce qui oblige à ne s'y arreſter que le moins qu'on peut. VII.

Athen. l. 6. de l'Amour.

Geminus de app. cæl. c. 14.

Pour bien paranympher l'Air, il faudroit remarquer comme c'eſt lui qui nous communique la lumiere, & nous fait voir les couleurs. L'on pourroit auſſi s'eſtendre

ſur l'utilité des vents ſi neceſſaires au commerce, & qui ne ſont rien qu'un air agité & porté d'un lieu à l'autre, à quoi les vapeurs & les exhalaiſons contribuent beaucoup.

CHAPITRE XIV.

De l'Eau.

SI les ſentimens de Thales avoient eſté ſuivis, l'Eau ſeroit reconnuë pour le premier Principe de la Nature. Il ſe fondoit ſur ce que les ſemences de toutes choſes ſont toûjours accompagnées d'humidité. Et il adjoûtoit à cela une conſideration qui ne faiſoit pas ſeulement à ſon deſſein, mais qui donnoit encore quelque ſujet de reſpecter cet Element, puiſque le plus ancien & le plus ſaint de tous les ſermens, eſtoit celui que les Poëtes faiſoient faire aux Dieux par le Styx, nom parmi leurs fables dont ils honoroient le corps de toutes les Eaux. Auſſi voions-
a. hiſt. nous dans Agathias, que les Perſes adoroient l'Eau, comme nous avons dit qu'ils faiſoient le Feu. Et chacun ſçait le mot du Poëte Grec, que cette meſme Eau devoit eſtre tenuë pour la plus excellente
Pind. od. 1. & 3. choſe du monde, ἄριστον μὲν ὕδωρ, adjoûtant dans une autre Ode qu'elle eſt entre les élemens, ce qu'eſt l'or entre les metaux. Il eſt vrai que ceux de ſa Nation avoient un autre proverbe, qui portoit que de tous les

voisins l'Eau estoit le meilleur & le pire. VII.

Pline a des Chapitres exprés qui comprennent ce qu'il avoit connu de plus rare & de plus merveilleux dans les Eaux, pour ne pas emploier le mot de miracle dont il s'est servi. Il en rapporte des effets qui sont veritables, comme de petrifier, & d'agir par les qualitez que les metaux ou les mineraux leur impriment, ce qui les rend medicinales & tres-utiles au genre humain. Mais on doute fort de cette fontaine de Dodone, qui non contente d'esteindre les flambeaux allumez, allumoit ceux qui estoient esteints. Celle de Colophone qui faisoit prononcer des Oracles, n'est pas vrai-semblable. Et pour le passage des choses jettées dans le fleuve Alphée du Peloponese, qu'on reprenoit dans la fontaine Arethuse de Syracuse en Sicile, c'est une galanterie qui n'est pardonnable que dans la Poësie : Quoiqu'il me souvienne que Pausanias fasse passer la Mer de mesme au Meandre de Phrygie, pour devenir l'Asope du Peloponese, & au Nil, pour former l'Inope des Deliens; comme le mesme Nil, à ce qu'il rapporte, n'estoit que l'Euphrate qui s'estant perdu sous terre paroissoit de nouveau au dessus des Ethiopiens. La Religion Payenne a fait écrire avec une mesme vanité, que ceux qui estoient initiez (pour user du terme propre & consacré) aux mysteres des Cabires, ne faisoient jamais naufrage sur mer. Les Juifs n'ont-ils pas

l. 2. c. 03. & l. 31. à primo c. ad 6.

dit aussi, & Pline avec infinis Auteurs aprés eux, que la Judée avoit un fleuve nommé Sabbatique, parce que coulant six jours de la semaine, il tarissoit infailliblement le septiéme qui estoit le Samedi. Josephe veut que Titus en ait esté témoin oculaire, entre les villes d'Arque & de Rapha-
7 de bell. Iud. c. 24. née. Cependant Belon, entre autres, aprés s'en estre soigneusement informé sur les lieux, assure qu'il n'y a rien de plus faux que toute cette superstitieuse narration, semblable à celle dont parle en-
l. 31. c. 2. core Pline, d'une fontaine de Bacchus, qui tous les sept jours jettoit du vin. Qu'y a-t-il de plus creu, & de plus écrit que le flux de sept fois par jour attribué à l'Euripe de Chalcis entre l'Isle Eubée &
dec. 3. l. 8. le Peloponese. Tite-Live neantmoins en desabuse les Romains; Antigonus Carystius les Grecs; & Belon avec assez d'autres modernes ceux de nostre temps. Ce n'est pas pour nier absolument le mouvement periodique des eaux, qui se fait admirer en tant de façons outre le flux & reflux de la Mer: c'est seulement pour ne pas recevoir indifferemment avec trop de credulité toute sorte de relations, & sur tout celles dont l'on a reconnu la fausseté. Car il peut estre d'ailleurs que cet Element a dans le Monde quelque chose d'analogue & de répondant à la masse du sang contenuë dans les veines & dans les arteres des animaux, d'où vient qu'on parle des veines d'eau comme des nostres. Et possible

VII.

que ces intervales avancez ou retardez du cours des Eaux, sont tantost comme la systole & la diastole du cœur, tantost comme les fiévres tierces ou quartes, & parfois semblables aux purgations menstruales du sexe à qui elles sont naturelles. Je lisois il y a peu, qu'en l'Isle dite Mohelin, proche de la coste d'Afrique que bagne l'Ocean, il y a une riviere qui coule quinze jours durant vers l'Orient, & quinze autres consecutifs vers le Couchant. Une autre Relation moderne porte qu'il y a un puis à Schiras en Perse, où l'eau hausse peu à peu durant trente ans, & puis baisse estant arrivée à une certaine hauteur durant trente autres. Et l'on peut voir dans Herrera que la riviere de Carrion qui arrose la ville de Palencia en Espagne, arreste parfois son cours & se seche pendant quelques heures. Il y a des exemples sans nombre de pareils effets de la Nature dans le mouvement reglé ou extraordinaire des Eaux.

Ind. Or. parte 12. p. 150.

Voiage du Gou.

tom. 3. hist. l. 1 c. 25.

Remarquons seulement encore quelques particularitez assez considerables de cet Element. Dé-ja pour ce qui est de la Mer, elle n'est pas, non plus que la Terre, également fertile par tout. Oviedo a observé qu'elle est si sterile en quelques contrées, que les vaisseaux de long cours font parfois cent & deux cent lieuës sans appercevoir ni pouvoir prendre un seul poisson.

Somm. c. 84. & hist. 13. c. 10.

Elle est aussi plus propre à estre beuë en

des lieux qu'en d'autres. Il y a des peuples qui s'en desalterent n'aiant point d'autres eaux. Et sans parler de ce qu'on dit que celles de son fond ne sont pas si salées qu'au dessus, Arrien assure l'Empereur Hadrien que le Pont Euxin, ou Mer Majeure est la plus douce de toutes, le lui prouvant non seulement par le goust, mais encore parce que tous les peuples qui l'environnent y abbreuvent leurs troupeaux. Il est vraisemblable, que tant de grands fleuves qui s'y déchargent, tempe-rent son amertume devant qu'elle ait passé le détroit de Thrace. Neantmoins Hallius admira ceux de Groenland qui se trouvoient fort bien de boire l'eau de leur Mer, dont l'on ne peut pas dire la mesme chose. Cette Mer du Pont me fait souvenir de ce qu'en écrit Macrobe, que les choses pesantes y vont & coulent de la Méditerranée, & qu'au contraire les legeres sont portées du Pont dans la Mediterranée.

Ind. Or. part. 12. p. 2. c. 1.

7. Satur. c. 12.

La Mer a des Brises, des Mousons, & des Courantes, selon les Costes differentes. Les plus sensibles sont du Levant au Couchant, qui rendent aux Européens les voiages de l'Amerique bien plus courts à l'aller qu'au revenir. Le canal de Bahama est aujourd'hui le plus celebre pour cela. Et Solin a creu autrefois que le Serpent des Hesperides ne signifioit autre chose, que la rapidité des Courantes de cet Ocean où elles estoient situées. Seroit-

c. 24

il bien vrai que nul animal n'expiraſt qu'à VII.
ſon reflux, comme Pline le rapporte pour l. 2. c. 98.
avoir eſté creu par Ariſtote? Tant y a que
la violence de ſes Eaux a fait que les Poëtes
lui ont donné le ſurnom d'ébranleur de Macr. 1. Saturn.
la Terre, quoique parfois ils lui en don- c. 17.
nent un autre qui veut dire ſon affermiſſeur.

Mais je ne veux pas oublier que ceux qui la frequentent ſont fort diffamez du manquement de foi, & meſme d'humanité. Platon pour cela ne veut pas que ſa Republique ſoit maritime. Et Menandre tom. 1.
a prononcé qu'il valoit mieux mille fois p. 333.
vivre pauvre ſur la Terre, que riche ſur la Mer. Encore aujourd'hui les Naïres & les Bramins de l'Inde Orientale, ne s'embarquent jamais deſſus que par grande neceſſité, Ramuſio témoignant que la Religion qu'ils profeſſent leur deffend d'y manger. Et Marc Polo aſſure que le long de la Coſte des Malabares le témoignage d'un homme qui navige ſur la Mer n'eſt jamais receu, par cette raiſon, qu'un homme qui voiage ſur cet Element eſt un deſeſperé. Il eſt conſtant neantmoins qu'il ſe trouve des hommes de vertu par tout; que ſelon le mot de Themiſtocle l'empire de la Mer donne celui de la Terre; & que la Mer a fait des Heros auſſi bien que la Terre, principalement depuis peu qu'allant d'un bout du Monde à l'autre, ou plûtoſt en faiſant le tour, à quoi n'euſſent oſé penſer les Argonautes, ils ont conſacré avec

leur nom celui de leurs vaisseaux victorieux à l'Immortalité.

La profondeur de la Mer a trois opinions differentes. L'une fait sa plus grande profondeur égale à la hauteur des plus sourcilleuses montagnes, la meilleure partie des anciens Geometres aiant esté de ce sentiment, comme nous l'apprenons de Plutarque. Scaliger entre les modernes soustient contre Cardan que les montagnes sont sans comparaison plus élevées que la Mer n'est profonde; & Simler en parlant des Alpes se conforme à ce sentiment. Mais l'Auteur Anglois des recherches curieuses sur la diversité des Langues & des Religions, les contredit absolument, croiant la Mer beaucoup plus creuse que la plus haute montagne n'est exhaussée. Certes s'il est vrai que la Mer ait des endroits où l'on n'a jamais pû trouver le fond, comme Aristote l'a écrit de ce lieu du Pont appellé *Bathea Ponti*, & selon que beaucoup de Relations le portent, il semble qu'on doit suivre cette derniere opinion.

Vie de Paul Emy.

Les Lacs, les Rivieres, & les Fontaines ont aussi leurs raretez. Il se trouve des premiers dont le fond est impenetrable, aussi bien que des abysmes de la Mer de qui nous venons de parler. Neron en fit l'essai sur un de Grece nommé Alcyonius, si nous en croions Pausanias. L'Islande en a un, dans lequel une perche plantée devient fer par la partie qui entre

l. 2.

en terre, ce qui est dans l'Eau se petrifiant, sans que le reste qui demeure dehors change. Celui qui porte le nom de Pilate en Suisse, & quelques autres, sont de telle nature, que si l'on y jette quelque chose, cela excite la pluie & le tonnerre. Et un autre en Espagne qui est sur le mont Stella, quoi qu'éloigné de douze lieuës de la Mer, se ressent de ses tempestes, & l'on y trouve souvent des débris de navires. Diodore n'a pas ignoré que sur le Lac Asphaltite rien n'alloit à fond; & Josephe assure que Vespasien l'éprouva, aiant fait jetter des hommes dedans qui avoient les mains liées par derriere, & qui ne sçavoient nullement nager. VII.

L. 19. De bel. Iud. l. 5. c. 5.

Pour les Rivieres, leur plus grande recommandation est de rouler de l'or comme le Pactole de Lydie, surnommé pour cela *Chrysoroas*, Le Poëte Parmeno appelle le Nil dans Athenée le Jupiter de l'Egypte. Le cours oblique du Meandre a donné son nom à toute sorte de sinuositez. Il y a des fleuves sous terre que le Soleil n'éclaire jamais, dont pour cela les poissons ne voient pas plus que nos Taupes; & Theophraste a creu que c'est ce qui faisoit parfois trouver des poissons petrifiez en terre. L'on a écrit du Danube, qu'allant contre le cours du Soleil, le sien en estoit moins viste le haut du jour, dequoi l'on s'appercevoit entre Bude & Belgrade, aux moulins qui tournent plus lentement sur le midi. Il y en a quatre autres en A-

Solin. c. 40.

Des Hayes.

lemagne ; l'Egra, le Sal, le Nab, & le Mein, qui partant tous d'une mesme montagne, ont leur cours vers les quatre parties du Monde. Et le pere de l'Histoire Grecque Herodote conte que Cyrus aiant perdu un de ses chevaux blancs, & tenus pour sacrez, dans le fleuve Gyndis, il s'en vengea le faisant couper en trois cens soixante parties, de sorte que les femmes le passoient sans mouïller le genouïl.

L. 1.

Diod. Sic. l. 17.

Mais que ne pourroit-on point rapporter de tant de Fontaines qui ont des vertus si merveilleuses? Comme le Paganisme a venté sa fontaine d'Ammon, qui estoit froide le jour, & chaude la nuit : Josephe assure que celle de Hiericho puisée le matin se rafraichissoit à l'air chaud de la journée. Paul Jove s'est contenté de dire d'une qui est auprés de Bude en Hongrie, qu'aiant ses eaux brûlantes elle ne laisse pas d'avoir des grenouïlles qui nagent dedans. Mais Busbec témoin oculaire adjouste qu'elle nourrit des poissons qui nagent dans son fond, d'où apparemment ils ne peuvent estre tirez sans estre cuits. L'Islande en fait voir de mesme une autre dont les eaux presque bouillantes n'empêchent pas des Plongeons qu'on écrit avoir le plumage fort rouge, de s'y enfoncer comme ils font dans les eaux ordinaires. Cela peut faire penser que la raillerie d'un Ancien n'estoit pas trop bien fondée, quand il repartit à celui qui contoit avoir veû des poissons nager dans de l'eau chau-

L. 39. hist.

Ep. 1.

Ind. Or. par. 12. p. 198.

VII.

de ; qu'il estoit vrai, mais qu'il oublioit qu'on les faisoit cuire dans de l'eau froide, croiant le rendre ridicule par là, comme l'un estant aussi faux & impossible que l'autre. Plusieurs tiennent l'eau des Fontaines la meilleure de toutes à boire, encore que les Medecins ne soient pas bien d'accord là dessus, quelques-uns preferant celle des Rivieres que le Soleil & l'agitation purifient & rendent plus legere. Cette raison a fait mesme soustenir dans Athenée que l'eau de pluie, & celle de nege fonduë, estoient les plus saines comme les moins pesantes de toutes. Celle du Nil est aussi fort recommandée par là, Strabon assurant qu'il ne faut pas la moitié du feu pour la cuire, qui est necessaire aux autres. Il dit ailleurs que les Rois de Perse beuvoient de l'eau du fleuve Eulée, parce qu'elle estoit la plus legere. Herodote écrit, que c'estoit de celle du Choaspe qui passe à Suse, & qui est estimée pour la même qualité, ces deux n'estant peut-estre qu'une mesme Riviere selon la conjecture d'Ortelius. Et Athenée veut que ce fut d'une eau qui s'appelloit Dorée, & qui se puisoit dans des fontaines pour le Roi & son fils aisné seuls, estant defendu à tous autres d'en boire sur peine de la mort. Nos Relations modernes portent que le grand Mogol n'estanche sa soif qu'avec de l'eau du Gange dont un gobelet pese moins d'une once que toutes les autres. Quelques Physiciens soustiennent que le poids n'y

L. 2.

15. Geogr.

L. 12.

Ind. Or. p. 12.

fait rien, & que la bonté des Eaux se reconnoist mieux quand elles s'échauffent & se refroidissent le plûtost. L'on considere aussi celles qui fluent vers le Soleil levant, comme les mieux conditionnées. Terminons ce different par le mot de cet yvrongne Philoxene, qui n'en voulant jamais boire soustenoit que la plus agreable & la plus saine de toutes estóit celle dont l'on se lavoit les mains. Il lui en faloit donner de la fontaine Clitore, que le mesme Auteur veut avoir eu la vertu de faire que ceux qui en avoient avalé, ne pouvoient pas seulement souffrir l'odeur du vin. Je ne puis m'empescher d'adjouster ici ce qu'il assure d'une imposition qui fit tarir sous Antigonus les eaux salutaires qu'avoit la ville Edepso en Macedoine: comme une autre taxe mise par Lysimaque sur le sel de la Troade le fit aussi disparoistre, jusques à ce que ce Prince eust osté cet impost. Ces remarques ne plairoient pas & paroistroient insipides à Messieurs de la Gabele.

Athen. l. 3. deipn.

l. 2.

l. 3.

CHAPITRE XV.

De la Terre.

IL ne se peut presque rien adjouster à l'éloge de la Terre que Pline a dressé au soixante-troisiéme Chapitre de son second livre, bien que son discours tienne plus de la Rhetorique que de la Philosophie.

phie. Il veut que cette bonne Mere n'ait produit les poisons mesmes qu'en nostre faveur, pour sortir du Monde quand la vie nous afflige, ou que nous en sommes ennuiez. Et il se plaint que nostre avarice ou nostre luxe soit cause qu'on la fouïlle jusques aux entrailles, où l'on auroit déja trouvé les Enfers, dit-il, s'il y en avoit dans son centre. Tant y a qu'encore qu'elle soit placée au plus bas étage, & au lieu le plus éloigné du Ciel, elle a pourtant cet avantage que c'est sur elle que s'arrestent toutes les influences des Astres; ce qui a donné sujet à Leon Hebreu de former cette pensée, que les autres Elemens peuvent estre comparez à des concubines qu'on visite en passant, mais que la Terre est la vraie, ordinaire, & legitime épouse du Ciel. Aussi tient-on que l'inclination qu'elle a, & toutes ses parties, vers le centre de l'Univers, vient de ce qu'elles y croient trouver plus commodement l'influence celeste necessaire à leur conservation. Car tous les Philosophes n'ont pas attribué ce mouvement, ni cette pente, à la pesanteur de la Terre. Anaximandre croioit que cela venoit de ce qu'elle ne sçavoit de quel costé aller, n'aiant pas plus de propension pour l'un que pour l'autre, *cùm æquè se haberet ad extrema.* Et pour ne repeter pas l'opinion de tous, un de ce dernier temps la maintient plus legere que les trois autres Elemens. Mahomet dit en fort mauvais Philosophe dans son Alcoran, que

VII.

Dial. 2.

Dieu a élevé les montagnes sur elle, pour la cheviller, & l'empescher de se mouvoir Ovide croit que son establissement ferme où elle est, vient de sa propre force qui l'y fait subsister,

6. Fast. *Stat vi terra suâ, vi stando Vesta vocatur,*
Caussâque par Graii nominis esse potest.

Gotardus Arthus Ind. Or. par. 6. c. ult Où vous remarquerez que celle qui a passé pour une des plus grandes Divinitez chez la plusparт des Grecs & des Romains; qu'encore aujourd'hui des peuples de Guinée adorent avec un culte tel, qu'ils font conscience de cracher dessus; a esté considerée par quelques-uns comme une infame cloaque, & comme la vraie sentine du Monde.

Mais l'opinion commune la rendant si stable, il faut observer que celle de sa mobilité est d'ailleurs si ancienne, qu'on accusa autrefois Cleanthes Samien, l'un des premiers Philosophes de la Grece, qui enseignoit le repos du Ciel, & l'agitation de la Terre, du crime d'impieté, pour avoir voulu ébranler le grand foyer du Monde, & oster de sa place cette Vesta dont nous venons de parler, *quòd universi Lares, Vestâmque loco moveret.* Les raisons de cette vieille pensée des Pythagoriciens renouvellée depuis peu par tant de sçavans Mathematiciens, ont certainement de grandes vraisemblances, & d'attraiantes commoditez pour l'Astronomie,

Plut. de facie Lunæ.

qu'on sauve d'une infinité d'inconveniens & de perplexitez : Mais sans s'amuser à examiner tant de systemes differens qu'on a proposez la-dessus, & qui sont plus de Mathematique, que de Physique, il faut attendre que l'Eglise les souffre du moins, si elle ne les approuve, devant que d'oser faire profession de les suivre, & de quiter celui de Ptolomée, qui a tant de conformité aux passages de l'Escriture Sainte qu'on cite sur ce different. VII.

Sans ce respect necessaire tout est disputable au sujet de la Terre, comme en tout autre. Aristote veut que le Septentrion soit sa plus haute partie, fondé sur la multitude des Rivieres qui en viennent. Il est contredit là dessus par le mesme flux ou penchant des Eaux, & precisément par celui de la Mer qui est autre qu'il ne l'a presupposé. Il n'y a Geographe ou Voiageur qui ne nomme quelque montagne pour la plus haute du Monde, sans se pouvoir accorder les uns avec les autres. Le Taurus en changeant de noms differens selon les Provinces où il passe, a sans doute la plus grande longueur, si elle est de plus de cent degrez, ou de prés de trois mille lieuës, depuis l'Ocean Oriental jusques à la Mer Egée, y adjoustant sa largeur du Sud au Nord. Nous paroistrions trop terrestres si nous arrestions davantage sur de semblables contestations. L'ordre veut que nous passions à la considération des Meteores.

Bergeron tr. d. s Tart.

CHAPITRE XVI.

Des Meteores en general.

APRES la contemplation des corps simples comme le sont ceux des Elemens, la Physique vient aux mixtes, & quittant la Terre s'éleve à la connoissance des Meteores, tant de ceux que les Philosophes nomment imparfaits, que de ceux qui comparez aux premiers passent pour parfaits. J'ai parlé d'élevation, parce que le mot Grec Meteore veut dire une chose sublime & élevée, comme le sont ces corps engendrez en l'air des vapeurs de l'eau, ou des exhalaisons de la terre, tels que la pluiè, la gresle, la nege, le tonnerre. Et dautant qu'il se forme aussi dans les cavitez de la terre des corps de mesme nature, Aristote a voulu les comprendre dans son traitté des Meteores, qui a pris son nom de la plus digne, ou pour le moins de la plus haute partie. Il faut donc pour l'imiter commencer par les plus élevez.

CHAPITRE XVII.

Des Meteores qui se font dans l'Air.

ILs se forment de la matiere que nous avons dite, c'est à sçavoir de vapeur ou d'exhalaison, les uns dans la moienne, les autres dans la basse region de l'air; y en

aiant mesme, comme les Cometes, qu'on attribuë à la troisiéme & plus élevée. La vapeur vient de l'eau, & est chaude & humide; l'exhalaison procede de la terre, & est chaude & seche. VII.

Il y a plusieurs Meteores ou impressions qu'on nomme ignées, parce qu'elles tiennent beaucoup du Feu; comme estant des fumées, ou exhalaisons que la chaleur & la secheresse approchent de sa nature. Telles sont les lances, les estoiles tombantes, les foudres, les éclairs, le feu S. Elme, qu'on appelloit autrefois Castor & Pollux, & beaucoup d'autres qui ne different que par l'abondance, ou par l'estenduë & situation de la matiere qui les compose, & qui leur donne de differētes couleurs & figures. Parlons du Tonnerre, de l'Eclair, & de la Foudre, qui ne different qu'en ce que le premier s'entend, le second se voit & la troisiéme frape. Le langage ordinaire confond souvent la Foudre, & le Tonnerre, comme un mesme Meteore, qui est le principal de tous les ignées ou embrasez. Aristote l'a defini, le son de l'extinction du feu dans la nuë; on peut dire aussi que c'est l'agitation de l'exhalaison au mesme endroit. Mais s'il se forme des Tonnerres dans la terre, par le choc des corps embrasez que parfois l'Etna, le Vesuve, & ces autres Volcans ou gouffres de feu produisent, la nuë n'est pas le seul lieu où ils se font. Herodote a creu que le Septentrion n'en entendoit point. Quand ils estoient L. 4.

ouïs du costé gauche, ils donnoient de bons augures aux Romains, horsmis dans leurs Comices ou Assemblées generales, qu'il faloit alors abandonner. Ciceron observe que les Grecs & les Barbares faisoient au contraire plus de cas de ceux qui partoient du costé droit. Ces anciens tenoient que Jupiter seul pouvoit tonner favorablement, mais qu'il estoit obligé d'assembler le conseil des autres Dieux pour lancer sa foudre punissante. Ils usoient aussi de certaines precautions pour la détourner, par des bruits qu'ils excitoient, comme l'on sonne aujourd'hui les cloches, *& poppysmatibus obstrependo*, d'où vient le sale Proverbe, *contra tonitrua oppedere*. Ceux de Thrace avoient une façon particuliere de tirer alors leurs fl ches contre le Ciel, qu'ils menaçoient avec impieté. Il n'y a eu que les Ethiopiens, si l'on en croit Plutarque, qui n'ont jamais apprehendé le Tonnerre. Nos Hurons de Canada ne sont pas de mesme, ils se le figurent comme un dangereux oiseau, qu'ils prient les François d'aller tuer. Auguste pour s'en garentir faisoit porter des peaux de Veau Marin par tout où il alloit; comme Tibere qui le craignoit estrangement prenoit une couronne de laurier à mesme dessein; & ce monstre de Caligula se fourroit sous son lict, quoiqu'il fist profession de mépriser les Dieux; ce que Suetone a remarqué dans la vie de ces trois Princes. Jamblique a écrit de Pytha-

2. de Divin.

Herod. l. 4.

Tract. de Superst.

[S]ard, Paul Ieune.

Cap. 28.

gore, que quand il tonnoit il exhortoit VII.
un chacun à toucher la terre, & à se souvenir de la naissance de toutes choses. Or comme l'on assure que le Tonnerre ne s'entend pas de plus loin que de soixante lieuës, Pline tient aussi que la Foudre ne penetre jamais plus de cinq pieds en terre: ce qui obligeoit les craintifs à se retirer dans de profondes cavernes ; & j'en connois de ce temps qui descendent dans leurs caves. L'on veut qu'elle n'offense jamais ceux qui dorment. Mais il ne faut pas croire que les coupables seuls en soient touchez. Zoroastre, Tullus Hostilius, Pompée, Strabon, les Empereurs Carus & Anastase, n'estoient pas des plus méchans de leurs temps ; & Simeon Stylite qui perit comme eux d'un coup de Tonnerre, montre assez que les plus gens de bien sont exposez comme les autres à ce genre de mort. Je sçai bien que Petrarque fait fondement sur ce qu'il ne tonna jamais plus que l'année de la mort de ce grand ennemi du Christianisme Domitien : Et que la Religion Payenne defendoit d'enterrer les corps frapez de la Foudre, qu'on estoit obligé de brûler. Mais les consequences de cela ne sont pas faciles à tirer ; non plus que de ce qui oblige le grand Cam de Tartarie à refuser trois ans durant la dixme des troupeaux pour nombreux qu'ils soient, depuis qu'ils ont esté attaquez du Tonnerre ; Marc Polo adjoûtant qu'il renonce de mesme à ses droits

L. 2. de rem. utr. fort. c. 90.

L. 2.

ſur les marchandiſes d'un navire qui aura reſſenti le meſme accident. C'eſt aſſez de ce Meteore, tortu comme le pied du Dieu qui le fabrique, & qui ne tombe oblique-ment, qu'à cauſe que la peſanteur de ſa matiere qui auroit ſa cheute droite, eſt traverſée par l'activité du feu qui la dé-tourne & ſoûleve. Contentons-nous de reconnoiſtre la Bonté Divine, qui nous pouvant tous écraſer de la Foudre, ſe con-tente preſque toûjours de nous menacer par des Eclairs, & par des Tonnerres; ne fra-pant jamais au pis aller une perſonne, qu'elle n'en épouvante une infinité d'autres.

Ovid. 3. de Pon. el. 2. *Cùm feriant unum, non unum fulmina terrent.*

Il ſe trouve des impreſſions embraſées qui ſont de la plus baſſe region de l'Air, comme les feux folets, & ceux de Saint Elme dont nous avons parlé, qui s'attachent aux maſts des vaiſſeaux D'autres ſont at-tribuées par pluſieurs à la plus haute par-tie de cet Element, telles que ſont princi-palement les Cometes. Celle de l'an mil cinq cens ſoixante-douze, qui parut dans la conſtellation de la Caſſiopée, confirma cette opinion, & exerça tous les Aſtrono-mes du dernier ſiecle. L'on n'en voit gue-re que vers le Septentrion, & toûjours hors des Tropiques. Mais il faut avoüer que les Anciens ont eu une bien plus gran-de & plus exacte connoiſſance des choſes d'enhaut que nous n'en avons, ſi ce qu'aſ-ſure Diodore Sicilien en divers lieux eſt

L. 1. 2 & 35.

verital...

veritable, que les Egiptiens & les Chaldeens predisoient la naissance des Cometes, donnant avis du temps qu'elles devoient paroistre. L'opinion commune est qu'elles precedent ordinairement la mort des grands Princes. Celle de couleur verte qui parut en Amerique épouvanta sur cette creance les Peruviens, à ce que porte l'Histoire des Incas, qui adjouste qu'une autre semblable fut l'avant-couriere de la mort d'Atahualpa. Si est-ce que la naissance de Mithridate fut accompagnée d'une qui tenoit la quatriéme partie du Ciel, & qui fut prise pour un signe de sa future grandeur. L'Estoile aussi qui apparut aux trois Rois, prise pour une Comete, ou du moins pour un meteore ignée comme elle, montre bien que de semblables impressions ne sont pas toûjours des presages de mal.

VII. | L. 9. cap. 15. & part. 2. l. 1. c 34.

Quant à la Pluie, elle n'est rien qu'une vapeur, que le froid de la seconde region condense ou resserre, & reduit à sa premiere nature d'eau. Il y a des pluies extraordinaires qui passent pour prodigieuses. Si l'on en croit les Historiens, non seulement il a pleû des cendres, de la chair, de la laine, du bled, du laict, des grenoüilles, & mille autres choses, mais encore des hommes, des bœufs, & des lions. En effet tout ce qui peut estre enlevé par les vents dans l'air en peut tomber apres avec la pluie. Et si le témoignage de Mariana peut suffire, l'on vid à

L. 13. hist. c. 6.

Seville l'an mil quatre cens soixante quatre, deux bœufs avec leur charruë, que la tourmente tenoit suspendus en l'air. Ces pluies qui passent pour miraculeuses sont donc plus aisées à croire, que ce que dit Pline d'une cour du temple de Venus Paphienne, où par privilege il ne pleuvoit jamais. Pour la pluie de sang, qui a tant épouvanté de personnes, Vendelin prouve qu'elle est naturelle dans son traitté *de pluvia purpurea*; & Gassendi a observé que c'est un excrement de quelques papillons qui lui donnent cette couleur rouge, & que pour cela elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. Les Anciens ont eu leurs superstitions pour faire pleuvoir; témoin le *lapis Manalis* des Romains; & ce qu'assure Pausanias que le Prestre de Jupiter Lyceus trempant une branche de Chesne dans quelque fontaine, & priant, excitoit toûjours la pluie. C'est sur cela qu'on a dit que ce Jupiter estoit bien empesché quand le Jardinier lui demandoit de la pluie pour ses plantes, qui ont aussi leur forme d'invocation,

L. 2. c. 96.

L. 2. vit. Peir.

Tibullus l. 1. ele. 7.

---- *Pluvio supplicat herba Iovi*;

Paraph. Chal. Fagii.

& le Vigneron ou Pelerin, de la serenité. Le Targum porte que le grand Pontife des Juifs dans son oraison pour les fruits de la terre, requeroit Dieu instamment qu'il lui pleust détourner ses oreilles de la priere des voiageurs, qui est toûjours pour la secheresse qu'on appelle le Beau-temps.

Reprenant ce que la Physique considere

davantage, Seneque assure que la plus grande pluie ne penetre jamais plus de dix pieds en terre, *Vinearum diligens effossor affirmo*, c'est lui qui parle, *nullam pluviam esse tam magnam, quæ ultra decem pedes in altitudinem madefaciat.* VII.

La Nege & la Gresle se forment d'une semblable vapeur congelée, celle-ci par l'antiperistase du chaud exterieur, & la premiere, composée aussi d'exhalaison, par l'antiperistase du froid. C'est pourquoi la Nege beaucoup plus aërienne est molle, & a mesme en soi quelque chaleur. L'on en voit de rouges en Scythie, en Armenie, & ailleurs, ce qui procede de la nature de l'exhalaison qui lui communique son vermillon. Mariana observe comme une chose merveilleuse, qu'il negea à Lisbone le jour de la naissance de l'Infant Henry, qui estoit le dernier du mois de Janvier. *L. 30. c. 7.*

La Rosée vient d'une vapeur déliée, que le froid mediocre d'une nuit claire épaissit & condense.

Mais l'on range entre ces Meteores le Miel que les Philosophes tiennent se former d'une vapeur douce meslée de quelque exhalaison, d'où procede ce doux & agreable suc que les abeilles prennent sur les fleurs, & puis le portent & amassent dans leurs ruches. Quelques-uns l'ont pris pour une sueur des Cieux, *& pro siderum saliva*, pour user du terme dont Pline s'est servi. Aussi lisons nous que Democrite Grec & Pollion Romain, aiant tous deux vescu *L. 11. c. 12.*

plus de cent ans, attribuerent leur longue vie à l'usage de l'huile au dehors, & du miel au dedans. L'Abeille qui le fait, & qui s'en nourrit, est pour cela de toutes les bestes Insectes celle qui vit le plus long-temps, pouvant arriver jusques à dix ans; & mesme selon une Relation de la Guinée jusques à cinquante. Les Buis rendent le miel amer en Corse; le Chameleon noir le fait venimeux en Thrace auprés d'Heraclée; & celui de Colchos cause une alienation d'esprit, qui perdit trois Regimens de Pompée. Diodore asseure qu'un oiseau nommé Antrhedon travaille à la confection du Miel en Hircanie dans des pierres, ou sur des arbres, de la mesme façon que les Abeilles. Et il y a eu des hommes en Afrique nommez Zygantes au dessus des Syrtes & de Carthage vers l'Orient, dont parle la quatriéme Muse d'Herodote, qui ramassant les fleurs en composoient un miel avec tel succés, que soit pour la quantité, soit pour la qualité, ils ne cedoient en rien à l'artifice
Cap. 38. des Mouches à miel. C'est ainsi que l'écrit encore Apollonius, Dyscolus, le confirmant par l'autorité d'Eudoxe dont il rapporte le texte, notable pour montrer qu'on ne doit pas prendre le miel que ces hommes faisoient pour du sucre, qui ne se tire pas des fleurs, mais des cannes ou roseaux. Car Theophraste specifie, dans un petit traitté separé, de trois sortes de miel, celui des fleurs dont nous parlons

qui est le veritable ; un autre tout aërien & cuit par le Soleil au temps principalement de la moisson, qui est la manne, & le troisiéme qui vient dans les roseaux, que nous appellons sucre. Ce sucre tel que nous l'avons aujourd'hui n'est peut-estre pas le mesme que celui des anciens. Et la manne est nommée par Celsus & par Columella la rosée de Syrie. Mais celle des Israëlites avoit quelque chose de miraculeux, tant en son goust differend selon les divers appetits, qu'en plusieurs autres circonstances. VII.

Les Phenomenes ou apparences des choses qui se voient dans l'air, telles que l'Iris fille de l'admiration, *Thaumantias Iris*, qui est l'Arc en ciel ; les Parelies, & Paraselines, qui representent divers Soleils, & diverses Lunes, l'astre veritable estant toûjours au milieu ; ou autres semblables impressions aëriennes ; n'estant que des reflexions trompeuses de la lumiere ; ne doivent pas estre prises pour de veritables meteores. Si l'Arc en ciel a paru devant le Deluge, les causes y estant deslors qui doivent en tout temps produire de mesmes effets, il n'estoit pas veû comme un signe d'alliance & de misericorde, comme il l'a esté depuis : De mesme qu'une pierre peut avoir esté de temps immemorial dans un champ, qui n'est considerée pour borne que depuis qu'on a convenu qu'elle en serviroit,

Limes agro positus litem ut discerneret arvis. Virg. 12. Æn.

Ces impreſſions Solaires ſe voient toûjours le matin vers le Couchant, & le ſoir vers le Levant, parce qu'elles ſe forment dans des nuës oppoſées au Soleil.

Quelques-uns ont ſouſtenu que le Vent n'eſtoit pas un air émeû, mais qu'il en eſtoit le mouvement; ce qui eſt ſi vrai, que les Dames font du vent quand elles veulent avec un éventail; & en effet toute impulſion d'air eſt un vent. De dire que ce vent là, n'eſt pas un veritable vent, parce qu'il eſt ſans exhalaiſon qui entre dans ſa definition, comme l'ont fait les Peres du College de Conimbre que j'eſtime d'ailleurs beaucoup, c'eſt prendre plaiſir à ergoter plûtoſt qu'à raiſonner. Il eſt pourtant certain que les exhalaiſons, & meſme les vapeurs, ſont celles qui donnent lieu par leur conflict à ce mouvement appellé vent, c'eſt pourquoi on les conſidere comme la matiere des vents, & le Soleil comme leur cauſe efficiente, d'où vient qu'ils deſſechent, & ſouvent plus que le Soleil meſme, ne plus ne moins, dit Bacon, qu'on voit des Gouverneurs de Provinces qui agiſſent plus imperieuſement & plus fortement que les Princes qui les ont eſtablis. L'exaltation des vents n'excede jamais la ſeconde region de l'air, par la preuve des plus hautes montagnes qui ne les reſſentent jamais. Mais ils regnent dans la ſeconde, où ils forment ſouvent les Tonnerres; & nous en ſommes batus dans la plus baſſe, où ils font du bien & du mal à telle proportion,

que Pline a prononcé aprés Tite Live qu'ils ressembloient en cela au premier des Cesars, qu'on ne pouvoit determiner s'ils estoient plus profitables que nuisibles à la Republique de l'Univers. Les destructions qu'ils causent sont connuës de tout le monde, & leurs bienfaits tant sur mer que sur terre ne sont pas exprimables. En effet l'on a remarqué qu'il n'y a point d'années plus saines, que les plus venteuses: Et les Grecs qui leur erigerent des autels à Delphes, témoignerent combien ils croioient leur estre redevables, & particulierement les Atheniens à Borée, quand ils lui firent bâtir un temple aprés le naufrage de Xerxes. Si est-il le plus nuisible à beaucoup de corps par sa violence, témoin la remarque de Belon, que les Pyramides d'Egypte sont plus endommagées du costé du Septentrion que des trois autres. Il est vrai qu'on a observé que comme le vent du Nort consume les pierres, celui du Sud rouïlle & détruit le fer plus que tout autre. Surquoi l'on a encore remarqué que les quatre vents, qu'on appelle Cardinaux, n'ont pas de si mauvais effets, & par exemple n'excitent point de si dangereuses tempestes, que leurs collateraux. Aussi èst-il constant qu'ils ne sont pas tous fort impetueux d'abord, non plus que les rivieres proche de leurs sources, mais les uns & les autres acquierent comme la Renommée des forces en cheminant, par de nouvelles exhalaisons, & par de nou-

VII.

Herod. l. 7.

L. 2. c. 42.

velles eaux, qui se joignent aux premieres. Seroit-il bien possible que des bruyeres brûlées en Angleterre engendrassent des vents prejudiciables aux vignes de Bordeaux ? comme le Chancelier Bacon que j'ai déja cité l'a écrit. Au reste il y en a d'Anniversaires, comme les Etesies des Grecs, & leurs Ornithies qui servent aux oiseaux passagers aprés l'Equinoxe de l'hiver. Les Moussons des Indes Orientales, & les Brises des Occidentales qui regnent entre les deux Tropiques, sont aussi de ce nombre, & les Ouragans de l'Amerique encore, les plus redoutables, & orageux de tous les vents. A la verité ces derniers ne se font gueres sentir que de cinq en cinq ans, ou mesme de sept en sept, vers la fin de l'hyver, avec cette particularité que les Sauvages se vantent de les pouvoir predire, la pluie d'eau salée estant entre autres choses un infaillible prognostique de leur venuë prochaine. On tient generalement parlant les Vents du Couchant plus vehemens & plus redoutables que ceux du Levant. Ces premiers sont souvent comme des inondations & des torrens épouventables de cet air agité qu'on appelle Vent. Ceux aussi du costé de la Mer sont les plus ordinaires, parce qu'elle fournit une plus grande quantité de matiere propre à leur generation. Eurus qui est oriental fait tous les objets plus grands le Zephyre occidental sert à l'ouïe, & rend les sons plus intelligibles. Mais

c'est une maxime que ceux qui causent la serenité en un païs, sont pluvieux en un autre, & qu'il n'y a presque point de region qui n'ait un vent particulier qu'on ne reconnoist point ailleurs, tel qu'est le Circius à l'égard de la Gaule Narbonnoise, ou du Languedoc. La cheute apparente des estoiles a toûjours esté prise pour une menace de grands vents. Quand ils sont tels, la trahisõn, dit le proverbe, est fort à craindre, pour le moins donnent-ils par leur bruit une grande facilité aux surprises. Et l'on veut à ce propos que l'Empire d'Eole qui commandoit dans l'Isle de Lippare, n'ait esté fondé que sur ce que les fumées d'une de ses collines lui faisoient predire quels vents souffleroient; outre l'usage des voiles dont Diodore lui attribuë l'invention, qui peut avoir beaucoup contribué à sa Principauté des Vents. Sans avoir recours à lui, Pausanias écrit une façon superstitieuse des Grecs, de couper un Coq blanc en deux pour arrester le cours du vent de Libye. Cela se faisoit avec la mesme credulité ou imposture, dont l'on vend les vents en Norvegue, & parmi les Lappons quand il se trouve des gens assez sots pour les acheter. Venons aux Meteores qui se forment dans l'Eau, puisqu'on donne encore ce nom à de certains effets qu'on remarque dans cet Element.

VII. *Diod. Sic. l.* 5

L. 2

CHAPITRE XVIII.

Des Meteores qui se font dans l'Eau.

JE m'estonne qu'on mette entre les Meteores le flux & reflux de la Mer. Car soit qu'il se fasse par la respiration de ce grand animal du Monde, dont nous avons parlé au chapitre quatorziéme; soit que les eaux de la Mer aient naturellement cette agitation periodique *à propria forma*; soit qu'elles l'empruntent des Cieux, & particulierement du Soleil & de la Lune; ou que ce flux procede du mouvement de la terre, selon la pensée de Galilei, je ne voi nul sujet de l'appeller un Meteore. Les Mascarets de la Garomne, & de la Seine quoique moindres, qui sont des exhalaisons ou des vents renfermez entre deux eaux, auroient plus de droit d'entrer dans ce chapitre. J'ai déja dit que le nom de Meteore, qui ne devroit estre que pour les choses élevées dans l'air, n'a esté qu'improprement donné à celles de l'eau & de la terre. Mais puisque l'usage l'emporte, il me semble qu'on peut considerer quelquelques corps imparfaits, & d'autres même parfaits quoi qu'inanimez, dans cet element humide, qui meritent mieux d'estre considerez sous ce titre.

Le Sel est de ce nombre, que la Mer tient ou des lavages de la terre, ou de ses exhalaisons, ou de l'actiõ du Soleil qui par

sa chaleur & cuisson reduit l'eau à la consi- VII.
stance de ce corps du Sel, & faisant évaporer tout ce qu'elle avoit de plus leger, & de doux, le rend acre, amer, & du goust que nous y éprouvons. Cette action neantmoins du Soleil doit estre temperée, & l'excés de chaleur empesche aussi bien la production de ce meteore, que le defaut. C'est pourquoi l'on ne void point de ce Sel dont nous parlons outre le quarante-septiéme degré vers le Pole, à cause de la froideur qui est au delà ; comme il n'y en a point au dessus de quarante-deux, ou bien ce qui s'en trouve est par trop corrosif, celui de France qui se prend dans cet espace l'emportant pour la bonté sur tous ceux de l'Europe. L'on a dit de certains peuples d'Afrique, & Josapha Barbaro l'a écrit encore des Tartares, qu'ils ne se pouvoient passer de Sel, parce que leur sang se corrompoit, & leurs levres & gencives pourrissoient quand ils en manquoient, ce defaut mesme leur causant de mortelles diarrhées. Et neantmoins sans parler des Prestres d'Egypte, qui le prenant pour l'écume de leur grand ennemi Typhon, n'en mettoient jamais sur leurs tables, nous sçavons avec certitude que beaucoup de Nations de l'Amerique Septentrionale, comme entre autres celle des Hurons, n'en ont pas l'usage, & ne se peuvent mesme accommoder aux saulses des François où il entre du Sel, quand ils viennent à Quebec. J'ai appris aussi du feu

ſieur de Champlain, qui aprés avoir long-temps commandé ſous l'autorité du Roi dans tous ces païs ſauvages, nous en a donné la meilleure Relation, qu'aiant paſſé quelques années parmi les Hurons, mangeant tout ſans ſel, & ſans s'en trouver mal, il eut à ſon retour de la peine quand il falut ſe remettre aux viandes ſalées qu'il ne trouvoit plus de bon gouſt. Si faut-il avouër que le Sel eſt comme l'ame de tous les corps qu'on veut preſerver de pourriture. L'on a nommé pour cela dés Traittez de Sel, ceux qu'on a voulu dire qui ſeroient perpetuels. Pythagore avoit entre ſes preceptes celui de mettre le Sel, *Sal apponendum*, pour dire uſer de juſtice par tout. Les Romains, dit Arnobe, ne nommoient la table ſacrée, qu'à cauſe qu'elle n'eſtoit jamais ſans Sel. Et Pline, qui l'appelle un Element neceſſaire, a obſervé que ſon excellence a fait nommer *Sales* en Latin les choſes ingenieuſes & bien dites, comme nous diſons que les autres ſont inſipides, & de meſme que noſtre proverbe François accuſe les diſcours mal-faits, & les propos niais, de ne ſentir ni ſel, ni ſauge. Auſſi la Nature a-t-elle diſperſé le Sel preſque par tout. La Terre en a de foſſile en pluſieurs lieux. On en fait par le feu, le tirant des cendres de diverſes choſes qu'on brûle. Et les Chymiſtes qui l'ont mis entre leurs Principes, ſe vantent de l'extraire de quelque corps que ce ſoit, meſme des quatre que nous ſouſtenons eſtre ſimples.

Diog. Laert.

VII. Si l'Ambre gris n'est point un excrement de Balene, & que ce soit un suc ou une liqueur venuë du fond de la Mer, & endurcie par les Astres à la consistance que nous lui voions, ne merite-t-il pas, veu son excellence, d'estre mis entre les principaux Meteores qui se forment dans l'Eau. Il n'est pas seulement estimable par son odeur; on lui attribuë la faculté de prolonger les jours, & d'estre ami de l'humide radical.

Pour l'Ambre jaune, s'il procedoit aussi d'une matiere sortie de la Mer, & espoissie par l'action du Soleil, comme l'ont creu ceux qui l'ont nommé *Electrum*, parce qu'un des surnoms du Soleil est celui de *Elector*, à quoi la fable de Phaëthon a pû contribuer: S'il estoit *concreti maris purgamentum*; ou un suc & sueur de l'Ocean condensée par les raions du Soleil, toutes opinions rapportées par Pline; certes il devroit estre encore placé ici. *Pl. l. 37. c. 2. & 3.* Mais sans parler de l'extravagance de Sophocle, qui l'a pris pour une larme d'oiseau, puisque, *seriò quemquam hoc dixisse summa hominum contemptio est, & intoleranda mendaciorum impunitas*: l'autorité du mesme Historien de la Nature m'est fort considerable, qui assure que cet Ambre jaune n'est rien que le suc d'un arbre, qui l'a fait appeller *succinum*. J'ai aussi celle de Belon qui en avoit veû des morceaux gros comme les deux poings, où estoit encore attaché l'écorce de l'arbre qui les

avoit produits. Il se moque de ceux qui le prenoient pour un mineral, & qui l'eussent mieux nommé un métal, puisque l'or meslé avec une cinquiéme partie d'argent s'appelle aussi *Electrum* Et cependant Gassendus depuis Belon a écrit dans la vie de son ami Peireskius, que cet Ambre jaune est un fossile qui se tire souvent de terre en Sicile, & que les torrens seuls portent à la Mer; tenant pour fabuleux tout ce qu'on a écrit des arbres qui le jettent comme une espece de gomme. Quoiqu'il en soit; leur contestation convient & s'accorde en ce poinct, qu'il ne doit pas estre pris pour un Meteore creé dans la Mer.

N'y auroit-il pas lieu aussi de parler dans ce chapitre des perles, qui sont d'une beauté si singuliere, que les Romains les ont nommées *Vniones*. Car Pline veut qu'elles s'engendrent dans leurs conques d'une rosée celeste, de sorte qu'elles tiennent plus du Ciel que de la Mer, *cælíque eis majorem societatem esse, quàm maris*. Or de cette façon ceux qui mettent, comme nous avons fait aprés les autres, la Rosée de May entre les Meteores qui tombent de l'Air où ils se forment, peuvent bien, ce semble, donner place aux Perles entre ceux qui naissent dans les Eaux. Mais Pline est contredit en ce qu'il écrit qu'elles sont molles dans la Mer, & qu'elles n'acquierent leur dureté que hors de cet Element.
l. 9. c. 35 Il est plus croiable en ce qu'il assure, que

les moindres Dames Romaines de son temps vouloient porter des Perles, prenant pour pretexte qu'une Perle valoit un Sergent ou un Huissier pour écarter le monde, & leur faire faire place, *affectant jam & pauperes, lictorem fœminæ in publico unionem esse dictitantes.*

Abraham Echelite reprend encore Pline, & ceux qui ont écrit aprés lui que le Coral naissant en forme de plante au fond de la Mer, y estoit mol, & ne durcissoit qu'aprés en estre sorti. Il proteste avoir souvent manié du Coral dans la Mer, tant sur les costes d'Afrique que sur celles d'Italie, & qu'il l'a toûjours trouvé d'une mesme consistance, & aussi dur dans l'eau que dehors, n'aiant au reste rien de la nature d'une Plante. Le mesme Gassendus que je viens de citer rapporte des experiences contraires faites dans la coste de Provence, où l'on pescha des plantes de Coral molles encore au sortir de la Mer, & qui pressées jettoient un laict fort caustique ou brûlant semblable d'ailleurs à celui des Figues. Certes la verité des choses est bien difficile à sçavoir, puisque des personnes de grand merite & tres-croiables, comme ces deux hommes que j'ai connus familierement, insistent sur des experiences tout-à-fait contraires. Cependant, que leur Coral soit une plante imparfaite ou non, il paroist un Meteore, mais du nombre des mixtes parfaits & inanimez, tels que sont les pierres dans la Terre, & les Metaux. Nous allons les considerer.

Notis in Iacutinii disp. de Gemmis.

l. 4. vitæ Peiresc.

CHAPITRE XIX.

Des Meteores qui se font dans la Terre.

NON seulement les Metaux & les Mineraux, mais les pierres mesmes sont mixtes parfaits, comme beaucoup plus éloignez que les autres de la forme élementaire ; ce qui n'empesche pas qu'Aristote n'en ait parlé dans ses livres des Meteores. En effet, tout cela se forme dans la Terre des exhalaisons de ses propres entrailles, n'estant pas certain que les pierres, & les metaux qu'on a veû parfois tomber des nuës, y eussent pris naissance, parce qu'une tempeste de vents extraordinairement orageux est capable d'y en transporter.

Les pierres sont des corps fossiles ou tirez de la Terre, secs & durs, qui se distribuent en divers genres. On les considere comme les os de la Terre, qui ne s'en peut passer, témoin celui qui fut contraint de remettre les pierres dans son champ qu'il en avoit ostées, parce qu'il ne produisoit plus, & que *terram exossaverat*. Si est-ce qu'elle n'en a pas en tous endroits. Pierre Verrazano fit dans l'Amerique Australe deux cens lieuës le long de la coste sans y voir une pierre. Mais en d'autres lieux il semble que les pierres y vegetent ; & ce qu'a écrit Aristote comme une chose merveilleuse des cavernes de

Plin. l. 17. c. 3.

Ramusio.

de mirab. ausc.

de l'Isle de Melo qui se remplissent d'elles-mesmes, se trouve ordinaire dans nos carrieres, où d'autres pierres se forment, & remplissent avec le temps la place de celles qu'on en a tirées. Strabon a écrit la mesme chose des fosses d'où se tirent les metaux, le Sel, & le marbre Parien. Il s'en engendre aussi dans les corps des animaux, l'homme compris. La Chelidoine se tire de la poche des Hirondeles, la Crapaudine de la teste du Crapaut, le Besoar ordinairement du ventre de certains Boucs, & l'Alector, qui augmentoit les forces de Milon Crotoniate, comme on se l'est persuadé, a le nom du Coq qui la produit. D'autres pierres ont leur recommandation d'ailleurs, & toutes celles qu'on nomme precieuses sont diversement recherchées. La couleur du Marbre, & sa fermeté le font priser; la vertu miraculeuse d'attirer le fer recommande l'Aiman, comme le Theamedes se fait considerer en éloignant & rejettant ce metal dont il se declare si ennemi. Je croi qu'il n'y a eu que Philostrate ou Apollonius qui aient veû cette Pantarbe, qui contraint toutes les autres pierres de-là venir trouver. Et si nous en croions Pancirole, nostre siecle a perdu l'Obsidiene Ethiopique, & la transparante Speculaire. Mais sans en faire une plus longue énumeration, j'adjousterai seulement que le Crystal mis entre les pierres, n'est rien moins qu'une eau glacée & que le froid ait renduë plus

VII.

l. 5. Geog.

l. 3. c. 14.

l. 37. c. 2. dure que les autres glaces, ſelon que Pline ſe l'eſt imaginé, trompé par la ſignification Grecque de ſon nom. Le meſme Abraham Maronite que j'ai cité au chapitre precedent, confirme la correction de Pline faite ſur cela par Anſelmus Boodt qui a écrit l'excellent traitté, *De Lapidibus & Gemmis*. Mais il adjoûte du ſien une raiſon fort convainquante : C'eſt qu'eſtant du mont Liban où les neiges ſont perpetuelles, il aſſure que lui ni aucun de ſon païs n'y ont jamais pû trouver de Cryſtal; & qu'en l'Iſle de Cypre qui ne connoiſt ni neige, ni glace, il eſt témoin oculaire qu'il s'y engendre quantité de Cryſtaux. Le Chryſtal n'eſt donc pas à ſon avis une eau glacée, bien qu'il ne ſoit pas ſans eau. Sa reſſemblance à la glace eſt la ſeule cauſe de ſon nom. Et il paroiſt aſſez qu'il entre autre choſe que de l'eau dans ſa compoſition, puiſqu'on tire du feu d'une piece de Cryſtal, comme d'une pierre à fuſil, par le témoignage de Sebaſtien Baſſon.

Notis in c. 4.

Meteo. tit. 7. art. 5. Quant aux Metaux, ils ne ſont pas ſeulement foſſiles comme les pierres ; mais de plus fuſiles, & malleables, c'eſt à dire capables d'eſtre fondus & travaillez ſous le marteau. Cela vient laiſſant à part le Soulfre & le Mercure des Chymiſtes, de ce que la vapeur entre dans leur compoſition auſſi bien que l'exhalaiſon, ces deux faiſant cette fumée humide; qu'Ariſtote dit eſtre la matiere des

Ariſt. 3. Meteors

metaux, comme l'influence des Aſtres, VII.
& ſur tout du Soleil, en eſt la cauſe efficiente. Auſſi en compte-t-on ſept ſelon le nombre des Planetes ; l'or dédié au Soleil, l'argent à la Lune, le cuivre à Venus, le fer à Mars, le plomb à Saturne, le vif argent à Mercure, & l'eſtain, que quelques-uns rejettent comme n'eſtant que de l'argent & du plomb meſlé, à Jupiter. Ils ſont tous utiles & nuiſibles ſelon qu'on les emploie. Les Arts ne ſe peuvent paſſer du fer, à qui nous avons d'ailleurs donné des aiſles par des fléches emppennées ſelon la penſée de Pline, afin que la mort nous vinſt trouver plus promptement, *ut ocyùs mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennáſque ferro dedimus*. Ariſtote a écrit dans ſon traitté des choſes merveilleuſes & difficiles à croire, qu'en l'Iſle de Cypre on ſeme du fer, qui arroſé d'eau croiſt & pouſſe en ſorte qu'il ſe recueille. Il faut joindre ſon texte à celui de Nicolo Conti, qui porte qu'on trouve dans un arbre des Indes Orientales une verge de fer longue & fort deliée, dont un morceau appliqué contre la chair empeſche qu'on ne ſoit bleſſé par le fer. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt du Fer qu'on peut dire mieux que de l'or & de l'argent, qu'aprés l'avoir tiré des entrailles de la Terre, & rendu bien trenchant, il nous fait maiſtres & poſſeſſeurs de tout ce qu'elle a en ſa ſuperficie. L'on compare neant-

l.34 c.14.

de mir. auſc.

moins la puissance de l'Or à celle de Dieu, en ce qu'elle est reconnuë par tout. Car
l.5.c.27. ce que Pline écrit d'une ville sur le Tigris où il est abominé, se reconnoist pour apocryphe, & Lancelot a eu raison d'en faire un de ses Farfalloni. Le plus estimé est celuy des rivieres, qui n'a point senti le
l.1.c.52. feu, *aurum apyrum*, & pource qu'il s'a-
App. de bel.Mith. masse avec des peaux de mouton, Belon croit aprés Appian, que la fable de la toison d'or a esté inventée. L'Histoire des
l.2.c.16. & l.8.c.24. Incas nomme une riviere de leur païs, qui donnoit l'or si pur & si fin, qu'il passoit vingt-quatre carats. Metellus dans sa preface sur Osorius assure, qu'on trouva dans cette Amerique un grain d'or valant trois mille trois cens écus Castillans. O-
3.hist c.7. viedo parle d'un autre grain qui pesoit trente-six livres. Le plus mol & maniable est le plus estimé, l'estant de sa nature de telle sorte, qu'une once d'or tirée en fil delié comme les cheveux, s'estend plus de mille pas.

Il y des terres minerales de grande consideration, & ces esprits dont elles sont pleines font que comme il y en a où tous les grains qu'on seme dégenerent, il s'en trouve en Hongrie où l'on assure que ces mesmes grains changent la troisiéme année en une meilleure espece. La terre Samienne, Armenienne, & Lemnienne a ses qualitez qui la font estimer. Cette der-
Belon l.1. c.23. niere est celle que nous nõmons Sigillée, & qui ne se tire qu'avec de grandes solemni-

tez par les Turcs une fois l'an le sixiéme jour du mois d'Aoust. Il resteroit à parler des tremblemens de terre ; qui sont comme les agitations d'un corps malade. Ce sont les vents & les exhalaisons, plus ordinaires au Printems & en Automne qu'aux autres saisons, qui les causent, pour ne rien dire du Trident de Neptune, c'est pourquoi l'on en traitte dans le discours des Meteores. Mais comme nous avons remarqué les plus notables, & fait beaucoup de reflexions dessus dans une Lettre imprimée, nous passerons des mixtes parfaits inanimez, à ceux d'un degré superieur parce qu'ils sont animez. VII.

lettre 75.

CHAPITRE XX.

Des Corps animez.

IL y a trois sortes d'ames, la vegetante, la sensible, & la raisonnable, qui font autant de genres de vie differens, la vegetative, la sensitive, & l'intellectuelle ; ce qui nous obligera à parler premierement des Vegetaux, en second lieu des Animaux, & puis de l'Homme comme possedant une forme differente, qui est l'ame raisonnable & immortelle. Ces trois vies diverses ne sont pas si distinctes, que comme la Nature procede lentement, doucement, & par degrez en toutes ses operations, elle n'ait mis des Estres douteux entre chacune de ces vies, & des amphi-

bies qui participent autant de l'une que de l'autre, de sorte qu'on ne sçait de quel costé les ranger. Cela se peut mesme considerer dans tous les ordres de la Nature, où, à commencer par le plus haut estage, beaucoup de Philosophes ont regardé les Cometes comme moyennes entre les estoiles & les meteores ignées. L'argile est entre la terre & les pierres ; le mercure entre l'eau & les metaux ; l'aiman entre les pierres & les mesmes metaux ; les trufles, les champignons, & la mousse entre la pourriture terrestre & les plantes ; le corail, entre les pierres & les mesmes plantes ; & les Zoophytes, entre les plantes & les animaux. Le Borametz ou planteagneau de Tartarie est un des plus notables Zoophytes. Les feüilles cheminantes de Pigafetta en font un autre merveilleux. Le nom de la plante Sensitive montre qu'elle est encore du nombre. Aristote y comprend le Guy & l'Epipetre du Parnasse, herbes parasitiques qui subsistent comme des animaux, sans recevoir leur nourriture par leur attachement à la terre. Et l'Esponge qui tient à son rocher, pour ne rien dire des Huistres, peut estre mise du mesme rang. Venant donc aux Amphibies qui sont entre les animaux d'élemens differens, les Poissons volans ne sont pas plus aquatiques qu'aëriens ; non plus que cet animal que décrit Oviedo, qui a le pied gauche fait comme celui des Cannes pour l'eau, & le droit comme les oi-

4. de part. anim. c. 5.

14. hist. c. 8.

seaux de proye, & chassant dans l'air, dans l'eau, & sur la terre. L'Autruche, & la Chauvesouris, sont entre les Volatiles, & les Terrestres. Beaucoup de Serpens sont aquatiques & terrestres; la Tortuë est de mesme. Aristote met des poissons terrestres en Paphlagonie. Le Castor qui bastit sa maison pour cela à trois estages, est autant dans l'eau que sur la terre. On dit le mesme des Ours blancs vers le Pole. Le Cheval marin, & tous ces monstres que les Anciens nommoient *Phocas*, paissent sur terre comme ils vivent dans les eaux. Et ce qui est plus surprenant, l'on a trouvé dans une Isle du Japon un animal fait comme un Loup, qui a quatre pieds, & qui est terrestre seulement la moitié de sa vie, devenant aquatique, & se transformant en poisson qui a des écailles lorsqu'il commence à devenir vieil. Ce sont des ambiguitez de la Nature fort considerables dans ces trois sortes de vies. Commençons par la plus basse, qui est la Vegetative, & qui sert de fondement aux deux autres.

VII. *de mir. ausc.*

CHAPITRE XXI.

Des Vegetaux.

ENCORE que Seneque reconnoisse dans une de ses epistres qu'il estoit du corps des Stoïciens, cela ne l'empesche pas de nommer ridicule leur opinion,

que les Vertus estoient des animaux, sur cette mauvaise raison qu'elles ne s'exerçoient qu'avecque l'ame, & que tout ce qui avoit ame estoit animal. Il s'écrie là
ep. 113. dessus : *Non possum hoc loco dicere illud Cæcilianum, O tristes ineptias ! ridiculæ sunt.* Certes c'est avec raison qu'il en parle ainsi. Mais ce n'est pas la mesme chose de ce qu'ont pensé une infinité de grands Philosophes, pour ne rien dire des Manichéens, touchant les plantes, à qui donnant une ame vegetante, comme elle ne leur peut estre disputée, ils accordoient aussi le nom de veritables animaux. Le Peripatetisme pourtant définissant l'animal par ce qui possede les sens, plûtost que par ce qui a une ame, dénie à tous les Vegetaux le titre d'animal, encore qu'il paroisse en eux quelque vestige de sentiment, & je ne sçai quoi de fort analogue ou rapportant à nos sens. En effet, outre qu'elles respirent, qu'elles se nourrissent, qu'elles sont sujettes à la faim, & à la soif, qu'elles ont leurs excremens, leurs membres, leurs maladies patissant du froid & du chaud, & leurs guerisons; on les void mourir ou d'elles mesmes de vieillesse, ou de mort violente comme les animaux, estant mesme sujettes à des infirmitez chroniques, & à des pestilences, qui en dépeuplent parfois de certaines contrées. On a encore observé entre elles le sexe different, & qu'il y en a de masles & de femelles. Aussi engendrent-elles leur semblable si elles ne sont
steriles,

steriles, à quoi l'on peut remedier. D'ailleurs l'Inde a son arbre Triste : Theophraste a nommé la plante honteuse, qui pourroit estre la Sensitive dont nous avons parlé : Et de mesme que nous avons dit proverbialement, Sot comme un Prunier, à cause de rejettons impertinens de cet arbre, *propter stolones*, d'où sont venus aussi les mots Latins *Stolidus*, & *Stoliditas* ; les Grecs ont appellé Meurier par antiphrase, cet arbre qu'ils ont creu le plus sage de tous. Tant de termes neantmoins qu'ils ont communs avec les animaux & avecque nous sont métaphoriques ; & il n'y a que la Fable & les Romans comme celui d'Arioste, qui fassent parler les arbres, & répandre estant blessez de veritable sang. De sorte que l'Eglise aiant condamné l'heresie des Manichéens sur ce sujet, il faut se tenir à l'opinion de S. Thomas, qui est celle d'Aristote. VII.

Pour dire quelque chose davantage des Vegetaux, sans repeter ce que nous en avons écrit ailleurs, on peut considerer qu'encore que nous apprenions de ce Philosophe comme les Lacedemoniens faisoient cultiver leurs terres par des esclaves qu'ils nommoient *Ilotes*, de mesme que les Candiots se déchargeoient du mesme travail sur d'autres serviteurs appellez *Perioeci* : si est-il contraint d'avoüer un peu aprés que le meilleur de tous les peuples est celui qui s'occupe à la culture des champs. Selon ce sententiment les premiers

2. polit. c. 10.

l. 6. c. 4.

Romains n'avoient point de plus grande loüange à donner à leurs Citoyens, que d'entendre bien ce meſtier, *quem virum, bonum colonum dixiſſent, ampliſſimè laudaſſe* Pl. l. 18. c. 3. *exiſtimabant* : & leur Cenſeur qui exerçoit ſa charge ſur les principaux de leur Eſtat, puniſſoit ou reprenoit aigrement A. Gell. l. 4. c. ... 7. ceux qui s'y prenoient mal, *agrum malè colere cenſorium probrum judicabatur.* Mais le precepte de Jeſus Syrrach nous doit plus toucher que tout cela, quand il nous exhorte à l'agriculture, parce que c'eſt un art que nous tenons de Dieu, *Non oderis laborioſa opera, & ruſticationem creatam ab altiſſimo.* Auſſi outre les Rois Phraotes, Juba, & aſſez d'autres Souverains & Princes comme le Laërtes d'Homere, Salomon s'y appliqua de telle ſorte, qu'il connoiſſoit la nature de toutes les plantes depuis la plus petite juſques au plus haut cedre du Liban. Et l'Empereur Claudius Albinus écrivit auſſi bien que lui des Georgiques dont parle Jules Capitolin. Quant à Diocletien, chacun ſçait comme il plantoit & élevoit des arbres de ſa main dans Salone, où il mena dix ans durant une vie privée, aprés en avoir coulé vingt tenant l'Empire entre ſes mains. Mais Epicure fut le premier dans Athenes, ſi nous en croions Pline, qui eut, pour parler ainſi, une maiſon des champs dans une ſi populeuſe ville, c'eſt à dire un grand jardin avec beaucoup d'arbres & de belles allées. *Primus hoc inſtituit Athenis Epi-*

nrus otij magister : usque ad eum moris non VII.
fuerat in oppidis habitari rura. Et certes l'on ne peut pas lui reprocher ce divertissement, le plus digne d'un Philosophe, au jugement de Ciceron, de tous ceux qu'il peut prendre : *Voluptates agricolarum*, dit cet Orateur dans son livre de la Vieillesse, *mihi ad sapientis vitam proximè videntur accedere.* Polybe a jugé sur cela digne de *l. 4. hist.* remarque, qu'entre tous les peuples du Peloponese les Eliens estoient si amateurs de la vie rustique, qu'on voioit parmi eux des personnes notablement riches, qui vivant à la campagne comptoient jusques à la seconde & troisiéme generation qui n'avoit pas eu la curiosité de voir la ville d'Elide.

Chaque plante a quelque chose de singulier: En voici quelques exemples. La Rose que les Payens veulent estre venuë du sang de Venus, & les Musulmans de la sueur de Mahomet, qui est le Soleil de la *Busbeq. ep. 1.* terre comme le Soleil est la rose du Ciel, qui poëtiquement parlant donne à boire aux Abeilles dans une tasse de rubis, & qui Reine des fleurs

Porta d'or la corona, & d'ostro il manto :

en teste beaucoup de personnes qu'elle en- *Mari. Adon.* rhume, & fait mourir de son odeur le *cant.* Vautour & l'Escargot. Le Laurier que les *ed prap Evá* Demons haissent & craignẽt: selon Porphy- *l. 3. c. 11.* re dans Eusebe, est nommé par Pline l'a- *l. 15 c. 30.* greable portier des Cesars, & des Pontifes, *ontra odaue misc. l. 58* *gratissima domib⁹ janitrix Cæsarũ Pontificũq;*

R ij

c. 2. & Lud. Vaivus l. 2. d. fasc. c. 14. il accompagnoit toûjours les lettres de victoire, il a toûjours fourni de couronnes le Parnasse, & il preservoit Tibere du tonnerre, ou trompoit doucement son imagination, vrai-semblablement sur ce qu'il témoigne par son petillement dans le feu
6. hist. l'aversion qu'il en a. Le Pin seul, selon Herodote, meurt coupé & ne rejette plus; surquoi fut fondée la menace que fit Cresus à ceux de Lampsaque, qu'il les tailleroit comme un Pin, pour leur faire ap-
c. 11. prehender une totale destruction. Solin dit le mesme du Cyprés, à l'exception de celui qui croist en Cypre; & c'est possible pour cela qu'il passe pour mortuaire, ce qui n'empesche pas pourtant Aristhenete de comparer l'allure de sa belle Laïs au mouvement du Cyprés quand il est doucement agité par le vent. Les
Sagard. Noyers en Canada portent tous leurs fruits
16. Geogr. triangulaires. Strabon cite un poëme Persien qui donne trois cens soixante utilitez differentes au Palmier; où le Cocos de l'Inde peut avoir bonne part, dont on fait le corps d'un vaisseau, ses voiles, ses rames, & son cordage, outre sa charge qui n'est autre en suite que des fruits du mesme arbre & de leur liqueur. Comme il y a des Cerisiers qui fleurissent au double des communs, & ne portent neantmoins jamais de cerises; le Figuier au contraire donne ses figues sans faire paroistre de fleur: Semblables à plusieurs personnes, dont les unes promettent beau-

coup, & ne tiennent rien; les autres exercent leurs liberalitez genereusement, bien qu'elles ne s'y engagent pas volontiers. Ceci suffira au sujet des Vegetaux, ne jugeant pas à propos de rendre ce chapitre plus long. VII.

CHAPITRE XXII.

Des Animaux.

DE la mesme façon qu'on a voulu attribuer aux Plantes un sentiment qui les auroit renduës de veritables animaux; il s'est aussi trouvé des personnes qui ont prétendu donner à ceux-ci l'usage de la raison, & qui les ont considerez non seulement comme sensibles, mais encore comme raisonnables. Eusebe met entre les ouvrages de Philon Juif que nous n'avons plus, celui-ci, *Alexander, sive de eo quòd Bruta ratione prædita sunt.* Plutarque rapporte l'opinion de divers Philosophes sur ce sujet, & d'Anaxagore entre autres qui leur accordoit l'intellect agent, mais non pas le patient; ce qui revient aux opinions de Pythagore, de Platon & de Galien, qui ne font differer leur raisonnement de celui des hommes, que selon le plus & le moins, à cause des organes qu'ils ont differens des nostres. En effet, il semble que les deux principales facultez de l'ame estant l'entendement, & la volonté, si les Bestes ont celle-ci, comme nous voions

2. hist. Ecl. c. 17. de plac. Pl. l. 5. c. 20.

qu'elles font ce que bon leur ſemble, ſi on ne les a privées de leur liberté ; il n'y a gueres d'apparence de leur diſputer l'autre partie. D'ailleurs par la doctrine des contraires, ſi les Chiens, les Chevaux, les Renards, & quelques autres des plus ſpirituels animaux, tombent en démence, & deviennent fous comme les hommes, ce qui ſe void tous les jours ; ne s'enſuit-il pas qu'ils ont l'uſage ordinaire de la raiſon, puiſqu'ils ont paſſé d'une extremité à l'autre, & que perſonne ne perd ce qu'il n'a pas.
L. de ira Dei. C'eſt peut-eſtre ce qui a porté Lactance à les rendre participans du diſcours interieur, nous faiſant differer d'eux ſeulement par la Religion, dont neantmoins l'on n'a pas creu qu'ils fuſſent entierement privez, puiſqu'entre autres l'on a fait adorer le Soleil à l'Elephant. Quintilien en faveur de ſa profeſſion donne liberalement la raiſon aux Brutes, mettant la diſtinction eſſentielle entre elles & nous, au ſeul langage qu'il leur refuſe. C'eſt aprés ſon maiſtre Ciceron qui ne leur dénie pas moins l'oraiſon que la raiſon, ni le langage que le diſcours ſpirituel, *feræ rationis & orationis expertes ſunt*, dit-il au premier livre de ſes Offices ou des devoirs mutuels. Si eſt-
l. 1. Strō. ce que Clement Alexandrin fait voir qu'outre la voix, dont nous ne ſçaurions nier que les animaux ne s'expliquent tous ſans excepter les poiſſons, on

a mesme reconnu des dialectes differens entre eux, quoiqu'ils s'entendent fort bien. Car par exemple le Rossignol ne chante pas également par tout, & celui d'Amerique n'est pas de beaucoup si éloquent que celui de nostre Europe. Mais Polybe qui n'estoit pas moins Philosophe qu'Historien, donne ailleurs aux bestes un bien plus grand avantage. Le Loup, dit-il, ne tombe pas deux fois dans une mesme fosse, le Chien craint l'eau chaude & le baston dont on l'a chastié, & le Renard évite pour toûjours le piege qu'on lui avoit preparé ; il n'y a que l'homme qui se laisse à toute heure attraper, & qui paroist par là avoir le moins d'esprit de tous. L'on s'estend en suite sur mille actions ingenieuses de divers animaux ; & Pline a fait un chapitre particulier des remedes dont nous nous servons, & qu'ils nous ont enseignez. Il monstre en divers autres lieux que nous leur sommes redevables de la plus-part des arts que nous exerçons, & l'on veut que les plus stupides mesmes nous aient appris, le Pourceau à labourer, & l'Asne selon Pausanias à couper la vigne, l'aiant brouttée & renduë par là plus fertile. La réponse ordinaire à tout cela, est que les Bestes n'agissent en ce qui nous paroist le plus spirituel, & le plus raisonnable, que par un instinct manifeste dans toutes leurs operations qui sont d'une mesme sorte, les oiseaux par e-

VII. Oviedo l. 4 hist.

l. 8. c. 27.

l. 2.

xemple faisant tous leurs nids, chacun en son espece, d'une mesme façon. Mais cette repartie est sujette à de grandes contestations, & n'est pas mesme veritable, puisqu'on a observé qu'aux Indes ces mesmes oiseaux construisent leurs nids tout autrement qu'ici. Car à cause des pluies, & de l'excessive chaleur, ils ont le sens & l'industrie de les bastir au bout des branches en forme de bouteille les tenant ouvertes par le bas. Avec tout cela pourtant il semble qu'il y ait de l'impieté à dire que les animaux aient de la raison, parce que c'est leur attriber la forme essentielle de l'homme, & l'on peut adjouster que cette opinion choque notablement plusieurs poincts de nostre Religion. Le plus donc qu'on leur puisse conceder, c'est quelque sorte de raisonnement à leur mode, qu'il faut croire differer du nostre, plus que selon le plus & le moins qui ne changent pas l'espece.

relat. de la Boulaye.

Aristote voulant écrire l'Histoire des animaux, fut obligé à une si grande dépense, qu'Athenée nous assure qu'il y emploia quatre cens quatre-vingts mille écus, que luy fournit pour cela Alexandre le Grand son disciple. Depuis lui, qui s'est tres-bien acquité de son entreprise, plusieurs autres n'ont pas laissé de travailler sur le mesme sujet, & de l'enrichir d'une infinité de curieuses observations, où Gesner & Aldroandus entre les modernes ont sur tous reüssi. Le nouveau Mon-

l. 9.

de qui a paru depuis cent cinquante ans, comme une nouvelle Nature, & les découvertes de tant d'autres païs dont ce Philosophe n'avoit nulle connoissance, leur ont donné le moien en marchant sur ses pas de le passer en quelque chose. Il seroit donc aisé d'estendre fort loin ce chapitre, que nous restraindrons à fort peu de remarques singulieres, & que nous n'avons pas faites ailleurs où nous avons parlé des animaux. VII

lettre 54.

Encore qu'on les distingue en trois ordres differens, de volatiles qu'on attribuë à l'air, d'aquatiles qui vivent dans les eaux douces ou salées, & de terrestres qui cheminent comme nous ou qui rampent sur la terre; si est-ce qu'à le prendre exactement, il n'y a point d'oiseau qui soit purement aërien comme le poisson est aquatique, le premier ne se pouvant passer du repos qu'il est contraint de venir chercher en terre. Je sçai bien que les Platoniciens se sont figuré des animaux aëriens, à qui l'élevation & la montée en haut estoit aussi naturelle, que la descente en bas leur reüssissoit violente & contre nature; mais personne ne les peut prendre que pour des Estres imaginaires. En effet l'air, non plus que le feu, ne produisent point d'animaux qui leur soient entierement propres, par la raison qu'en rend Aristote, que ces deux Elemens superieurs n'ont pas la matiere requise à leur generation, que la seule terre & les eaux

1. de hist. anim. c. 1. & 4. meteor. c. 4.

peuvent fournir. C'est pour cela que tous les oiseaux ont des pieds qui ne leur sont d'usage qu'ici bas. Car ce qu'on a écrit des Apodes, tels que le Manucodiata, Irico, ou oiseau de Paradis des Moluques, se trouve faux aprés une exacte perquisition, qui a fait connoistre que la Nature leur aiant donné de tres-petits pieds, les marchands les en privent souvẽt par imposture, afin de favoriser une creance qui encherit le trafic qu'ils font de ces oiseaux. Si ce n'est qu'on veuïlle accorder Clusius qui est de ce dernier sentiment, avec ceux qui n'en sont pas, en disant qu'il se trouve des Manucodiates avec des pieds, & d'autres sans pieds, qui se doivent vraisemblablement reposer comme cet autre oiseau de l'Amerique dont parle Vincent le Blanc, s'il n'est le mesme, entortillant leur queuë à un arbre où ils demeurent suspendus. Diogenes Laërtius nous apprend que Strabon le Physicien avoit fait un livre des animaux fabuleux, je pense que s'il n'y avoit mis ces Apodes, on les y eust pû adjouster, avec le Phœnix, la Chimere de Bellerophon, & la Sphynge des Egyptiens.

Quoiqu'il en soit, pour commencer par les Volatiles, le Hibou oiseau de Minerve, autant respecté aujourd'hui des Tartares, qu'autrefois des Atheniens, passe pour le plus prudent; le Vautour dans Plutarque pour le plus saint; l'Hirondele ennemie de Thebes pour la plus indocile;

le Pan pour le plus beau; la Mouche pour la plus incorrigible ; le Contur de Madagascar pour le plus grand, & le Mosquetto, Tominejo, ou Vicelin de Mexique, pour le plus petit. Mais quoique nous donnions ici le prix du chant au Rossignol, comme faisoient les Grecs l'appellant Philomele, & quand il seroit vrai que la Linote eust aussi receu son nom d'eux à cause de l'excellence de ses chansons, plûtost que par la consideration du Lin qu'elle aime tant ; si est-ce que Belon croit que l'oiseau nommé par les anciens *avis Venatica*, qu'il vid en Judée, a le plus agreable ramage de tous. VII. λίνος. cantio. l. 2. c. 9.

Il n'y a point d'éloge qui ne cede à celui que nous voions avoir esté donné à l'Abeille, non seulement par le Poëte quand il a dit,

Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthérios dixere; Virg.

mais par Aristote mesme lorsqu'il observe que les guespes & les frelons n'ont rien de divin comme ces Mouches à miel ; θεῖον οὐδέν, c'est son mot. Quintilien ne leur a pas esté moins favorable dans une de ses declamations, où il prononce d'elles, *quid non divinum habent, nisi quòd moriuntur* ? Solin ne se contente pas de les exclure de l'Irlande, il assure que la terre de cette Isle transportée ailleurs les y fait perir. c. 203

Elles sont sans distinction de masle & de femelle, quoiqu'on ait voulu dire de leur Roi, & elles engendrent sans s'accoupler, aiant en elles, dit Aristote, l'un & l'autre sexe comme les Plantes. Celles de l'Inde Occidentale sont sans aiguillon, noires, & plus petites que les nostres. Leur miel est encore de couleur noire, aussi bien que leur cire qui ne se peut blanchir, ni elles apprivoiser & rendre domestiques comme elles sont parmi nous. En Guatemala pourtant où elles sont blanches, leur miel, & leur cire participent de leur blancheur.

3. de gen. an. c. 10.

Eus. Nieremb hist. nat. l. 20. c. 1.

ep. 122.

La Poule est admirée par Seneque de ne craindre ni le Paon, ni l'Oye, nonobstant leur grandeur, & d'apprehender si fort le moidre Milan. On void des Poules qui ont des plumes toutes renversées & tournées vers la teste. Celles du Royaume de Mangi qui sont blanches, portent de la laine au lieu de plume. Et le Coq qu'Athenée veut qui ait esté nommé *Alector*, pource qu'il nous excite à sortir du lict, ne chante point à minuict dans l'Amerique, si nous en croions Oviedo, comme il fait en nos contrées. L'on fait en Egypte éclore au four les poulets, mais ils ne sont pas de si bon goust que ceux qui sont couvez naturellement, comme l'a éprouvé Pietro della Valle.

Sal. de an. climact. 756. ἐκ τῶ λέκτρου.

c. 132.

Antigonus Carystius rapporte pour une merveille, qu'on avoit veu une Hirondelle blanche. Blefkenius dit dans sa description de l'Islande, que les Corbeaux

y prennent ordinairement la mesme couleur. La Chauvesouris est seule entre tous les oiseaux, si elle peut estre mise du nombre, qui a des dents, des mammelles, & du laict. L'Autruche, dont la categorie est aussi douteuse, se trouve l'unique parmi les Volatiles, selon Pline, qui ait les deux paupieres comme l'homme. Je suis persuadé qu'elle digere le fer, pour avoir veû quantité de monnoies consumées les unes plus, & les autres moins dans l'estomach d'une qui estoit au Cardinal Bagni. L'Apiaster, ou Merops a cette faculté singuliere, de voler à reculons, & la queuë la premiere, ce qu'Elien dit avoir admiré. Les Grues annoncent l'Hiver, comme les Cicognes, & les Hirondelles l'Esté. L'on ne doute plus que du bois qui se pourrit dans la Mer il ne naisse une espece de Cannes; j'en ai veû de formées à demi qui tenoient encore à une piece de vaisseau apportée de Hollande exprés pour faire connoistre cette generation. Afin d'autoriser la beauté du Paon dont je n'ai dit qu'un mot, j'adjouste l'observation du Pere Jarric, qu'au Roiaume d'Angola le Roi seul a le pouvoir de nourrir cet agreable animal, avec une loi si rigoureuse qu'elle condamne à la mort ceux qui prennent une de ses plumes, s'ils ne deviennent esclaves avec tous leurs parens, dont les biens sont confisquez pour ce crime.

L. 1. de anim. c. 49.

L. 3. c. 6.

Venons aux Poissons, dont Pline a écrit qu'il n'y avoit que cent soixante-seize

L. 32. c. ult.

genres differens dans la Mer, les croiant plus aisez à compter que les oiseaux de l'air ou les autres animaux de la terre. Mais il peut bien s'estre trompé sur une fausse presupposition. Car l'on n'avoit pas mieux reconnu de son temps toutes les regions de la Mer, que celles de l'air & de la terre; & les premieres n'ont pas moins que les autres leurs habitans separez, differens, & qui font profession, aussi bien que les hommes, de s'affectionner à leur patrie sans jamais en sortir.

Ovid. halieut.

Descripsit sedes varias natura profundi,
Nec cunctos unà voluit consistere pisces.

L'on a trouvé d'autres poissons vers l'Amerique qu'il n'y en a aux costes de l'Europe; & il se rencontre des cantons dans cet element humide, deserts & sans habitans, comme nous l'avons déja observé au chapitre quatorziéme; de mesme qu'il s'en remarque d'autres extraordinairement peuplez.

S'il est vrai qu'il ait plû parfois des poissons, il faut croire qu'ils s'estoient formez en l'air & dans la nuë. Mais il est certain qu'ils s'en trouve de fossiles dans terre, où ils peuvent vivre, ceux-là n'aians ni poulmons ni respiration. Aristote le témoigne en plus d'un lieu, & il assure qu'on trouve souvent de ces poissons terrestres en Paphlagonie. Ils devoient estre compris au precepte de Pythagore de ne manger jamais de poissons, au cas qu'il fust fondé sur le silence dont ce Philosophe faisoit

L. de resp. c. 9. & de mir. ausc.

le fondement de sa secte, & qu'il disoit avoir appris des poissons. Car il s'en trouve de parlans non seulement dans la Mer, tels que le Chien & le Veau qu'on appelle Marins, mais encore dans beaucoup de rivieres, comme dans le Clitor & le Ladon d'Arcadie, aussi bien que dans l'Aorne où les Poecilies se font écouter. Pausanias dit que ceux-ci ont la voix fort approchante du chant des Grives; & nomme le fleuve où ils se voient & s'entendent non pas Aorne, comme fait Athenée, mais Aoranie. Or les Pythagoriciens n'ont pas esté seuls qui se sont abstenus de poisson, il y a eu des Religieux en Egypte qui se sont privez de cette nourriture par mortification, comme estant beaucoup plus delicieuse que celle de la chair, & plus échauffante; tant à cause de la saleure de la mer à l'égard des maritimes, que pource qu'Empedocle soustenoit, generalement parlant, que les animaux aquatiques estoient les plus chauds de tous. C'est tout le contraire de certains Ethiopiens nommez *Ichthyophages*, parce qu'ils n'avoient point d'autres vivres que ceux que la pesche leur fournissoit. Diodore observe qu'à la verité cette nourriture abregeoit leurs jours, mais qu'en recompense ils les passoient plus exempts de maladies que nous ne faisons. Aussi Aristote assure que les poissons ne sont jamais ataquez d'aucune pestilence, ce qui témoigne qu'ils n'ont rien en eux de mal

VII.

Athen. l. 7.

L. 8.

Arist. L. de resp. c. 14.

L. 3.

8. *de hist. anim.* c. 19.

ſain, ni qui tende à la corruption. Il eſt conſtant que les plus delicates tables de Grece & d'Italie eſtoient toûjours ſervies de poiſſon dont le prix eſtoit tel, que Tibere aiant envoié vendre au marché un Barbeau qu'on lui avoit donné, il fut acheté prés de deux cens écus. Pline & Suetone mettent d'autres Barbeaux encore à plus haut prix. Au reſte comme il y a parmi nous des hommes *anthropophages* & qui ſe mangent les uns les autres; il ſe trouve auſſi des poiſſons qui devorent juſques à ceux de leur eſpece.

Pl. l. 9. cap. 7. Suet. l. 3. c. 34.

Les Hiſtoires amoureuſes des Dauphins & de quelques jeunes garçons ſont recitées par une infinité d'Auteurs. Le pouvoir de la Torpille d'endormir le bras du Peſcheur & celui de la Remore d'arreſter les vaiſſeaux, ne ſont pas moins celebres. Je voi pourtant dans quelques Relations de voiages, qu'on a trouvé aux Indes Occidentales quantité de Remores qui n'empeſchent point le cours des navires. Mais Pline donne un avantage merveilleux au Dauphin d'eſtre le plus viſte de tous les animaux, ceux de terre & de l'air compris *ocyor volucre, ocyor telo*. Il accourt au nom de Simon qui lui plaiſt merveilleuſement. La Balene eſt reconnuë ſans contredit pour la plus vaſte & la plus groſſe de toutes les creatures vivantes de quelque ordre qu'elles ſoient. Le Crocodile a cinq choſes fort conſiderables; qu'il eſt auſſi de tous celui qui devient le plus grand du plus petit

P. du Tertre.

L. 9. c. 8.

principe

principe ou commencement, *maximus existit ex minimo*; qu'il n'a point de langue selon plusieurs, ou courte & inutile selon d'autres; qu'il remuë la maschoire d'en-haut aiant la basse immobile; qu'il croist tout le temps de sa vie; & qu'il fuit devant les personnes qui le poursuivent, ne courant qu'aprés celles qui témoignent de la peur en s'éloignant de lui. Le mépris seul qu'en font les Tentyrites, & leur temerité, dit Seneque, leur donne ce grand avantage de le vaincre facilement. L'on a aussi publié comme une grande merveille, que par tout où se trouvoit le poisson Anthias, appellé par nous Barbier de Mer, il ne se rencontroit jamais aucun poisson dangereux; ce qui l'a fait nommer aux Plongeons qui peschent les perles, le coral, ou les éponges, *le poisson sacré*, titre dont quelques autres poissons sont aussi honorez. Mais, comme dit fort bien Aristote, cela ne vient pas d'une vertu qui soit en celui-ci, l'éloignement des autres qu'on craint n'arrive que par accident, & de la mesme façon qu'où l'on trouve des limaçons, l'on est assuré qu'il n'y a ni pourceau, ni perdrix.

VII.

Les animaux terrestres ne sont pas moins considerables que les autres, & même à cause du pastis commun où nous broutons avec eux, souvent nous leur adjugeons de grandes prerogatives. En effet Pline a prononcé de l'Elephant le plus massif & pesant de tous, qu'il estoit *humanis*

L. 8. c. 1.

Sensibus proximus. Et quelques-uns ont voulu mettre le Singe entre l'homme & la beste, comme ils ont placé l'Ange entre Dieu & l'homme. Au Roiaume de Pegu les Singes sont considerez comme animaux qui approchant si fort de la forme humaine, doivent estre plus que tous les autres agreables à Dieu, aussi sont-ils là inviolables. Et neantmoins ce n'est pas seulement à cause de leur figure exterieure qui approche tant de la nostre qu'on en fait cas, l'interieure y contribuë encore davantage, & leur esprit a fait dire aux Caffres qui les connoissent parfaitement, que la seule apprehension qu'on les fist trop travailler les empeschoit de parler. Il est constant qu'on se sert de ceux de la Guinée appellez Baris, comme de valets, à balaier la maison, à piler dans des mortiers, & à plusieurs autres offices, outre qu'ils joüent de la fluste & de la guiterre, avec admiration. Or comme ils nous sont apportez de loin, & que nostre region n'en produit point, il y a de mesme beaucoup de païs où l'on ne void jamais de certains animaux qui sont communs en d'autres contrées. L'Afrique n'a ni Ours, ni Cerfs, ni Pourceaux sangliers quoiqu'à l'égard des premiers Virgile dise d'un de ses heros,

Gaspar. Balby Ind. Orient. par. 7. c. 36.

Iarric. l. 5. c. 44. & Gass. vit. Peiresc. l. 5.

Horridus in jaculis, & pelle Libystidis Ursæ:

outre qu'Herodote, Solin, & quelques autres mettent des Ours en Afrique. L'Eu-

rope ne nourrit plus de Lions, comme autrefois vers la Macedoine en Thrace où ils égorgerent tant de chameaux de Xerxes, & ailleurs encore, ce que Dion Chrysostome a remarqué dés son temps. Le Pourceau ordinaire ne peut s'élever en Arabie, & Solin adjouste à Pline, qu'y estant transporté il y perd la vie incontinent. Strabon nous apprend qu'il n'estoit pas permis d'avoir des Chiens dans l'Isle de Delos, mais ils ne pouvoient absolument subsister dans celle de Siagros, car s'ils y estoient exposez Pline asseure qu'errant le long du rivage ils ne tardoient gueres à mourir. C'est la mesme chose des Lievres portez dans l'Isle d'Ithaque, où ils perissent aussi-tost, par le témoignage d'Aristote. Celles d'Astipalée & d'Irlande ne donnent naissance à aucun Serpent. Ahenea voisine de Delos est mortelle aux Chats. Coronée ville de Bœotie l'estoit aux Taupes. Et l'air de la Silesie est si contraire aux Asnes qu'on n'y en void point; les Allemans aiant accoustumé d'imputer en raillant aux Silesiens d'avoir pris une Asnesse pour la mere des Livres. Je ne dis rien des Loups dont il ne se parle plus en Angleterre, parce qu'elle en auroit encore s'ils n'en avoient esté exterminez. Peut-estre estoit-ce pour la mesme cause qu'il n'y en avoit point en l'Isle de Crete, ni sur le mont Olympe de Macedoine du temps de Pline. Quant aux animaux des païs fort éloignez, & sur tout

VII.

L. 6. c. 28.

8. de hist. an. c. 28.

Id. de mir. au. c.

L. 8. c. 58.

du nouveau monde, c'est une chose merveilleuse comme ils ont esté trouvez differens des nostres. La descente vers la Mer des Crables ou Cancres de la Guadaloupe, est une autre merveille à considerer dans la Relation de cette Isle qu'on nous a donné depuis peu.

Du Tertre.

Aristote qui ne pouvoit pas parler de ceux-ci, donne pour maxime generale, que les bêtes d'Asie sont ordinairement les plus sauvages & indomptables; celles d'Europe les plus fortes; & celles d'Afrique les plus monstreuses, à cause de leurs accouplemens dereglez. Pline dit aprés le mesme Aristote, que de toutes les especes dont il se trouve des animaux domestiques & apprivoisez, il y en a aussi de farouches, l'homme compris: Mais l'on n'apprivoise jamais les Pantheres, ni les Viperes. Les plus sots de tous sont à son compte ceux qu'on void couverts de laine. Les Teignes, Mittes, & Cirons répondent aux *Acari* des Anciens, & sont les plus petits de la Nature. Galba fit voir a Rome des Elephans funambules, & Xiphilin parle d'un autre sous Neron, qui marchoit aussi sur la corde aiant un homme sur lui, ce qui est considerable au plus corpulent des animaux terrestres. Les plus grandes guerres des Rois d'Orient se font pour le titre d'Empereur des Elephans blancs. Nostre Morale est remplie d'exemples qu'elle tire presque de toutes les bestes, qu'Epicure nommoit pour cela les miroirs de la Na-

L. 8. cap. 53. probl. sect. 10. qu. 44.

Suet. in Galb. ant. 6. ex Dione l. 61.

ture. Et je me souviens là dessus que Petrarque ne peut souffrir, qu'on renvoie le paresseux au Fourmi pour apprendre de lui la diligence & le bon ménage, veu que toute l'épargne de cette petite insecte se fait de larcins & de brigandages. Elle y est si adonnée, que pour appuier la pensée de Petrarque j'ai remarqué dans une Relation moderne, que les Fourmis des Isles de l'Amerique, qui ne peuvent pas apprehender la rigueur ni la sterilité de l'Hiver, parce qu'il n'y en a point, ne laissent pas d'amasser, comme les autres, ce qu'elles peuvent piller. Quoi qu'il en soit, c'est un aphorisme constant dans cette mesme Morale, que quiconque use de cruauté, & j'ose dire d'inhumanité, envers les ani-animaux, manque ordinairement de douceur & de charité envers les hommes. Homere a fait une belle leçon là dessus, quand il a feint que les larmes des chevaux d'Achille émeurent Jupiter mesme à la compassion. Mais parce qu'il n'y a aucun animal sur qui l'on ne puisse faire une infinité d'observations, choisissons le Chien entre tous pour exemple de cela, & finissons ce chapitre par ce peu que nous en dirons. Ce n'est pas qu'il ne soit méprisé & haï par plusieurs personnes. Les Turcs sont de ceux-là, dont il y a d'autant plus de sujet de s'estonner, qu'ils sont grands amateurs des Chats. Ils assurent que l'Ange de Dieu n'entre jamais dans un lieu où il y a un Chien, ou une Cloche. J'ai leû depuis

VII. Praef. l. 2. de rem. ut. fort.

Du Tertre.

Ind. O.

rient par. 12. peu, qu'un Roi des Indes Orientales estoit porté d'une telle antipathie contre les Chiens, qu'aux villes où il alloit il faloit les tuer tous, ou les transporter. Un Rabin Espagnol dit que la noirceur de la posterité de Cham, l'impureté fabuleuse du bec de Corbeau, & la liaison du Chien avec sa femelle aprés son accouplement, viennent en punition de ce que tous trois avoient voulu engendrer dans l'Arche. Ces pensées extravagantes, ni ces aversions, n'empeschent pas que cet animal ne soit reconnu par tout pour avoir beaucoup de qualitez estimables & singulieres. Il ne cede qu'à l'homme seul en memoire; & sa fidelité est telle, que depuis Argo chien d'Ulysse qui seul reconnut son seigneur aprés vingt ans d'absence, jusques à celui de Montargis, tous les siecles en ont produit dont l'on a publié l'amour constante pour leurs maistres. Celui de Xantippus pere de Pericles le suivit à nage depuis le port de Pirée jusques en l'Isle de Salamine, où estant expiré en arrivant, on lui dressa un tombeau digne de son zele. Depuis; le corps de Lysimachus fut reconnu & gardé des bestes par son Chien, comme Appian le rapporte. Et l'on vid sous Tibere celui de Sabinus se precipiter dans le Tibre, pour n'abandonner pas le corps de son maistre. Les Chiens ont esté tres-utiles en guerre lorsqu'on s'en est servi, dont il y a infinis exemples. Les Espagnols ont donné paie & demie

Metell. præf. ad Oros. hist.

Pline l. 8. c. 40.

Plutar in Them.

De bello Syr.

Dio. Cass. l. 58.

de Soldat à un Chien nommé Bezzerillo, dont ils se servoient contre les Indiens de l'Amerique. Un autre appellé Leoncille, est encore celebre dans leurs Histoires. Les Achaiens laisserent autrefois entre autres forces cinquante Chiens pour bien garder la forteresse d'Acrocorinthe; ce qui a beaucoup de rapport a ce qu'on pratique presentement dans la ville de Saint Malo. L'on s'en sert comme de chevaux de charge en plusieurs lieux. Et les Groenlandois qui les ont extraordinairement grands, les attelent à leurs traisneaux. Aussi ont-ils esté de tout temps si estimez, que les Philosophes Cyniques tenoient à gloire de porter leur nom. Une Prefecture & une ville d'Egypte le prirent aussi, où le Dieu Anubis à teste de chien estoit adoré. Et il y a eu des peuples en Afrique, dont parle Agatharchides dans Photius, appellez Cynamolges, de ce qu'ils convertissoient le laict des Chienes en leur nourriture; comme nous faisons ici celui des Vaches, des Chevres, & des Brebis. D'ailleurs Chrysippe tout contraire qu'il estoit au raisonnement des animaux reconnut le syllogisme de ceux-ci dans un carrefour à trois chemins differens. Et les excellentes qualitez qu'Alexandre avoit remarquées en son chien Peritas mort dans l'Inde, firent qu'il y bastit une ville de son nom, comme il avoit fondé celle qui portoit celui de son Cheval Bucephale. Au surplus les Chiens ne sont pas

Ovied. l. 6. hist. c. 11.

Plutar. in Arato.

Horn. de or. gent. Am. l. 3. c. 8.

La Peir. rel. Groenl.

Strab. l. 17. Geogr.

Ramusio. seulement utiles durant leur vie, ils le sont mesme aprés leur mort. Les Hurons qui les engraissent en font les delices de leurs repas de Tabagie. Et leur chair se vend aux boucheries de la Chine, comme ici celle du Bœuf, & du Mouton, ou celle de Sanglier à Rome. Je ne rapporterai plus que deux petites singularitez de cet animal. *Pline l. 8. c. 58. & l. 11. cap. 27.* L'une, qu'au rebours des Grenouïlles de Seriphe & du lac de Sicende, qui transportées, de muettes deviennent vocales; ou des Cigales de Rhegio qui se taisent chez elles, & chantent ailleurs; *Ovied. 12. hist. c. 5.* les Chiens de la terre ferme d'Amerique, & ceux de Guinée, naissent tellement muets, qu'ils ne jappent ni batus, ni dépaïsez. *Blefkenius in desc. Isl.* L'autre singularité est, qu'en Islande il s'en void à poil de Barbets qui naissent sans queuë, & sans oreilles.

CHAPITRE XXIII.

Des Hommes.

COMME la vie sensitive des Brutes a sous soi la vegetative, celle des Hommes qui est raisonnable comprend les deux autres; & l'ame immortelle qui nous informe estant unique, a sans multiplication par son eminence les fonctions de toutes les trois. C'est la principale partie de nostre Estre, & par laquelle nous sommes definis animaux capables de raison. Je dis la principale, parce que l'homme est

un

un composé d'ame, & de corps, celui-ci VII. perissable, & l'autre immortelle, de sorte-que ces deux parties estant d'une nature si differente, ce n'est pas merveille qu'il y ait souvent de la contestation entre elles, & que le tout s'en ressente. En effet, quand l'ame comme superieure exige trop du corps, ne lui accorde pas assez les choses qui lui sont necessaires, & abusant de son autorité le traitte tyranniquement; leur societé ne sçauroit durer, on void celui-ci succomber sous le faix, & c'est la ruine indubitable de leur liaison. Mais s'il arrive au rebours que la plus noble partie s'asservisse à l'autre, qu'elle se neglige pour vaquer seulement aux interests de son inferieure, le desordre est encore plus grand, parce que l'intention de Dieu & de la Nature est entierement renversée. Cependant ce dernier inconvenient est le plus ordinaire. Le corps, comme disoit fort bien Theophraste, fait souvent paier à l'Ame trop cherement le loüage de son habitation. Et il arrive mesme parfois sans qu'il y ait de leur faute, qu'un esprit bien fait se rencontre dans un corps mal disposé, comme un excellent Pilote dans un vaisseau à demi brisé, ou de méchante fabrique. Sur tout, il faut bien s'empescher de croire que l'ame soit faite pour le corps, selon le sentiment des sectateurs d'Epicure & d'Asclepiade. Les moindres choses sont toûjours subordonnées aux grandes, & non

pas celles-ci aux premieres. C'est pourquoi Galien s'est moqué de l'opinion de ces Philosophes en parlant du Singe, qu'il maintient aprés Hippocrate avoir le corps ridicule, parce que son ame l'est. Il nomme la Nature fort juste & raisonnable en cela, soustenant qu'elle ne le seroit pas si elle avoit agi au contraire.

L. 1. de usu part. c. 22.

Or dautant que c'est une maxime receuë dans la Philosophie, que les operations montrent les essences, par la regle ordinaire qui porte, *ut se habet unumquodque ad esse, ita & ad operandum*; les differentes fonctions de nos ames comparées entre elles, & ce que les unes agissent si excellemment au prix des autres, cette diversité, dis-je, a donné lieu à l'opinion de leur inégalité. L'Eglise n'a point encore determiné la question: Et il suffit de dire ici en faveur de la plus commune opinion, qui veut que Dieu crée les ames toutes égales, puisque c'est pour une mesme beatitude, que la difference de leurs actions procede de celle des organes dont elles se servent, qui comme corporels n'ont pas plus de rapport ni de ressemblance que nos visages. En effet, la varieté de nos esprits, leur pesanteur ou vivacité, & l'élevation ou bassesse de leurs operations, ne dépend que de là, ce qui ne prejudicie ni à l'égalité qui peut estre entre les ames, ni à leur immortalité que la Foi nous oblige de croire. Ce n'est pas que dans la meilleur Philosophie il n'y ait assez de bon-

nes raisons qui prouvent cette immortalité. Mais parce que le Peripatetisme, comme l'a soustenu Pomponace, a des principes qui rendent l'ame mortelle, par exemple l'eternité du Monde jointe à ce qu'il n'y a rien d'actuellement infini, le plus seur est de tenir cet Article de la Foi, selon que nous nous en sommes expliquez dans un traitté separé de l'immortalité de l'ame. Cela n'empeschera pas que nous ne fortifions ce point de Religion le plus qu'il nous sera possible, & que contemplant la jonction des deux parties qui nous composent, nous ne taschions de le bien establir, & de satisfaire en mesme temps au precepte de l'ancien Oracle, qui commandoit de se connoistre soi-mesme.

Pour le corps, c'est le fait de l'Anatomie de compter toutes ses parties, de sçavoir leur situation, & de rendre la raison precise de son architecture. S'il nous paroist admirable au dehors, il l'est encore davantage au dedans, où tant de pieces sans estre commandées travaillent incessamment à nostre subsistance, & à nostre nourriture; ce qui oblige Galien à les comparer plaisamment aux instrumens *automates* de Vulcain. Ce grand personnage y a compté plus de deux cens os, dont il n'y a aucun qui n'ait plus de quarante rapports & considerations pour lesquelles il est de la force, grandeur, & figure qu'il possede. Aussi le nom de Promethée est un nom

L. 4. de us. part. ... & l. 10. c. 3.

de prevoiance, qui marque celle dont il a usé dans cette fabrique. Ce qui est fort contraire à l'impertinente pensée de ceux qui veulent dans Clement Alexandrin, que Dieu n'ait fait l'homme que jusques au nombril, & que ce qui est au dessous soit d'une autre Puissance. Il nous suffira de dire en ce lieu, que la plus grande beauté du corps humain consiste en une juste proportion de ses membres, avec une couleur seante & convenable. Et nostre principale consideration sera celle des organes, dont nous venons de dire que l'ame se sert en toutes ses operations. Car puisque ses deux principales facultez sont l'Entendement, & la Volonté, & que celle-ci n'agit que par la prescription du premier, qui ne connoist rien qui n'ait passé par ces organes qui sont les Sens, il s'ensuit que leur connoissance sera un grand acheminement à celle de l'ame, aussi bien que du corps. Or ces sens corporels sont nommez exterieurs, pour les distinguer du sens commun qui est interne; & bien qu'on en ait voulu rendre le nombre douteux, l'on est convenu dans l'Eschole du nombre de cinq, la Veuë, l'Ouïe, l'Odorat, le Goust, & l'Attouchement, par cette raison qu'il n'y a que cinq objets sensibles, la couleur, le son, l'odeurs, la saveur, & la qualité tactile ou ce qui peut estre touché. De ces objets sensibles les uns sont nommez propres, à cause qu'ils ne peuvent estre connus que

L. 3. Strom.

VII.

par un ſens ſeulement, comme la couleur par la veuë, le ſon par l'ouïe : les autres ſont appellez communs, dautant que pluſieurs ſens en jugent, comme la veuë & l'attouchement de la quantité. Le nombre la figure, le mouvement, & le repos, ſont encore par la meſme raiſon des ſenſibles communs, où les Sens ſont plus ſujets à ſe tromper qu'à ceux qui leur ſont propres. Il faut preſter ſon attention à chacun de ces cinq ſens ſeparément, que les Philoſophes nomment les cinq portes de l'ame ; & qu'ils diſent eſtre des mouvemens de cette meſme ame, qui ſe font avec l'intervention du corps.

Ariſt. de ſomno & vig. l. c. 1.

CHAPITRE XXIV.

De la Veuë.

IL ſe preſente d'abord cette grande queſtion, ſi l'on void par l'emiſſion des raions viſuels, comme Empedocle & Platon l'ont creû, ou, ſelon Ariſtote, par la reception des images & eſpeces des objets. Peut-eſtre que l'une & l'autre de ces deux choſes contribuent à l'action de l'œil qu'on appelle viſion, & que le raion & l'eſpece en uſent comme deux grands Seigneurs, dont chacun fait une partie du chemin pour ſe rencontrer. Quoiqu'il en ſoit, il demeure conſtant que les plus grands yeux ne ſont pas ceux qui

voient le mieux ; & que si Palemede est celui des hommes qui les a eus tels le plus remarquablement, comme Philostrate le represente, il est à croire qu'il voioit plus clair de ceux de l'esprit, qu'il ne faisoit des veritables dont nous parlons. La raison, outre l'experience, s'en rend facilement dans la doctrine Peripatetique, qui fait venir la pointe de la pyramide visuelle dans les moindres yeux & un peu enfoncez, beaucoup plus pointuë, & par consequent avec une vertu plus forte, comme estant plus unie & ramassée. Celui qui d'un promontoire de Sicile comptoit les vaisseaux qui sortoient du port de Carthage, devoit avoir les yeux de cette derniere conformation. Et s'il y a eu des veuës de Lyncée qui perçassent les arbres, & les murailles, ce qui est dur à croire, elles devoient encore estre de mesme. Mais de quelque façon que la vision se fasse, la veuë a ce privilege de n'estre pas forcée comme les autres sens le sont par la presence des objets, puisque l'œil les reçoit, ou rebute, selon qu'il lui plaist de s'ouvrir, ou de se fermer. Le sujet & le lieu où elle se fait est l'humeur crystalline exempte de couleur pour bien juger de toutes. La lumiere qui est requise pour cela, & beaucoup plus du costé de l'objet que de celui de l'œil, est une des choses les plus obscures dont traitte la Philosophie, bien que ce soit cette mesme lumiere qui éclaire tout. On la tient une substance entre

Pline l. 7. c. 2.

Iambl. Pytr. c. 8.

VII.

les corporelles & les ſpirituelles, & les couleurs qu'elle revele ſe peuvent dire des lumieres incorporées, ou inherentes & attachées à quelque corps. Or la veuë eſt le ſens de l'invention, & c'eſt pour cela qu'encorequ'Ariſtote ait nommé l'ouïe le ſens des diſciplines, il ne laiſſe pas de reconnoiſtre que la veuë eſt celui de tous qui nous eſt le plus cher, & dont la privation nous afflige davantage. En effet, la ſurdité n'a garde d'eſtre ſi incommode que la cecité ou aveuglement. C'eſt ce qui a fait prononcer oratoirement à Quintilien, que la perte de la veuë n'eſtoit pas moins l'aveuglement de l'ame que du corps, & que l'homme ſouffroit également par elle en toutes les deux parties. *Fallitur quiſquis hanc calamitatem non animorum putat eſſe, ſed corporum; totius hominis debilitas eſt oculos perdidiſſe.* Et de verité l'ame eſtant renfermée dans le corps, je ne dirai pas comme dans une priſon, mais comme dans un ſepulcre, d'où vient l'alluſion Grecque entre Σῶμα & Σῆμα, quel plus grand deſaſtre peut-elle ſouffrir que d'eſtre privée de ce peu de lumiere qui lui vient par cette agreable feneſtre de l'œil? Car la verité dont elle fait ſa plus douce paſture, ne penetre juſques à elle par nul endroit ſi ſeurement, ni ſi commodement, que par celui-là, *veritas eſt certa rei notitia, habita maximè per viſum;* d'où vient la preference du témoin oculaire à tout autre. Enfin Pline ſouſtient que c'eſt

1. Met. c. 1.

Gl. in auth. de inſtr. cauſ. Eccl.

dans les yeux que l'ame fait sa principale
L. 11. demeure, *profectò in oculis animus inhabi-*
c. 7. *tat*; & que ceux qui les baisent s'approchent d'elle le plus prés que faire se peut, *hos cùm osculamur, animum ipsum videmur attingere*. Il est constant que dans la passion où cela se pratique, rien n'est plus puissant que la veuë. Il n'y a point d'expression verbale qui approche de celle des yeux ; ce sont des truchemens qui se servent du langage des Anges ; & ils sont si prompts, si fideles, & si pathetiques, qu'un clin d'œil dit souvent plus de choses, soit en bien, soit en mal, que cent periodes n'en pourroient exprimer.

L'action des yeux est si puissante en l'une & en l'autre façon, qu'elle donne aux uns la vie, & aux autres la mort. Sans parler de la fascination, ni des Gorgones, un mauvais regard de certaines personnes a fait parfois ce qu'on dit du Catoblepas, & du Basilisc, qui font perir ce qu'ils envisagent. Et une favorable œillade au contraire en a souvent ressuscité d'autres tout-à-fait desesperez. Ne dit-on pas que la Tortuë couve & fait éclore ses œufs en les regardant d'une forte attention ? Une personne qui aime ardemment, a de mesme je ne sçai quoi d'utile dans la veuë pour ceux qu'elle affectionne, qui nous fait dire communément qu'elle les couve des yeux. D'ailleurs l'extravagance d'un esprit, ou sa prudence, paroissent sur tout dans cette partie. Il n'y a rien de plus

composé que le regard d'un homme sage, ni de plus extravagant & dereglé que celui d'un fou. *In facie prudentis lucet sapientia, oculi stultorum in finibus terræ*. Et Jesus Syrach rencherit sur ce proverbe de Salomon, quand il dit que les yeux d'un estourdi ou insensé se portent & se jettent de sept differens costez tout à la fois, *oculi insipientis septemplices sunt*. Enfin la Nature a voulu gratifier l'œil de l'homme de cette particularité, qu'il n'y a que lui qui ait de petits poils à la haute & à la basse paupiere. L'Histoire des Incas observe que ceux du Perou mettoient superstitieusement en cet endroit des marques de leur bonne ou mauvaise fortune, prenant à bon augure le tremblement de la paupiere d'enhaut, comme ce leur estoit un signe tout contraire si celle d'enbas souffroit ce mouvement involontaire.

VII. *Prov. Sal. c. 17.* *Eccl. c. 20.* *Arist. 2. de part. an. c. 14.* *l. 4. c. 16.*

CHAPITRE XXV.

De l'Ouïe.

LA grande recommendation de l'Ouïe vient d'estre le sens qui fait les sçavans, y en aiant peu qui le deviennent d'eux-mesmes: & qui doivent à leur invention seule & à leur raisonnement les sciences dont ils ont quelque connoissance. Elles sont presque toutes *acroamatiques* aussi bien que la Physique d'Aristote, qui vouloit estre interpretée de vive voix, &

leurs principales parties n'arrivent gueres jusques à l'ame, que par le canal de l'oreille, nommée pour cela l'organe des disciplines C'est ce qui a fait aussi appeller la voix en Grec φωνὴ, comme qui diroit φῶς νῦ, la lumiere de l'entendement, qui en effet demeureroit dans de grandes tenebres s'il n'estoit éclairé par la parole de ceux qui l'instruisent en lui disant le mot en l'oreille. Mais nostre Theologie a renvié de beaucoup en cela pardessus la Philosophie, quand elle a prononcé que la Foi estoit de l'ouïe, *Fides ex auditu*; de sorte que ce dernier eloge rend encore ce Sens bien plus considerable. Enfin toutes les voix articulées, & tous les discours raisonnables qui nous distinguent du reste des animaux ne sont rien sans l'ouïe, non plus que toutes les melodies de la Musique, qui n'ont esté inventées que pour lui plaire. Cela montre dans la doctrine des choses contraires les grandes disgraces qui accompagnent necessairement la surdité, quoiqu'on puisse dire qu'elle exempte en recompense du déplaisir de mille bruits importuns, & d'une infinité de fascheux propos dont nous avons tous les jours les oreilles batuës & persecutées. La surdité du Lievre le rend plus gras si nous en croions Pline, peut-estre à cause que le bruit ne l'effraie pas.

Paul. ep. ad Rom. c. 10.

L. 28. c. ult.

Le son est l'objet de l'ouïe, & il se trouve ou simple par le choc de deux corps, ou articulé par la voix des animaux, ou

accompagné de discours par la parole qui est de l'homme seul, alors ce son est la matiere, comme ce qu'il signifie la forme. L'Echo n'est rien qu'un son reflechi une ou plusieurs fois par la rencontre d'un corps solide. Le sujet ou organe principal de ce sens est un air né avecque nous, & renfermé dans une pellicule appellée le *Tympan*. Cet air est une substance tres-subtile & fort approchante de la nature elementaire de l'air, ce qui lui en a donné le nom. Or comme l'humeur crystalline qui devoit juger des couleurs, n'en a point; l'air que contient le Tympan est immobile, pour discerner avec exactitude toute sorte de sons, qui ne peuvent se former que par le mouvement des corps qui se choquent. L'oreille est le canal qui les conduit pour cela: mais comme il y en a de si bas & petits qu'ils ne peuvent estre entendus, ceux aussi qui sont trop grands & excessifs, détruisent l'organe au lieu de se faire ouïr, de mesme qu'une trop grande splendeur perd la veuë & devient invisible. Tel est tenu le son des cataractes du Nil, & quelques-uns ont dit la mesme chose de cet autre bruit imaginaire des spheres celestes. Plutarque assure qu'aux jeux Isthmiques, où Quintus Flaminius fit proclamer la liberté que les Romains laissoient aux Grecs, les cris de cette grande assemblée furent si violens, qu'on y vid tomber d'enhaut des Corbeaux ou estourdis, ou incapables de voler dans un

air fendu & percé si rudement & en tant d'endroits tout à la fois. L'on a écrit que l'homme seul avoit les oreilles immobiles,
l.11. c.37. & ça esté l'opinion d'Aristote & de Pline. Si est-ce que sans parler du jeune Cinna de Martial, ni du Sacrificateur qu'Eustathius assure les avoir eu mobiles, il est constant qu'il se trouve des personnes qui les remuënt sans y toucher, & le Docteur Crassot de qui nous avons des Institutions Philosophiques, le faisoit quand il vouloit, aussi bien que Muret, dont Rome a tant estimé les belles oraisons, & les diverses leçons. Le defaut d'oreilles fit perdre la couronne de Perse au faux
Ant. Iud. l. 14. c. 25. hist. des Incas l. 1. c. 23. Smerdis ; & Josephe observe qu'on les coupoit à ceux qu'on vouloit empescher de parvenir au souverain Pontificat des Juifs. Mais il n'estoit permis à personne au Perou de les porter percées d'un si grand trou qu'estoit celui que l'Empereur de Cusco faisoit aux siennes par magnificence. L'oreille gauche ainsi percée
Probl. sect. 31. qu. 7. guerit plus tost que la droite ; ce qu'Aristote croit proceder de la chaleur & de l'humidité plus grande qu'ont les parties de nostre corps qui sont à gauche. Il n'est pas si facile de rendre raison pourquoi le bas de l'oreille estoit consacré à la memoire,
Pline l. 11. c. 45. & d'où vient que les Anciens tiroient cette partie pour faire souvenir : Non plus que de dire ce qui leur fit placer derriere l'oreille droite la Deesse Nemesis ou Vengeresse. En effet, comme ils portoient

là le doigt annulaire ou ſtudieux aprés l'avoir baiſé, pour demander pardon aux Dieux d'une mauvaiſe parole, pluſieurs ſe grattent encore aujourd'hui le meſme endroit quand ils ſe repentent de quelque choſe. Au ſurplus la Nature nous enſeigne de nous ſervir plus des oreilles, nous en aiant donné deux, que de la langue qui eſt unique. Entre les ſons dont elles ſont batuës, l'on veut que celui du tonnerre ne s'entende pas de plus loin que de ſoixante lieuës, & celui du canon de trente en droite ligne. Le ſon de la voix a pour premier & principal inſtrument l'Epiglotte, ſemblable au bec d'une flûte; ſans pourtant qu'il ſoit permis d'uſer de cette comparaiſon, qu'en ſe ſouvenant de la cenſure de Galien, qui ne l'admet pas reciproquement, mais ſeulement de la flûte à l'Epiglotte; parce que c'eſt l'Art qui a toûjours imité la Nature comme plus ancienne, & non pas la Nature l'Art qui lui eſt poſterieur, & dont elle n'a jamais pris aucun modele. Pline veut que la voix ne ſerve pas moins à reconnoiſtre que la face. Auſſi chacun a la ſienne differente, & deux voix ſemblables ne ſont pas moins rares ſelon lui, que deux viſages du tout égaux. C'eſt une choſe digne de conſideration là deſſus, que la Nature ſe plaiſt ſi fort à la diverſité, qu'en toute une Verrerie vous ne trouverez pas deux verres dont le ſon n'ait quelque choſe qui les peut faire diſtinguer.

VII.

l. 7. de uſu part. 13 & l. 8. c. 1.

l. 11. c. 51.

CHAPITRE XXVI.

De l'Odorat.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'on place l'Odorat au milieu des cinq Sens, puiſqu'il a quelque choſe de commun avec les deux premiers dont nous venons de parler, qui n'exercent leur fonction qu'avec l'intervention d'un corps externe nommé le *medium*; & les deux autres ſuivans qui ſe font par le ſeul toucher, & ſans ce milieu. Car l'odeur, qui eſt l'objet de ce troiſiéme ſens, a beſoin pour le faire agir d'eſtre porté aux *caruncules mammillaires*, placées dans la partie ſuperieure du nez, & que la plus commune opinion eſtablit pour l'organe de l'Odorat. Mais il ne faut pas prendre cette odeur, qui eſt une qualité où domine la ſechereſſe, pour une ſubſtance; puiſque comme telle il ne faudroit pas qu'elle fuſt ſenſible, comme nous éprouvons qu'elle eſt. De dire contre cela qu'une qualité n'eſtant qu'un accident, ne peut pas nourrir comme font les odeurs, c'eſt faire une objection appuiée ſur le faux & ſans fondement. Le Cameleon vit de petits vers & de mouches, & non de l'air ni des raions du Soleil parfumez. Et les hommes Aſtomes ou ſans bouche des Indes, qui n'avoient pour tout aliment que la ſeule odeur des fleurs, n'ont jamais eſté que dans l'imagination des plus credules. Le

Ariſt. de ſenſu. & ſenſ. c. 5.

Gaſſ. in vita Peir. l. 5.

plus qu'on puiſſe donner aux exhalaiſons meſmes qui ont de l'odeur, & qui ſont des ſubſtances, c'eſt de recréer les eſprits animaux, & de conforter aucunement le cerveau. Or le milieu qui ſert de traject & de vehicules à l'odeur, n'a point de nom particulier ſelon Ariſtote, parce que l'eau le diſpute à l'air, les Poiſſons n'eſtant pas dépourveus du ſentiment des odeurs. Sur quoi il faut prendre garde que l'on en met de deux ſortes ou eſpeces, les unes regardant l'eſtomach, & les autres le cerveau. Car les premieres qui accompagnent le boire & le manger, ſont ſi differentes des autres, que ſouvent elles nuiſent & déplaiſent quand on les meſle parmi les alimens; d'où vient le precepte des Anciens de ne parfumer jamais noſtre nourriture, *ne admiſceas unguentum ubi lentem coquis*. L'odeur qu'on peut nommer ſtomachale, parce qu'elle réjoüit le ventricule, comme fait celle des vivres, nous eſt commune avec tous les animaux, qui ſont attirez par là comme nous à rechercher la paſture qui les fait ſubſiſter. L'autre qui touche ſeulement le cerveau par ſon agreable qualité, ſemble eſtre toute particuliere à l'homme, & fait le plus noble object de ſon odorat, quoique les Brutes n'en ſoient pas abſolument dépourveuës.

VII.

2. de anima, c. 7.

Ce ſens eſt toûjours accompagné en nous de reſpiration, dont Ariſtote obſerve que la nature ſe ſert à deux fins differentes. Dans la premiere elle ne viſe qu'à rafraiſ-

corps le plus grand & le plus humide cerveau de tous les animaux, la fechereſſe de l'odeur eſt auſſi-toſt ſurmontée par l'humidité de cette partie. C'eſt pour la meſme raiſon que l'odorat eſt moindre l'Hiver que l'Eſté, & que les païs Orientaux fourniſſent de meilleurs parfums & en plus grand nombre ; que ceux du Septentrion, ou meſme du Midi, l'excés de la chaleur, auſſi bien que celui du froid, détruiſant le temperament que veulent les odeurs, toûjours accompagné d'un peu d'humidité, ce qui rend les cendres d'un bois de bonne odeur deſtituées d'agrément par la conſomption de toute l'humeur. Car les Elemens ſimples n'ont point auſſi d'odeur, comme manquant de cet aſſaiſonnement des qualitez requiſes pour en produire. Et l'or entre les metaux, comme le plus pur, n'a pas l'odeur qui ſe remarque au fer, & au cuivre. VII

Il faut adjoûter ſceptiquement, que les gouſts ſont ici differens comme par tout ailleurs. Ce qui réjouït un Odorat, en afflige un autre. L'odeur du Lis & de la Roſe ne peut eſtre ſoufferte par beaucoup de perſonnes qui s'en trouvent enteſtées. Celle des Pommes en fait tomber d'autres en défaillance, & je ne ſuis pas fort éloigné en cela de leur complexion. Ariſtote obſerve auſſi que les bonnes odeurs ne ſervent parfois qu'à faire ſentir plus mal ; & que les hommes qui puënt du gouſſet, ſont plus inſupportable quand ils

se pensent prevaloir des choses aromatiques, *homines qui hirciunt, fœdiùs olent cum odoribus*. Enfin avec un peu de raillerie la mauvaise odeur peut paroistre avantageuse, puisqu'on a dit d'un homme dont le nez estoit intolerable à celui de tous les autres, qu'il n'avoit que faire d'estre vaillant, aiant en cette partie dequoi faire fuir tout le monde.

Probl. sect. 13 qu. 9. & 11.

CHAPITRE XXVII.

Du Goust.

Nous avons remarqué au chapitre precedent, que le Sens du Goust agit en touchant & sans milieu pour le moins apparent; comme parle Aristote au septiéme chapitre du second livre de l'Ame. Le Goust ne peut se perdre absolument sans perdre la vie, à cause de la necessité des alimens, quoiqu'il y ait des personnes qui s'en abstiennent des années entieres, si les Histoires sont assez exactes, & en qui le goust semble estre entierement déperi; ce qui ne se peut pas dire de l'Attouchement, dont l'animal vivant ne peut demeurer privé durant un seul moment. L'on ne donne point d'autre objet au goust que la saveur, qui consiste en l'humidité, comme l'odeur en la secheresse, mais avec une mixtion des autres qualitez telle, que comme le sec prédomine dans les odeurs, l'humide ait le mesme avantage dans les sa-

veurs, *sapor humidi, ut odor sicci*. Que si des choses seches comme le Poivre, & le Gingembre, ne laissent pas d'avoir de la saveur, elle n'est perceptible au goust que par l'humidité que la bouche leur communique en les détrempant. Aristote n'a specifié que huit sortes de saveurs. Pline en met jusques à treize, dont il appelle les trois dernieres anonymes, c'est à sçavoir, celles du vin & du laict qui ne sont pas simples mais composées, & celle de l'eau qui pour n'avoir point de goust ni de saveur, fait selon lui une espece de goust & de saveur distincte des autres. Si est-il constant que les Elemens comme corps simples sont insipides ou sans saveur; de sorte que s'il se trouvoit de l'eau assez pure pour ne tenir rien des qualitez estrangeres, elle ne seroit perceptible que par l'attouchement. L'or comme le plus pur des metaux n'est pas seulement sans odeur, selon que nous l'avons déja dit, mais encore sans saveur. Tant y a que le doux, & l'amer, sont les deux saveurs extrémes, au sentiment de ces deux Auteurs. Les autres sont moyennes & entre ces deux premieres, dont mesme l'amer semble n'estre qu'une privation de douceur, comme le noir n'est pris par quelques-uns que pour une privation de blancheur; qui disent aussi que les cendres ne sont ameres que parce que toute la douceur en est sortie.

VII. *Arist. 2. de an. c. 9.*

Pour le regard du sujet, ou de l'organe du Goust, qu'on place à l'extremité de la

langue où il reside & se trouve plus exquis qu'au reste de la bouche & du gosier ; cet organe, dis-je, ne doit pas estre actuellement humide pour bien juger des saveurs, mais seulement tel par puissance. Un friand pour cela dans Athenée fit faire un petit estuy à sa langue, afin que ne nageant plus dans l'humidité du palais, & ne se frottant plus à rien, elle en eust le sens plus vif & plus delicat. La langue la plus capable du goust est la mediocre selon Aristote, lorsqu'elle n'est ni trop large ni
l. 1. de hist. anim. c. 11. trop estroite. Je pense aussi que sa vertu sensitive unie en sa pointe, y rend cette mesme vertu plus grande, & que les Serpens qui ont leur langue fourchuë, & mesme quelques-uns divisée en trois, n'ont pas le goust si bon ; tant s'en faut qu'ils éprouvent une double ou triple volupté en
2. de part. anim. c. 7. ce sens, comme le mesme Philosophe semble l'insinuër ailleurs. Si cela estoit, ce Philoxene qui demandoit aux Dieux un
l. 3. Eudem. c. 2. col de Gruë, & un gosier de Vautour, pour faire durer plus long-temps son plaisir, leur eust fait une priere plus appropriée à son dessein, si elle eust esté de lui donner une langue de Serpent. Mais le desavantage seroit grand aux animaux qui n'en ont pint du tout, si la Nature ne leur avoit donné quelque chose d'analogue ou de répondant à cette partie. L'on a écrit
Thuan. hist. l. 117. d'un oiseau des Indes Orientales nommé Emes, qu'estant sans langue aussi bien que sans aisles, il avaloit outre le fer, les char-

bons ardens, & les glaçons indifferemment. Ces choses ne se croient gueres qu'aprés de bonnes preuves, & beaucoup de confirmations. Au surplus la chaleur estant une qualité si active, c'est une merveille que les choses douces se sentent moins chaudes que froides ; quoique Macrobe attribuë cet effet au trouble qu'apporte cette mesme chaleur à l'organe en l'offusquant. Car cela ne peut estre imaginé ni bien dit que d'une chaleur excessive & brûlante ; comme un trop grand froid est cause parfois qu'on s'apperçoit moins de la generosité du vin, tant le goust est surpris & prevenu par une fraischeur extraordinaire. L'on demande pourquoi ces mesmes choses douces qui plaisent davantage, rassasient neantmoins plûtost que les autres ; ce qui procede principalement sans doute de ce qu'elles sont les plus nourrissantes, & que par consequent elles contentent en moins de temps la nature. Mais je m'empescherai bien de parler ici des gousts differens, me souvenant du precepte qui deffend si expressément d'en disputer. Je proposerois plûtost au sujet des Langues, comme celle des femmes, de qui le bon goust, & l'aptitude à parler, montre la perfection, pourrit aussi la derniere au cemetiere de Thoulouse ; ce que je me souviens qu'un éloquent & sçavant Ecrivain a depuis peu observé.

VII. 7. Saturn. c. 12.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Attouchement.

L'Objet de l'Attouchement eſt tout ce qui peut eſtre touché, & cela ſe réduit ordinairement à ſept contrarietez de qualitez tactiles ou touchables, qui ſont premierement le chaud, & le froid; ſecondement l'humide, & le ſec; en troiſiéme lieu le peſant, & le leger; en quatriéme le dur, & le mol; en cinquiéme le lubrique ou viſqueux, & l'aride ou non coulant; en ſixiéme l'aſpre ou raboteux, & le doux, uni, ou facile; & en ſeptiéme & dernier lieu, l'épois, & le mince. Ces ſept ſe reduiſent par Ariſtote meſme aux deux premieres contrarietez, qui contiennent les quatre qualitez d'où toutes les autres procedent, & dont la chaleur & la froideur ſont actives, l'humidité & la ſechereſſe paſſives. Mais l'on ne convient pas du ſujet où reſide ce ſens, ou de l'organe, c'eſt à dire de l'inſtrument qui le fait. L'un veut que ce ſoit la chair, l'autre le nerf, & pluſieurs le placent dans la premiere & la plus delicate partie de la peau, qui s'appelle *cuticule* par les Auteurs Latins, & *epiderme* par les Grecs, que d'autres font inſenſible. Peut-eſtre que toutes ces choſes y ont quelque part, & que comme elles ſont épanduës par tous les membres, ce ſens auſſi donné par la Nature

2. de gen. c. 2.

pour reconnoiſtre ce qui lui eſt nuiſible, VII.
eſt par tout le corps, à cauſe qu'il peut eſtre offenſé en toutes ſes parties. Il y a d'autant plus d'apparence à cela, que le Sens doit eſtre où ſe fait le ſentimenr. Et par couſequent, puiſque nous éprouvons des ſentimens de douleur, & quelques autres dans toutes les parties de noſtre corps, le ſens d'attouchement n'y doit point eſtre limité en un lieu particulier; eſtant & neceſſaire, & perceptible par tout. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il eſt plus exquis en un endroit, qu'en un autre, d'où vient la penſée de quelqu'un que ce *criterium*, ou organe du toucher, reſide ſpecialement ſur la peau du bout des doigts, & entre autres du ſecond.

Mais l'aphoriſme Philoſophique, qui porte qu'une choſe ſenſible appliquée immediatement ſur l'organe du ſens n'eſt point ſentie, *ſenſibile poſitum ſupra ſenſum non facit ſenſationem*, a donné lieu à une grande diſpute touchant l'Attouchement, & qui concerne encore le gouſt à l'égard de ceux qui les font agir tous deux ſans milieu. Quelques-uns diſent donc que la peau ou la chair ſervent de milieu entre le nerf qu'ils prennent pour l'organe du tact, & ſon objet. Si eſt-ce qu'Ariſtote a prononcé que ce milieu, s'il y en a un, ne paroiſſoit point, & eſtoit ſans nom; à quoi l'on peut répondre qu'aux choſes Phyſiques qui doivent eſtre connuës comme celle-là, c'eſt la meſme choſe de n'ap-

paroiſtre pas & de n'eſtre point du tout ; *de ijs quæ non ſunt , quæque non apparent , eadem eſt ratio* , la regle de Jurisprudence ſe pouvant eſtendre juſques ici. Il eſt bien plus naturel & plus expedient de ſoûtenir que le Gouſt & l'Attouchement ne ſont pas comme les autres ſens, qui n'ont point d'action ſans l'intervention d'un milieu, parce qu'ils ne connoiſſent rien que par les eſpeces de leurs objets, dont le Gouſt & l'Attouchement ſe paſſent fort bien, agiſſant immediatement, comme toutes les experiences ſemblent le prouver manifeſtement.

Il faut obſerver dans ce dernier ſens, que l'homme eſt celui de tous les animaux qui, à proportion de ſon corps, a la peau la plus douce, & déliée, ce qui rend ſon attouchement tres-exquis; ſans neanmoins qu'on en puiſſe inferer de là une plus grande ſubtilité d'eſprit, veu que le Crocodile, l'Hippopotame, fort aviſez, & l'Elephant meſme qu'on voit ſi ingenieux, ont la peau tres-rude, & tres-dûre. Il eſt vrai que Pline & Ariſtote ont fait des jugemens tres-differens ſur cela. L'on a dit que l'homme ſeul eſtoit chatoüilleux, ce qui n'eſt peut-eſtre pas vrai; en tout cas c'eſt cette delicateſſe de peau qui le rend tel. Mais pourquoi ne ſommes-nous pas propres à nous chatoüiller nous-meſmes ? C'eſt, dit Ariſtote, parce que les parties d'un tout ne lui ſont pas aſſez ſenſibles, *quia quod nativum eſt ſenſum*

Pline l. 11 c. 39.

Pro. ſect.

sum effugit, τὸ γὰρ συμφυὲς ἀναίσθητον. Je pense que la surprise des autres qui nous chatoüillent y fait aussi beaucoup, car pour nous il est impossible que nous nous surprenions nous-mesmes. Il y a des animaux qui n'ont des cinq Sens que ce dernier, selon Aristote au dernier chapitre du troisiéme livre de l'Ame, où je croi qu'il comprend le goust sous l'attouchement. C'est, dit-il, que les autres Sens ne sont pas absolument necessaires pour l'Estre, mais seulement pour le mieux estre. Aussi n'y a-t-il que celui-ci qui ne puisse perir sans la mort de l'animal. Il est certain que par son origine ou ancienneté, & par cette necessité dont nous parlons, il est le premier de tous, quoiqu'en dignité il passe pour le dernier. C'est qu'il est le plus materiel de tous, & qu'à nostre confusion il nous fait faire des fautes que les bestes ne commettent pas, par où nous achetons bien cher l'excellence de son organe dont nous venons de parler. Les desordres où ce sens nous porte souvent aussi bien que le goust, nous font honorer du titre de Temperans ceux qui usent de moderation aux plaisirs de l'un & de l'autre; sans que nous nous servions gueres de ce terme en parlant des personnes qui ont de la retenuë aux satisfactions que peuvent donner la veuë, l'ouïe, ou l'odorat. Certes les premiers meritent bien cet éloge, n'estant pas une petite vertu de resister aux tentations de ces deux grands ennemis de

VII. 35 qu. 1. & 6.

nostre raison, quand ils se portent à lui faire la guerre. L'attouchement nous trompe parfois aussi bien que les autres sens ; la veuë le redresse dans l'exemple qu'en donne Aristote, où les
4 *Metap. c. 6.* doigts pensent rouler sous eux deux choses, bien que les yeux nous fassent reconnoistre qu'il n'y en à qu'une, *tactus duo dicit in digitorum variatione, visus autem unum.* Sextus Empiricus s'est fort servi de cette instance.

CHAPITRE XXIX.

Du Sens Interne, ou Commun.

PARCE que c'est le train ordinaire de la Nature de reduire autant que faire se peut la multitude à l'unité, l'on a jugé qu'elle n'auroit pas manqué d'assembler en quelque lieu les cinq Sens externes, où comme diverses lignes tirées d'une circonference s'unissent dans un centre, les differentes especes ou images des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs, & des qualitez tactiles, tendissent toutes, pour y estre considerées par une puissance seule, puisqu'aucun des sens ne se reféchit sur soi-mesme pour juger de ses operations propres, & n'est capable de discerner celles des autres. Car de dire que nostre Entendement peut faire cette fonction, ce n'est rien proposer qui doive contenter là dessus, parce que les autres ani-

maux à qui nous n'accordons pas la mesme supréme faculté, n'ont pas moins besoin que nous de cette autre moyenne, qui soit arbitre des divers objets de leurs sens, pour suivre ou fuïr les choses qu'ils croiront leur estre utiles on dangereuses. C'est ce qui a fait establir un Sens Interne, qu'Aristote & beaucoup d'autres aprés lui plaçoient dans le Cœur, mais que les Medecins ont tres-bien montré ne pouvoir estre ailleurs que dans le Cerveau, puisque c'est la source de tous les nerfs, sans qui les Sens seroient comme perclus, & n'agiroient point. La plus grande difficulté consiste à sçavoir si ce Sens doit estre mutiplié à cause de ses operations differentes. Quelques-uns font le nombre des sens internes pareil à celui des cinq sens ; d'autres les réduisent à quatre, à trois, à deux, & enfin à l'unité de celui qu'on nomme le Sens Commun. En effet, pouvant lui seul executer ce qu'on adjuge à l'imagination, à la memoire, à la fantaisie, & à la faculté estimative, pourquoi voudroit-on multiplier ce sens interieur, qui a pour objet toutes les especes materielles des cinq exterieurs, dont il forme, contemple, compare, & conserve les notions? Il suffit aussi d'establir son siege dans le Cerveau, sans contester sur ses divers ventricules, qui ont d'autres fonctions naturelles que celles de servir à des imaginations, ou à des souvenances. Ce que dit Zacutus, Medecin d'une per-

VII.

in praxi

med. obs. 4. p. 5. sonne qui vécut trois ans aprés avoir perdu toute la substance de son cerveau, seroit encore d'une plus difficile discussion. Tant y a que le sens commun peut suffire seul aux divers offices qu'on partage sans necessité entre beaucoup de facultez differentes. Il tient le milieu entre les sens exterieurs, & l'Entendement, auquel il rend à peu prés le mesme office au dedans, qu'il avoit receu des objets du dehors. Cette opinion de l'unité d'un Sens Interne, pour n'estre pas la plus ancienne, ne doit pas estre la moins suivie dans sa probabilité. Aussi a-t-elle esté maintenuë il y a plus de quatre cens ans par Alexandre de Hales precepteur de Saint Bonaventure, & de Saint Thomas d'Aquin. *part 2. qu. 70. mem. 2.*

CHAPITRE XXX.

De l'Appetit sensitif.

PUIS QUE nous avons encore l'Appetit sensitif commun avec le reste des animaux, il est à propos d'en parler devant que de venir à l'ame raisonnable qui nous distingue d'eux. Et d'ailleurs cet Appetit suivant les phantosmes ou fantaisies que lui presente le Sens Commun dont nous venons de traitter, c'est encore un sujet de n'en differer pas davantage la consideration. Il n'a pas son siege au Cerveau comme lui ; la plus com-

mune & la plus probable opinion le lui donne au Cœur, où se ressentent manifestement toutes les émotions dont cet Appetit nous agite;par la mesme raison qu'on a placé le mesme Sens Interne dans la partie superieure, à cause des signes évidens que ses operations s'y passoient. L'on définit l'Appetit sensitif, une faculté animale que la fantaisie porte à un objet sensible. Il est distingué par la premiere partie de cette définition, de l'Appetit naturel, qui est une propension ou inclination à ce qui est propre & qui convient, dont les plantes mesmes participent : Et la derniere partie marque la difference qui se trouve entre lui & l'Appetit intellectuel, c'est à dire la Volonté, portée à toute sorte de bien que lui découvre l'Entendement ; au lieu que l'Appetit sensitif ne suit que les fantaisies du Sens Commun, qui ne lui peut faire voir qu'un bien singulier, materiel, & sensible. La Volonté de plus est une puissance immaterielle ; l'Appetit sensitif est une faculté corporelle, toute plongée dans la matiere. Enfin l'Appetit Intellectuel agit en maistre, émouvant le Sensitif & lui commandant mesme, quoique souvent il ne soit pas obeï. Au reste son nom d'Appetit qui semble marquer seulement un desir & une suite, ne doit pas estre entendu de la sorte, estant certain qu'il ne poursuit pas plus les choses que la fantaisie lui represente utiles, qu'il fuit celles dont elle lui donne de l'aversion comme lui devant estre VII.

nuiſibles. C'eſt pourquoi tantoſt on l'appelle concupiſcible, & tantoſt iraſcible, lorſqu'il évite, & ſurmonte les choſes faſcheuſes qui s'oppoſent à ſon ſouhait. Ces objets differens n'obligent pas pourtant à diſtinguer réellement deux Appetits qui ne ſont en effet qu'une meſme faculté, laquelle ne ſe roidit contre le mal qu'en veuë du bien qu'elle ſe propoſe au de là. Nous avons obſervé dans la Mora'e le nombre des Paſſions qui la regardent, & qui eſtant d'elles meſmes indifferentes au bien & au mal, deviennent Vice, ou Vertu, ſelon qu'elles ſont ſoûmiſes ou refractaires à la raiſon.

CHAPITRE XXXI.

De l'Ame Raiſonnable.

ENcore qu'il y ait aſſez d'argumens démonſtratifs au ſujet de l'immortalité de l'Ame, & que nous en aions rapporté trente-trois dans un traitté particulier; parce que neantmoins les principes de la Philoſophie Peripatetique ſont fort contraires à ce que nous ſommes obligez d'en croire, ſelon que nous l'avons déja obſervé au vingt-troiſiéme chapitre, le plus ſeur eſt de déferer cet honneur à la Foi, que noſtre plus grande certitude dépende d'elle ſur cela. Car quoiqu'Ariſtote ait prononcé nettement pour la bonne opinion en divers lieux, & ſur tout dans

ses livres de l'Ame, si est-ce que son éternité du Monde dont Aphrodisée fait tant de cas, son aphorisme qu'il n'y a rien d'actuellement infini, & divers autres des principaux poincts de sa doctrine, semblent obliger à tenir l'ame mortelle, & ont fait dire à beaucoup de ses disciples que la crainte d'estre mal traitté comme Anaxagore & Socrate, l'avoit fait écrire ce qu'il avoit prononcé de son immortalité, laissant à ceux qui considereroient bien ses principes, le moyen de reconnoistre ce qu'il en pensoit veritablement. Il n'est donc pas à propos de donner à des esprits prevenus du merite de ce Philosophe, la liberté de décider un article si important; & il vaut beaucoup mieux soustenir, que si leurs conjectures de sa dissimulation sont veritables, il s'est lourdement trompé dans cette matiere, comme il lui est arrivé en tant d'autres, où il n'est pas suivi dans nos Escholes. Certes, il est bien plus seur de recevoir de l'autorité & de la certitude de nostre Foi, la décision de ce poinct, comme nous faisons ce qu'elle nous enseigne de la creation du Monde, de l'Humanité du Fils de Dieu, de la Trinité, de la Resurrection de nos corps, & de beaucoup d'autres veritez; puisque cette mesme Foi est non seulement infaillible, mais encore infiniment plus éclairée que toute la Philosophie du Paganisme Outre que c'est une maxime receuë, que les connois-
 VII.

ſances ſurnaturelles ne détruiſent pas les naturelles. C'eſt dequoi nous nous ſommes expliquez amplement au traitté fait exprés pour cela ; ce qui me diſpenſe d'en dire ici davantage.

Tenons donc pour tres-conſtant, que l'ame humaine ou raiſonnable eſt une ſubſtance ſimple, immaterielle, & indiviſible, que Dieu crée de rien comme il a fait tout le Monde, & qui eſtant noſtre vraie forme, nous fait vegeter, ſentir & raiſonner. Mais toute ſpirituelle & immortelle qu'elle eſt, nous ne lui voions exercer ſes plus nobles fonctions d'entendre, & de vouloir, pendant qu'elle informe le corps, & qu'elle ſe trouve attachée à lui, qu'avec une certaine dépendance de ſes organes, qui ſont les ſens tant externes qu'interne, parce qu'elle ne peut rien concevoir qu'en contemplant les phantoſmes de ce dernier, *oportet intellgientem ſpeculari phantaſmata.* De là vient qu'elle ne s'imagine Dieu, les Anges, ni les autres choſes purement ſpirituelles, qu'avec un rapport à ce qui eſt materiel ou terreſtre, & comme parle l'Eſchole, *per ordinem ad corporalia*; bien que cela n'empeſche pas qu'on ne tire de cette façon de comprendre un tres-fort argument de ſa nature épurée, & qui n'a rien de corruptible, puiſqu'il n'y a qu'elle dans le monde qui puiſſe agir de la façon.

L'on demande de quelle maniere la jonction de deux parties ſi diſſemblables ſe

fait, c'eſt à dire comment l'ame toute divine informe un corps mortel & corruptible. Cela eſt moins difficile à comprendre par ceux qui croient que la Divinité meſme s'eſt aſſociée par fois à noſtre Eſtre, & s'eſt voulue reveſtir de noſtre humanité. Or par la ſeule lumiere naturelle les Egyptiens ont autrefois ſouſtenu que l'eſprit de Dieu ſe pouvoit tellement conjoindre à une femme, qu'elle en deviendroit groſſe; ce que Plutarque témoigne dans la vie de Numa. L'incorporation de l'ame n'a garde d'eſtre ſi eſtrange, ni ſi inconcevable, que cette penſée Egyptienne. Tant y a que ſans rien perdre de ſa nature immortelle, non plus qu'un Souverain de ſa Majeſté pour épouſer une femme de moindre extraction que lui, l'ame s'unit au corps de telle ſorte, qu'eſtant diffuſe par tout ce composé, elle ne laiſſe pas d'eſtre toute entiere en chaque partie, *tota eſt in toto, & tota in qualibet parte corporis*. La raiſon d'une action ſi metaphyſique ou ſurnaturelle, ſe prend de ce que tout ce qui eſt inſectile, ou impartageable, eſt neceſſairement tout entier par tout où il eſt: de façon que noſtre ame eſtant indiviſible comme nous l'avons preſuppoſé, il faut de neceſſité qu'elle ſoit toute entiere au bout du doigt quand elle l'anime: bien qu'elle ſoit au meſme temps ſans diminution & auſſi univerſellement par tous les autres membres. Il eſt vrai qu'elle exerce plus noblement ſes fonctions dans

un lieu, qu'en un autre, & qu'elle agit bien plus éminemment au cœur, & au cerveau qu'ailleurs. Un Auteur moderne s'est imaginé qu'il y avoit dans cette derniere partie une petite glande, où l'ame avoit establi son principal domicile ; mais comme cela paroist avancé sans grand fondement, aussi est-il pour demeurer sans suite. Les Medecins qui pourroient, ce semble, voir ici le plus clair, reconnoissent ingénument qu'on ne sçauroit rien dire de bien précis des operations naturelles de l'ame. Et Galien a confessé qu'encore qu'il eust assez de lumiere pour discerner les esprits animaux, il avoüoit ingénument qu'il estoit dans une parfaite ignorance de la substance de cette supréme partie qui est nôstre forme. A un nombre innombrable d'opinions que nous avons examinées autre part, j'adjousterai celle de quelques sauvages de l'Amerique, qui sont persuadez que trois ames nous dominent, dont l'une a son siege au cœur, la seconde à la teste, & la troisiéme au bras. N'est-ce pas parler en gens guerriers? & à peu prés comme cet impie qui prononce si insolemment dans la Poësie Romaine,

*Des Cartes. art. 31. des Passions.

l. 7. de usu part. c. 8.

Mezentius 10. Aen.

Dextra mihi Deus, & telum quod missile libro.

Comme il s'est trouvé des personnes si favorables aux bestes, qu'ils ont disputé pour l'immortalité de leurs ames ; Theocrite entre autres aiant fait descendre

celle du Lion Nemeen aux Enfers : il y en a eu d'autres assez injustes & impies pour soustenir la mortalité de l'ame raisonnable. Mais graces à Dieu le nombre a toûjours prevalu de ceux qui leur ont resisté, & il faut donner la gloire à Platon d'avoir esté entre les anciens le plus puissant asserteur de nostre immortalité. C'est ce qui rendoit les Peres de l'Eglise primitive presque tous Platoniciens, & comme tels fort contraires aux principes du Lycée. En effet l'immortalité de l'ame est tellement de la doctrine de Platon, que de la nier, ou seulement d'en douter, c'est battre en ruïne son Academie, & renverser tout le fondement de sa science. Atticus son disciple le montre clairement dans Eusebe, parce que la science n'estant selon ce Philosophe qu'un ressouvenir, si l'ame n'est pas immortelle, il n'y a point de ressouvenir, ni par consequent de science. L'on void par là que tout le monde n'envisage pas les choses d'un mesme air. Et cette differente veuë, ou diverse façon de concevoir aussi bien que d'agir qu'ont les hommes, a fait douter à beaucoup que leurs ames fussent essentiellement égales, & d'une mesme perfection entre elles. Un decret de la Faculté des Theologiens de Paris establit leur inégalité, sur ce pretexte principalement qu'il n'y a point d'apparence que l'ame de Judas fust aussi accomplie que celle de Jesus-Christ. La plus commune opinion pourtant est,

VII.

præp. Evang. l. 15. c. 9.

ont cela de commun avec les Ours, que foibles de teste, ils sont tres-vigoureux des bras & des autres membres : *Invalidum Vrsis caput*, dit Solin, *vis maxima in brachiis, & in lumbis*. Mais la bigearrerie est ici merveilleuse, car il se trouve des esprits stupides en apparence dans des matieres tres-claires & intelligibles, qui ne laissent pas de se rendre considerables en d'autres fort obscures & intriguées. Semblables à ces peuples d'Iberie dont parloit Antonius Diogenes, qui voioient de nuit, & devenoient aveugles le jour où ils ne discernoient plus rien. L'on en remarque parfois qui sont comme ces merciers qui mettent tout en parade & à la monstre sans avoir rien de reserve dans l'arriere-boutique. Ils n'ont que l'exterieur & la premiere boutade, pouvans estre encore comparez à cet arbre qui porte la Canelle & dont l'écorce vaut mieux que tout le reste. Cependant le Renard disputant de la beauté contre la Panthere, representa fort bien à ses juges, que son merite & sa moucheture estoit au dedans, & non pas sur la peau, ni au dehors comme à la Panthere, ce qui luy donna gain de cause. Il vaut bien mieux estre comme la verge offerte par Brutus au temple d'Apollon, d'un bois ordinaire au dehors, & de pur or au dedans. Combien au contraire voions-nous de personnes tous les jours, qui pleines de babil font parade de leur prompte imagination, ou de leur memoire heureuse,

VII.

Photius in Bibl.

au prejudice de leur jugement, pareils en cela à ces valets éveillez qui font bien du bruit au logis, parce que le maiſtre n'y eſt pas ? Vous en pourrez obſerver d'autres qui n'ont d'application, & qui en effet ne reüſſiſſent qu'en des choſes de neant. L'on ſe doit toûjours ſouvenir à leur égard que les anciens n'ont feint Pallas ennemie mortelle des arraignées, dont la toile tres-ſubtile & tres-artificieuſe n'eſt pourtant de nul uſage, que pour nous apprendre que la ſageſſe & la vraie ſcience, ne font nul eſtat des pointes d'eſprit inutiles. Pour reprendre la bigearrerie de l'entendement humain, ne connoiſſons-nous pas des hommes qui s'offenſent des meſmes choſes, dont d'autres ne font que rire ? N'y en a-t-il pas qui en toutes rencontres ſe réjouïſſent de ce qui fait au meſme temps pleurer juſques à leurs meilleurs amis ? Ces extravagans doivent avoir le cerveau du temperament de cette terre de Narni au Duché de Spolete, qui ſe met en poudre lorſqu'il pleut, & ſe convertit en bouë au temps de la ſechereſſe. Mais à qui comparerons nous ceux qui pleins de chagrin ne peuvent ſouffrir les hommes de merite, leur preferant la compagnie de gens de tres-petit talent, ou meſme une déplaiſante & incommode ſolitude ; Il me ſemble que leur naturel a beaucoup de rapport à celui du Caprier qu'Ariſtote nous décrit comme ennemi des lieux cultivez, ne ſe plaiſant

qu'en ceux qui sont en friche, & ne venant jamais si bien que contre un sepulcre desert. Les plus insupportables & les plus à craindre de tous sont peut-estre ceux qui sans beaucoup de sujet se piquent de bel esprit, pour parler comme eux, sans se soucier de le rendre bon. Cependant quelque peine qu'ils se donnent pour cela, & quelque gloire quils y pretendent, les Diables l'auront toûjours plus subtil, & en mille façons plus excellent qu'eux. Ils feroient bien mieux de convertir leurs soins & leur ambition à l'avoir bon & vertueux, l'appliquant au bien, ce que ceux-là ne font jamais.

VII. *Probl. sect. 20. qu. 12.*

L'ame a deux principales puissances ou facultez, celle de l'Entendement, & celle de la Volonté : L'on dispute du merite des deux. L'un a pour lui les vertus Intellectuelles ; l'autre les Morales. Aristote a posé deux sortes d'intellect, l'un agent, & l'autre patient; sur quoi il y a encore des contestations sans fin, pour découvrir l'intention de ce Philosophe, & pour sçavoir si ces deux intellects doivent stre distinguez reellement, ou non. Quoiqu'il en soit, l'Entendement a le vrai pour objèct ; & la Volonté, ce qui est bon. Il y en a qui ont voulu faire de la Memoire Intellectuelle une troisiéme puissance de l'ame, comme estant differente de la sensitive qui n'est que des choses singulieres & corporelles. Mais de mesme que cette derniere n'a point esté distinguée par

nous du ſens commun, il n'y a pas de ſujet de rendre celle-ci autre que l'intellect meſme. Pour ce qui touche l'ame ſeparée, ſi elle emporte ſes habitudes & ſes connoiſſances acquiſes ; ſi elle en acquiert de nouvelles ; quels ſont ſes mouvemens ; & beaucoup d'autres queſtions qui la concernent ; ce ſont choſes qui ſont plus de la Theologie, que de la Phyſique, & qui ſe reſolvent auſſi plûtoſt par l'autorité de l'Eſcriture Sainte, & par l'avis des Peres de l'Egliſe, que par aucun raiſonnement Philoſophique ; ce qui nous empeſchera de les conſiderer ici comme l'on fait par fois. Tout ſe trouve par tout quand l'on veut, *omnia ſunt in omnibus*, mais encore faut-il ſe donner des bornes raiſonnables, ſur tout en des ouvrages de la nature de celui-ci. Il reſte ce qu'on appelle en termes claſſiques *Parva Naturalia*, ou, les petites queſtions naturelles, dont nous ne dirons auſſi qu'un mot, les ayant aſſez amplement conſiderées ailleurs.



CHA-

CHAPITRE XXXII.

De la Ieunesse, & de la Vieillesse;
De la Santé & de la Maladie;
De la Veille, & du Sommeil;
De la Vie, & de la Mort.

L'Age de l'homme, qui comprend tout le temps de sa vie, a receu de differentes sections. Ceux qui ont le plus multiplié ce partage, l'ont distribué en ces sept portions, l'enfance qui dure jusques à sept ans, la puerilité jusques à quatorze, l'adolescence jusques à vingt-cinq, la jeunesse jusques à trente-cinq, la virilité jusques a cinquante, la vieillesse jusques à soixante-cinq, & la decrepitude qui s'estend jusques à la mort. Ces periodes neantmoins ne sont pas si certains, qu'ils ne varient selon le temperament de chaque particulier. Mais d'autres n'ont mis que trois temps de la vie, le premier celui auquel l'homme croist, le second où il demeure en mesme estat, & le troisiéme qui conduit jusques au dernier moment de la respiration. Pythagore creut que les quatre saisons de l'année avoient un rapport assez juste à celles de nos jours, & mit pour cela l'enfance en parallele avec le Printemps où tout pousse, la jeunesse avec l'Esté, l'âge viril avec l'Autom-

ne, & la vieillesse avec l'Hiver. C'est ainsi que toutes choses peuvent estre prises diversement, & qu'elles ont diverses faces selon qu'on les veut envisager. Il seroit facile de distribuer aussi la journée d'un animal *hemerovie*, s'il s'en trouve, en quatre saisons semblables.

On reproche à la Jeunesse la temerité, l'inadvertance, & les débauches, dont les desordres se font souvent ressentir long-temps aprés, & qu'on nomme alors *delicta juventutis*. En effet, il y a des jeunesses bien corrompuës, *quarumdam ferarum catuli cum rabie nascuntur: Venena statim à radicibus pestifera sunt*. Mais l'on peut dire que la Nature, avec la grace des premieres années, couvrent ces defauts; & qu'il vaut mieux avoir l'esprit jeune à quinze ans qu'à cinquante. D'ailleurs tous les jeunes gens ne sont pas également vicieux. Il s'en trouve ou contraire de plus reglez & qui vivent mieux que beaucoup de vieillards. *Curiæ capax fuit prætexta Papyrii.* Et l'innocence de la jeunesse est si ordinaire, lorsque

Juven. Saty. 14. *----nondum implevere medullas*
Nativæ mala nequitiæ,

que parmi les animaux mesmes que nous haïssons le plus, les jeunes souvent ne font point de mal; *parvulæ serpentes non nocent*; le Corbeau est blanc quand il est petit; & le Diable mesme n'offensoit personne dans les premiers temps de sa vie. Adjoûtons que les mieux nais sont dabord

paroiſtre leur bon naturel. *La eſpina quando nace, la punta lleva delante*, dit l'Eſpagnol, & Quintilien, *Generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt*. Pompée à dixhuit ans faiſoit des merveilles dans les armées, & Auguſte les commandoit auſſi à dix-neuf. C'eſt ce qui faiſoit dire à ce dernier dans ſon arriere-ſaiſon : Ecoutez jeunes gens un vieillard, que les vieillards ont autrefois attentivement écouté lorſqu'il eſtoit jeune. A la verité il y en a qui naiſſent tout autrement. Ils paroiſſent confirmez au mal preſque dés le berceau. Et quand une de nos Couſtumes que je ne nomme pas, a rendu ſes provinciaux majeurs à vingt-&-un an, la gloſe en a donné cette raiſon, *quippe malitia ſupplet ætatem*. Raillerie à part, l'on a toûjours creû que le Ciel avoit ſi agreable la candeur & l'innocence des premieres années, que nous liſons dans Oſorius, comme dans une tres-perilleuſe tourmente Albuquerque prit un enfant ſur ſes eſpaules, eſperant que ſa bonté exempte de tout crime les ſauveroit tous deux. J'ai auſſi leû depuis peu, qu'aux meſmes Indes Orientales où ce grand Capitaine en uſoit ainſi, la couſtume eſt de prendre pour la ſeureté des chemins quelque jeune garçon, parce qu'il eſt bien plus reſpecté à cauſe de ſon bas âge, que ne ſeroit ſon pere.

VII.

L. 8. hiſt. Eman.

Itiner. Orien. Carm. l. 2. c. 13.

LA Vieilleſſe eſt le port où naturellement ſe termine le cours de la vie, & où

tout le monde souhaitte d'arriver ; mais un port où l'on ne laisse pas d'avoir beaucoup d'incommoditez à souffrir.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit, subeunt morbi, tristísque senectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.

Outre ces maux qui sont l'appannage ordinaire des longues années, il se trouve des personnes d'âge si dépravées, qu'elles viennent faire naufrage au port, & cela d'autant plus honteusement, que rien ne peut plus excuser leur incontinence ridicule. En effet, si les transports d'un jeune homme sont blasmez, ceux d'un vieillard, sur tout en amour, passent pour folie ; *luxuriosus adolescens peccat, senex luxuriosus insanit.* Mais en recompense une vieillesse bien conduite a ses prerogatives. Son experience lui donne en toutes rencontres de grands avantages. Et il y a peu d'endroits où elle ne soit respectée aussi bien qu'à Sparte. Je viens de lire dans un Itineraire, que l'âge est tellement consideré en Dannemarc, qu'il y est presque le seul maistre des ceremonies, de sorte que la femme du Chancelier y marchera aprés une beaucoup moindre qu'elle, si cette inferieure en dignité se trouve la plus âgée. Un homme bien avancé dans le retour, pour user de ce terme d'agriculture, a deux choses à observer : L'une, de ne se negli-

Sen. contr.

Oger. Itin. Dan.

ger pas trop, *ne sit pannis annisque obsitus*, VII.
comme parle Terence, imitant en quelque façon les Arabes, & generalement tous les Mahometans, qui sont plus curieux en habits dans l'arriere-saison de leur vie, qu'en toute autre. La Vieillesse a assez de rides necessaires qui peuvent donner de l'aversion sans se l'attirer encore par des negligences odieuses; & par des improprietez qui déplaisent toûjours. La seconde chose où il doit bien prendre garde c'est de faire sa retraitte devant l'extreme caducité, prenant exemple sur ce bon Roi Latinus, qui se renferma quand il creut que l'heure de le faire estoit venuë,

Sepsit se tectis, rerúmque reliquit habenas. 7. Æn.

La Santé n'estant autre chose qu'une proportion des qualitez & un juste temperament des humeurs, la Maladie doit estre leur disproportion, & dépendre absolument de leur intemperie. Le Peripatetisme qui constituë la santé dans un parfait accord de ces mesmes humeurs, & qui croit que la moindre dissonance fait la maladie, n'admet point d'estat moien entre ces deux ennemies. Les Medecins au contraire ne prenant pas les choses si à l'estroit, & croiant qu'il faut une notable alteration de temperament, pour faire une indisposition formée, reconnoissent aprés Galien un inter-

vale de constitution, & une certaine latitude dans laquelle l'on n'est ni sain, ni malade. Certes l'on peut se contenter de cet estat, s'il est different de la santé athletique, & dire avec le Poëte,

Si ventri bene, si lateri est, pedibúsque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.

Horat. l. 1. ep.12.

Un Xenophile musicien a possedé durant cent cinq ans cette heureuse assiette, sans aucune incommodité corporelle, ce que Pline a raison de tenir pour un miracle. Mais c'est une chose estrange que Petrarque prefere la maladie à la santé, quand il parle de ceux qui ont l'esprit agité de quelque passion, *nusquam*, dit-il, *pejus quàm in sano corpore æger animus habitat.* La Medecine qui fait profession de guerir toute sorte de maux, se contente souvent d'émonder au lieu de déraciner ces plantes sauvages qui repoussent aussi tost. Et la superstition qui a trouvé autrefois l'*Abracadabra* contre la fievre hemitritée, un vers du quatriéme de l'Eneide contre la quarte, & un grain de bled sous un pain contre la quotidiene, forge tous les jours d'autres remedes qui ne valent pas mieux, & quantité de telles bagatelles.

L.7.c.50.
L. 1. d. rem. fort. c.3.

Nam febrem vario depelli carmine posse
Vana superstitio credit, tremulæque parentes

Q. Serenus Sam.

Certes ce baston noüeux est bien donné a Esculape, pour marque des difficultez

de son art conjectural ; & les maladies nouvelles qui naissent de temps en temps, & qui demandent aussi des remedes chroniques & appropriez aux saisons, montrent bien qu'on a eu raison d'attribuer à Phœbus aussi bien la conduite des années & des siecles, que celle de la Medecine. VII.

Le Sommeil est un assoupissement des sens externes, duquel l'animal ne peut se passer ; & la Veille au contraire, est le restablissement de ces mesmes sens dans leurs fonctions ordinaires. Les Letargiques, & les Epileptiques n'ont pas un sommeil de cette condition, aussi n'est-il pas nommé naturel, & bien loin d'estre necessaire ou utile, il tend à nostre ruine, & sa fin est presque toûjours celle de la vie. Ceux aussi qui n'ont pas quelqu'un des sens assoupis, comme l'oüie s'ils répondent en dormant ; ou qui se promenent n'aiant pas perdu la faculté motrice, ce qui arrivoit parfois à Galien, ceux-là, dis-je, n'ont pas un sommeil loüable, & l'on peut dire qu'ils ne sont pas endormis parfaitement. Le bon sommeil se forme des vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les passages des esprits animaux vers les sens, qui se trouvent par ce moien comme perclus & sans action. De là vient qu'on s'endort volontiers aprés le repas, à cause des fumées des vivres que l'on a pris ; & qu'aprés qu'elles sont passées & consumées l'on s'é-

veille, les esprits retournant visiter les sens, qui reprennent leurs operations par ce moien. Laberius a prononcé que le meilleur sommeil estoit le plus assoupi,

Bene dòrmit qui non sentit quàm malè dormiat.

Et par effet je connois des personnes qui preferent la façon de dormir à la Polonoise sans se deshabiller, à toute autre. Les hommes de lettres ont besoin du Sommeil pour délasser & reparer les esprits, que le travail de l'estude consume ou fatigue extraordinairement. C'est pour cela que les
l. 2. Trœzeniens consacrerent un mesme autel aux Muses & au Dieu du Sommeil, selon l'interpretation de Pausanias. Et neantmoins le Hibou dedié à Minerve témoigne comme les studieux percent volontiers les nuits pour acquerir les sciences. Tous les animaux dorment, jusques aux Poissons, qu'Aristote assure estre alors travaillez des poux & des puces qu'engendre le fond de la Mer. Mais selon le mesme Auteur l'homme est celui qui a le plus de songes & de resveries en dormant, qui se forment des fantosmes & des especes du Sens commun ou interne que nous avons fait unique. Il y a des songes de divers genres, dont j'ai parlé ailleurs fort au long. Celui de Sylla rapporté par Appian
de bello civ. est notable. Ce Romain estimé le plus heureux des hommes songea qu'il estoit appellé par sa Destinée. Le lendemain il communiqua son songe à ses amis, fit son testament

testament ensuite, le soir eut la fiévre, & la nuit suivante mourut âgé de soixante ans. En voici un autre assez gaillard, mais je respecte trop Clement Alexandrin l'un des plus sçavans Peres de l'Eglise Grecque, de qui je le tiens, pour faire difficulté de le rapporter. Un jeune débauché aiant convenu de prix avec une fille pecheresse pour le lendemain, songea la nuit qu'il la baisoit, & guerit si bien sa fantaisie par là, qu'il renvoia cette abandonnée quand elle vint le trouver. Sur l'avis qu'elle eut de cette illusion, elle fit demande en justice de sa recompense, & le juste Roi d'Egypte Bocchoris ordonna que le jeune homme vuideroit sa bourse au Soleil, afin que cette folle fille pust prendre pour son paiement l'ombre de l'argent qui en sortiroit. Or parce que le Sommeil est nommé tantost l'image, tantost le frere de la Mort, nous passerons à propos & commodément au dernier article de ce chapitre, qui fait aussi la fin de tout l'ouvrage. La Nuit estoit autrefois representée tenant de la main droite un enfant blanc, & de la gauche un noir, comme pour dire, si nous en croions Pausanias, qu'elle estoit la Mere nourrice du Sommeil, & de la Mort.

VII. l. 4. Strom.

CERTES on peut s'estonner là-dessus avec un Ancien, que deux choses si semblables, & qui ont tant d'affinité, soient considerées si diversement; qu'on se plai-

se si fort à prendre le repos du Sommeil, & que tout le monde regarde avec horreur celui de la Mort ;

Mortis imago juvat somnus, mors ipsa timetur.

Au surplus, nous ne naissons que d'une sorte, & il s'en trouve une infinité de mourir. Il y a une mort violente qui arrive en plusieurs façons, & une naturelle. Celle-ci n'estant autre chose que la separation de nostre ame du corps, par le defaut de la chaleur naturelle, la Vie se peut dire l'action de l'Ame par le moien de la mesme chaleur durant qu'elle informe le corps. Mais cette chaleur a besoin d'estre nourrie par l'humide radical, & cela est cause que de tous les temperamens le sanguin est le plus propre à la prolongation de la vie, comme chaud & humide. Car le bilieux est chaud & sec ; le phlegmatique humide & froid ; le melancholique froid & sec ; ce qui leur donne du desavantage à l'égard de la longue vie. Ceux qui l'ont éprouvée telle s'appellent *Macrobies* par les Grecs, *Longævi* par les Latins. Plusieurs Auteurs ont tenu registre de ces biens constituez, & Antigonus Carystius en nomme un fort grand nombre dans son traitté fait exprés. Nostre Histoire parle du Chevalier Jean d'Estampes qui mourut sous Louïs Septiéme l'an mil cent trente-neuf, & qui aiant porté les armes sous Charlemagne, auroit vécu selon quelques uns trois cens soixante & un an,

La Saracenique témoigne qu'un Soliman de Perſe deceda l'an de Jeſus Chriſt ſix cens cinquante-trois, âgé de trois cens cinquante, ou du moins de deux cens cinquante-ſix ans. Cependant aucun d'eux n'eſt approché de la vivacité priſe pour la longue vie des Patriarches dont parle Moyſe, & ſi il faut noter qu'il n'eſt point dit que ni ceux-ci ni les autres rajeuniſſent, comme Maffée l'aſſeure d'un Bengalois de la race des Gangarides. Il avoit trois cens trente-cinq ans, lorſqu'il vint trouver le Portugais qui commandoit aux Indes Orientales, & les dents lui eſtant tombées diverſes fois, il lui en eſtoit toûjours revenu d'autres, comme ſes cheveux blancs avoient de temps en temps repris leur couleur noire. Pline avoit ſeulement obſervé, qu'en une valée des meſmes Indes les hommes y vivoient juſques à deux cens ans, le poil qu'ils avoient blanc dans leur jeuneſſe ſe changeant en noir quand ils devenoient vieux. Tant y a que cela peut autoriſer ce qu'on écrit d'un Eſcoſſois Miniſtre dans la prouince de Northumberland, qui en cette preſente année mil ſix cens cinquante-ſept eſt arrivé à l'âge de cent ſeize ans, les dents qu'il avoit perduës de caducité lui eſtant revenuës. La Relation adjoûte, que n'aiant plus de cheveux, ils lui repouſſent, que ſon ancienne vigueur ſe reſtablit, & qu'aprés s'eſtre ſervi durant quarante ans de lunettes, tout d'un coup ſa veuë s'eſt re-

VII.

15. hiſt.

L. 7. c. 21.

miſe à tel point, qu'il lit ſans en avoir beſoin les plus petits characteres. Mais pour concluſion, il ne faut pas croire que l'eſtenduë de la vie la rende plus heureuſe, ni plus conſiderable. Si cela eſtoit, il n'y a nulle apparence que Dieu l'euſt donnée à pluſieurs animaux de plus de durée qu'à l'homme. La bonté fait le prix de la vie, non pas la longueur. Et en tout cas ſi elle nous paroiſt courte, tirons en cette leçon, que nous l'avons receuë telle, parce que nous devons pretendre à une meilleure, & viser par d'autres moiens à l'Immortalité.

FIN.



